

Le diamant : souvenirs de  
littérature contemporaine :  
orné de seize gravures  
anglaises / [Charles Malo] ;  
[avec une [...]]

. Le diamant : souvenirs de littérature contemporaine : orné de seize gravures anglaises / [Charles Malo] ; [avec une préface de Jules Janin]. 1834.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

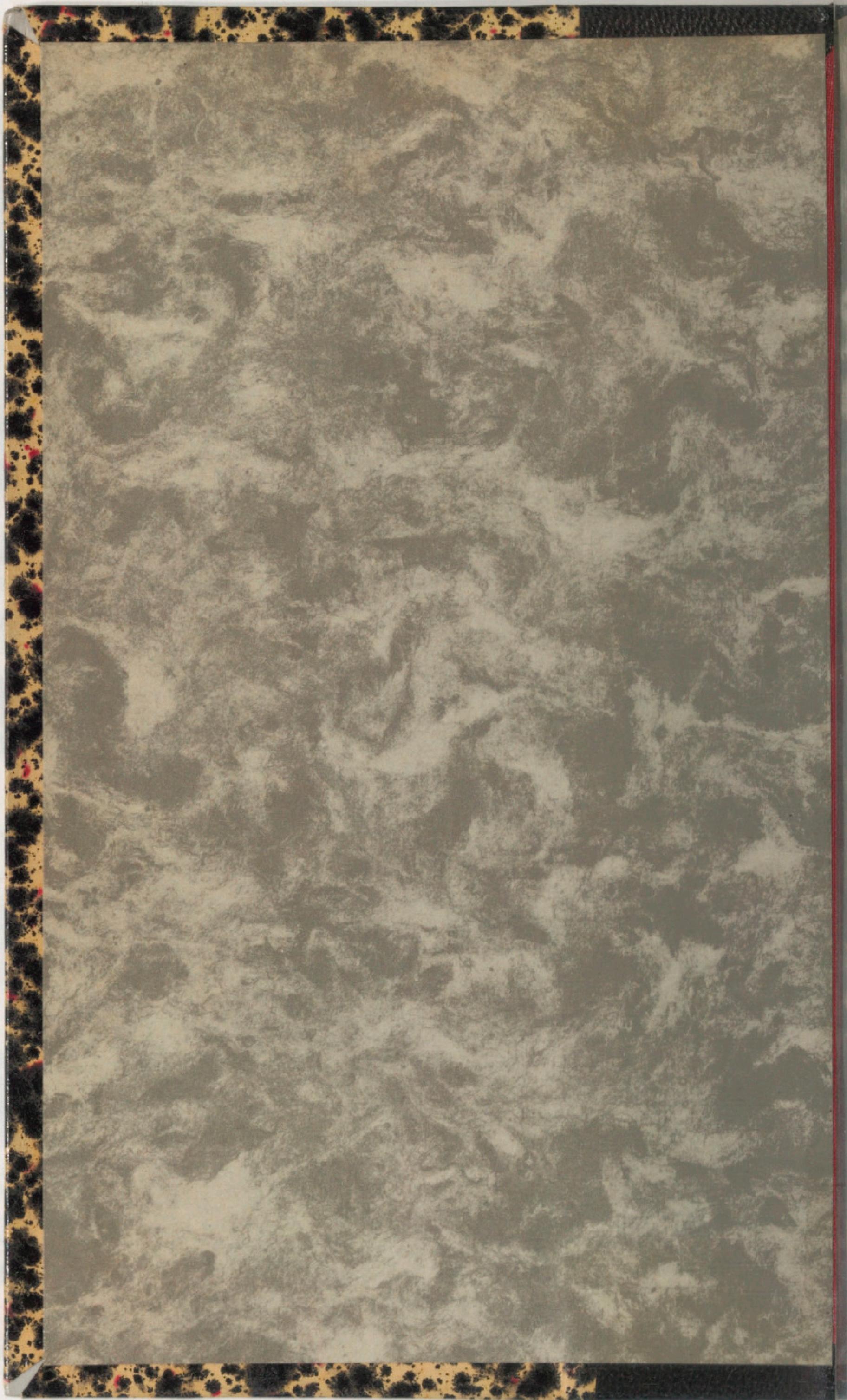
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

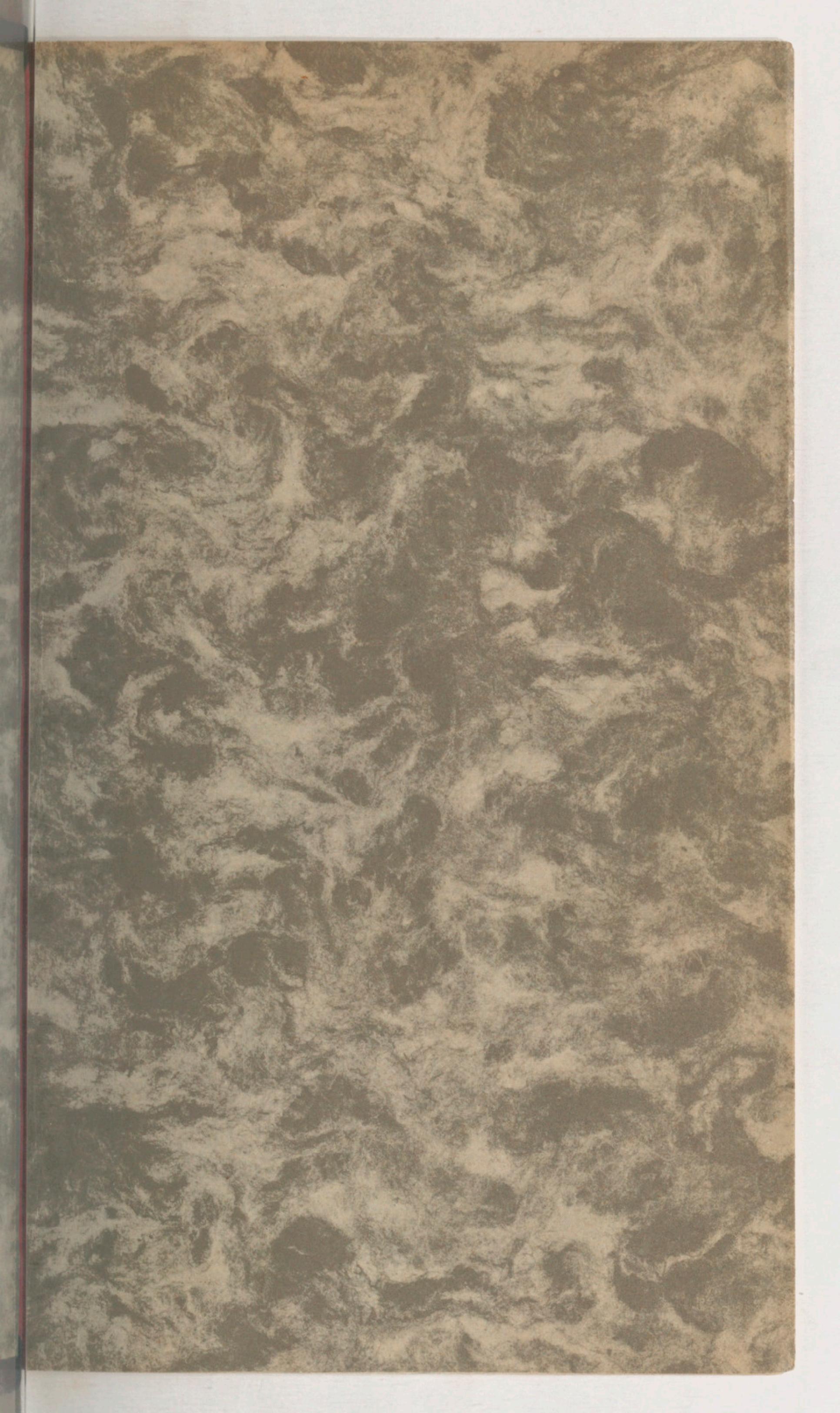
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

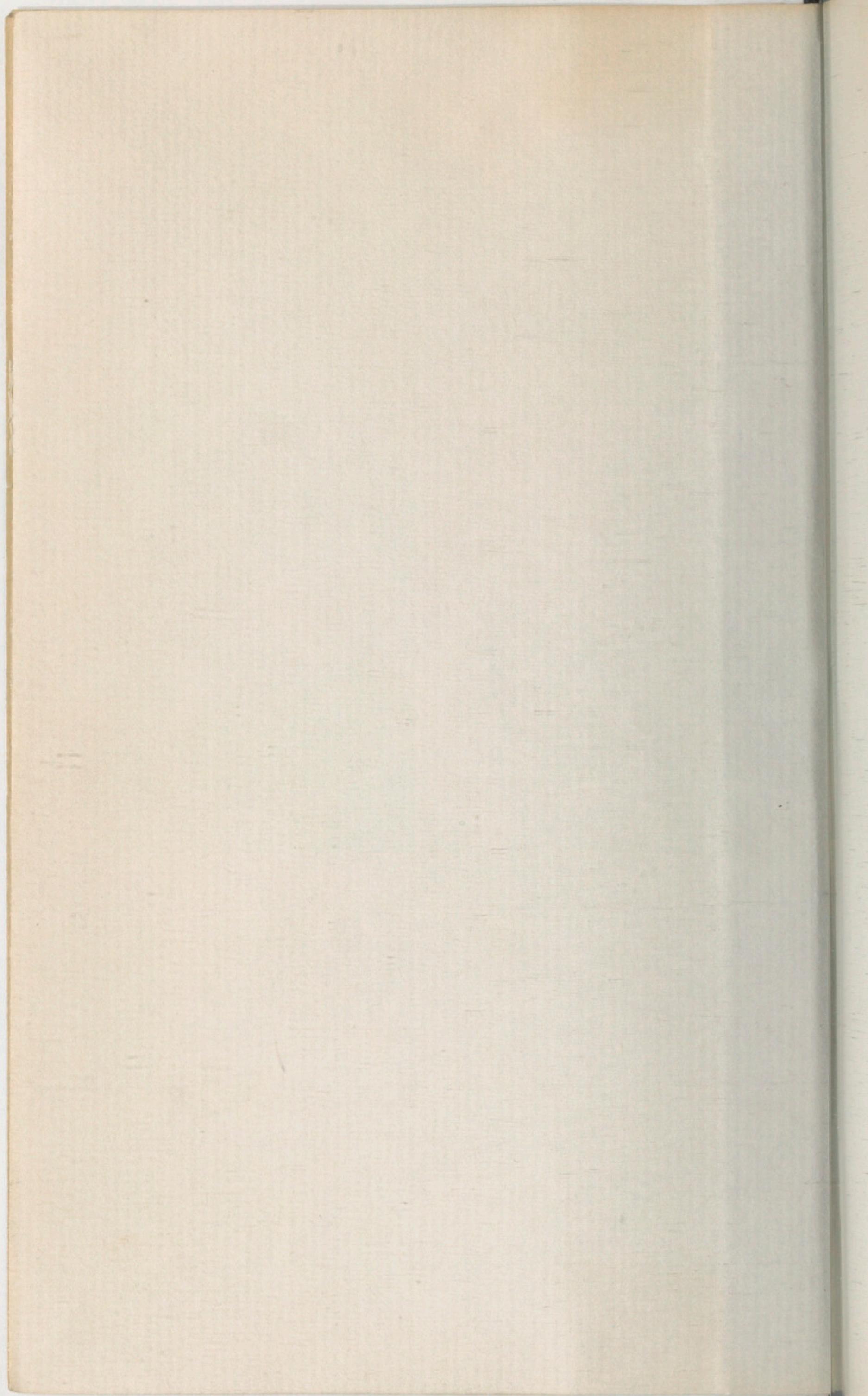
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

INVENTAIRE

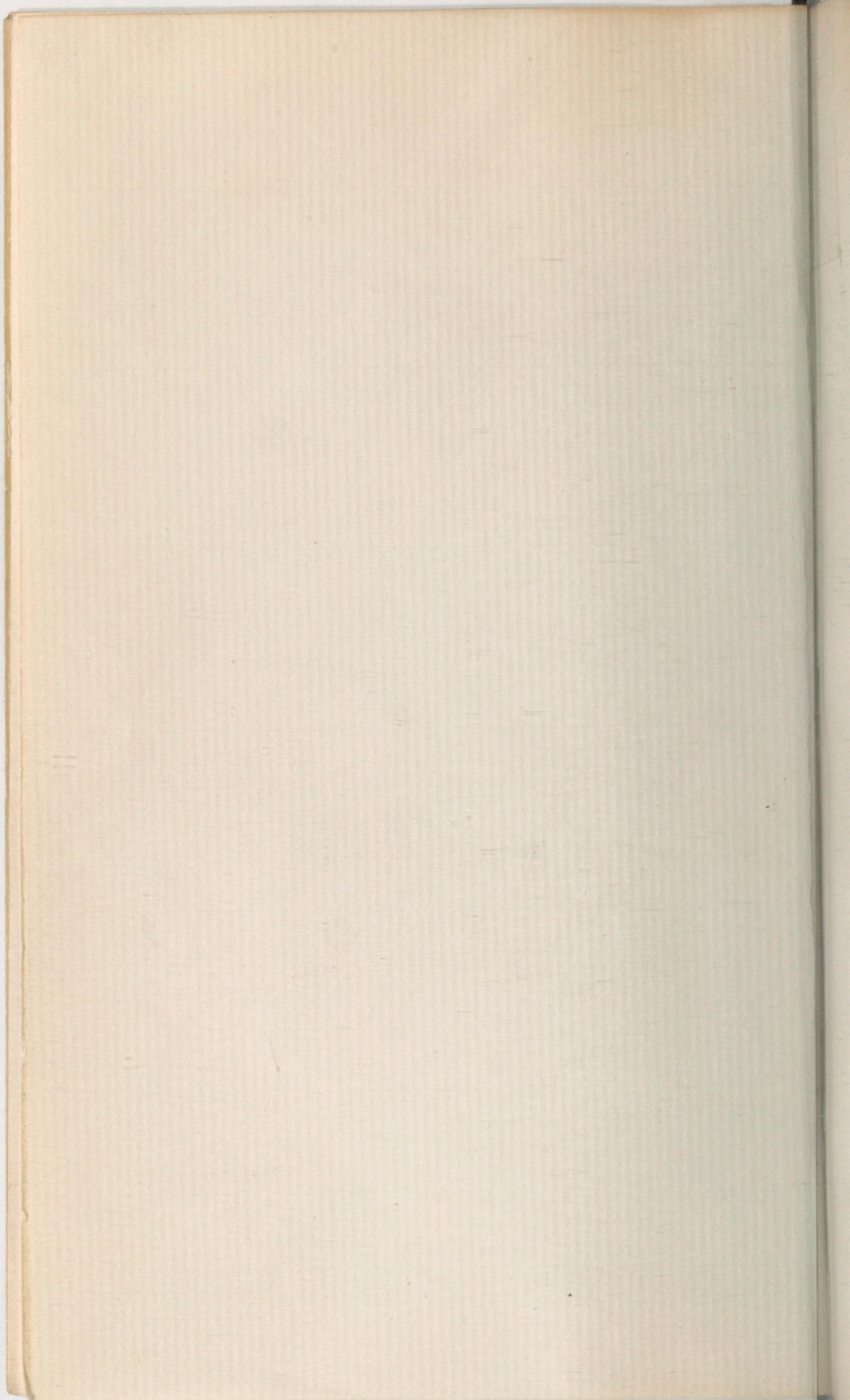
Z47099







DEPARTMENT



**LE  
DIAMANT.**

948

2.

H7099

DEMANDE

— 000 —  
IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,  
RUE JACOB, N<sup>o</sup> 24.

— 000 —

2951 *Arca*



PARIS.  
LOUIS JANET, LIBRAIRE.

Le  
**DIAMANT.**

*Souvenirs*

De Littérature Contemporaine.

ORNÉ DE SEIZE GRAVURES ANGLAISES.



PARIS,  
**LOUIS JANET,**

RUE SAINT-JACQUES, N° 59.



1834.

2

DIAMOND

BRAND

THE

DIAMOND



THE

DIAMOND

BRAND



---



---

## TABLE DES MATIÈRES.

---

	MESSIEURS.	Pages.
Le Diamant.....	JULES JANIN.....	1
A mon Oiseau.....	HÉLOÏSE PILLARD.....	9
La Désœuvrée.....	Le cte JULES DE RESSEGUIER.....	12
La présence de Dieu.....	ILDEFONSE MIRANDA.....	15
A M. le comte de R*****.....	Mme ANNA D*****.....	18
Sapho.....	DENNE-BARON.....	21
Le Sphinx.....	BALLANCHE.....	24
Vers inédits.....	ANDRÉ CHÉNIER.....	27
Rosny.....	LEBRUN DE CHARMETTES.....	28
De l'Amour.....	Mme la princesse DE SALM.....	30
A mon Livre.....	DORAT.....	33
La première Lettre d'amour.....	EVELINES DÉSORMERY.....	35
Super flumina.....	PIERRE LEBRUN.....	42
La Baigneuse.....	CHARLES DOVALLE.....	45
Elle en aime un autre.....	Mme A. DUPIN.....	49
Mon Royaume.....	Mme AMABLE TASTU.....	57
La Colonne.....	Le baron DE REIFFENBERG.....	59
L'Église de Nandax.....	AIMÉ DE LOY.....	61
O Poésie!.....	ALEXANDRE SOUMET.....	63
La jeune Vénitienne.....	Mme DE SAINT-SURIN.....	65
La Cascade de Reichenbach.....	DE CHÉNEDOLLÉ.....	69
Les Chats.....	Le comte ANATOLE DE MON- TESQUIOU.....	71
Vers sur un Album.....	DELPHINE GAY.....	73 —

	MESSIEURS.	Pages.
La Vérité au fond d'un autre puits.	DE SÉNANCOUR.....	75
La Larme, la Goutte de rosée et le Zéphyr.....	CÉLESTE VIEN.....	80
Mort du P. Louis Jacob.....	Le Bibliophile JACOB.....	82
La Poésie.....	ÉDOUARD ALLETZ.....	91
Morte à seize ans!.....	ÉMILE BARATEAU.....	93
La Femme aristocratique.....	Le baron DE MORTEMART... ..	96
Chant du Grillon.....	THÉOPHILE GAUTIER.....	102
Philosophie.....	ÉLISA MERCOEUR.....	106
Blanche, ou la Provençale.....	BOUILLY.....	108
Te Deum.....	JULES DE SAINT-FÉLIX ... ..	119
Le Palais de la belle Gabrielle... ..	AUGUSTE DE SANTEUL.....	121
Vers inédits à la reine Anne d'Au- triche.....	VOITURE.....	124
La Fête-Dieu.....	DE SAINT-VALRY.....	127
Un Sauvage à un Européen.....	Mme ANAÏS SÉGALAS.....	130
Le Printemps.....	KÉRATRY.....	134
Odelette.....	GÉRARD.....	135
Trahie.....	AUGUSTE ROBERT.....	136
Jeune Fille et jeune Fleur.....	Le Vte DE CHATEAUBRIAND..	140
Lettre inédite au comte Sainte- Aldegonde.....	JEAN-JACQUES ROUSSEAU.	141
Le plus beau des Concerts.....	ÉMILE DESCHAMPS.....	145
Louise.....	GAVARNI.....	148
Le Havre.....	MÉRY ET BARTHÉLEMY.....	150
Adieux à une jeune Mariée.....	JULES DE CHABRILLAN.....	156
Une Walse.....	ULRIC GUTTINGUER.....	158
L'impératrice Joséphine.....	MME ALEXANDRINE ARAGON	159
Chambord.....	ÉDOUARD D'ANGLEMONT....	166
La Fiancée.....	Mme LUCY COUEFFIN.....	169
A M. le comte de Peyronnet....	J. LESGUILLON.....	171
Réponse aux vers précédents... ..	DE PEYRONNET.....	172
Une lettre de lui.....	CORDELIER DELANOUE.....	173
La Religieuse de Grenade.....	LA comtesse HERMINIE DE LÉPINAY.....	177
A mademoiselle Dupont.....	LAFON.....	180

TABLE DES MATIÈRES.

VII

	MESSIEURS.	Pages.
Les deux Chiens, traduit de Tieck.	P. HIMLY.....	181 ✓
Georgina.....	SOPHIE GAY.....	184
Mes Métamorphoses.....	LE comte GASPARD DE PONS.	194 ✓
Prière à Dieu.....	HERMANCE SANDRIN.....	195
Vers à Mlle Hermance Sandrin..	VICTOR HUGO.....	197
Une Chasse de Louis XV.....	LE comte DE MARNE COUCY.	198
Zarèle.....	LE vicomte D'ARLINCOURT.	207
Voyages.....	A. BIGNAN.....	210
Les Barons de Souabe.....	HENRI MARTIN.....	212
Dieu.....	VILLENAVE PÈRE.....	217
Le Mourant d'amour.....	CHARLES MALO.....	219
La jeune Fille dans les prés.....	GUSTAVE DROUINEAU.....	225
Un Bal entomologique.....	GEORGES SAND.....	228 ✓

---

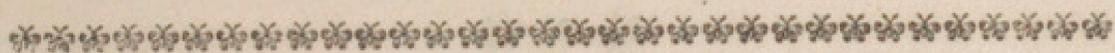
---

LISTE  
DES VIGNETTES.

---

	Pages.
1. FRONTISPICE.....	
2. A MON OISEAU.....	9
3. SAPHO.....	21
4. LA PREMIÈRE LETTRE D'AMOUR.....	35
5. ELLE EN AIME UN AUTRE.....	49
6. LA JEUNE VÉNITIENNE.....	65
7. MORT DU P. LOUIS-JACOB.....	82
8. LA FEMME ARISTOCRATIQUE.....	96
9. LE PALAIS DE LA BELLE GABRIELLE.....	121
10. TRAHIE.....	186
11. LE HAVRE.....	150
12. UNE LETTRE DE LUI.....	173
13. GEORGINA.....	184
14. UNE CHASSE DE LOUIS XV.....	198
15. LES BARONS DE SOUABE.....	212
16. LE MOURANT... D'AMOUR.....	219

---



uis; la vieille France élégante y donne la main  
à la jeune France élégante. Tel est ce livre, ce n'est pas  
pas un livre, ce n'est pas un roman, ce n'est pas  
un conte, ce n'est pas une histoire. C'est tout ce

## LE DIAMANT.

C'est le Diamant  
L'histoire de toutes les choses qui ont été faites  
par les hommes les plus grands, les plus célèbres, les plus  
bons, les plus aimés, les plus respectés, les plus

Tout ce qui brille, tout ce qui plaît; la fleur  
penchée sur sa tige, le ruisseau qui murmure, le  
zéphyr au printemps, le calme de l'hiver, le mur-  
mure lointain du vent ou de la harpe; la poésie do-  
mestique, la poésie champêtre; les regrets et les  
souvenirs; l'espérance, la jolie fille à la blanche  
épaule, un frais sourire; tout ce qui est parfum,  
tout ce qui est murmure, harmonie, tout ce qui  
est poésie, tout ce qui est couleur, tout ce qui est  
diamant, voilà ce livre.

*Le Diamant!* Il a tous les feux du jour. Il reflète  
toutes les nuances de l'année passée, il annonce  
l'année nouvelle. Il résume toutes les occupations  
de la ville, tous les plaisirs de la campagne. C'est  
un tout petit livre, modeste, gentilhomme, amu-  
sant, conteur, où tout le monde a écrit sa page: la  
jeune fille de quinze ans lui confie ses rêves; le  
jeune homme lui raconte les premiers battements de  
son cœur; le vieillard y passe en revue des souve-

nirs ; la vieille France élégante y donne la main à la jeune France élégante. Tel est ce livre. Ce n'est pas un livre , ce n'est pas un recueil , ce n'est pas un conte , ce n'est pas une histoire. C'est tout ce qui vous plaira , c'est tout ce que vous voudrez. C'est le *Diamant*.

Laissons de côté les grands livres. Laissons à ceux qui les aiment les longues petites histoires. N'en-vions pas aux amateurs d'émotions fortes , les romans ensanglantés qui font leurs délices ; pour nous qui sommes rassasiés de drames , qui sommes repus d'histoires , qui succombons sous le faix des romans , qui nous sauvons à grand'peine entre deux flots de journaux , pour nous , nous recevons avec reconnaissance un livre qui ne sera pas écrit par les hommes de métier , un livre écrit par tout le monde , un livre sans façon , un livre sans art , un livre joli , s'il faut le dire , un livre sans nom , une œuvre sans nom , le *Diamant*.

Aimez-vous Dorat ? aimez-vous Marivaux ? Oh ! je vous prie , ne dites pas de mal de Dorat et de Marivaux sur la foi de vos rhétoriques , ce sont là deux hommes , l'un de beaucoup de grace et d'esprit , l'autre de beaucoup de style et d'esprit ; Dorat , esprit futile , esprit léger , vous occupe de jolies femmes dans les villes , et de fleurs brillantes dans les campagnes ; il aime de préférence le beau soleil , le lac limpide , la sombre forêt remplie de Nymphes ,

le crépuscule, le soir et le joyeux clair de lune. On a trop accusé ce pauvre Dorat ! On l'a placé trop bas de nos jours. Il était si innocent, si amoureux, si jovial, si mousquetaire ! Quelles belles pages il donnerait au *Diamant* s'il vivait encore ! que de jolis vers ! que de tendres élégies ! Quel charmant, quel zélé, quel aimable collaborateur ! Dorat manque au *Diamant*, tout autant que le *Diamant* manqua à Dorat. Et Marivaux ? c'est celui-là qui aurait fait pour le *Diamant* de ravissantes histoires ! Quel charmant écrivain que Marivaux ! quel coup d'œil affable et intelligent il a jeté sur la bonne société de son temps ! Comme il a représenté toutes les femmes, qu'il a vues coquettes, jolies, capricieuses, folâtres, inconstantes, dans le fond très-bonnes ! Comme tous ses hommes sont braves, élégants, insoucieux, spirituels, moqueurs, amoureux ! Avez-vous lu *Marianne* ? quel livre ! qu'elle est amusante et variée, vraie et charmante et bien cruellement abandonnée, à l'heure présente, cette belle Marianne ! que ce serait une belle héroïne à introduire parmi les héroïnes du *Diamant* !

Mais Dorat est mort, il a succombé sous les roses. Mais Marivaux est mort, épouvanté par la grande voix de 89, qui étonna si fort cette belle société du dix-huitième siècle, qui la fit pâlir d'effroi et rentrer dans le silence pour jamais. Mort Dorat, mort Marivaux, mort tout ce dix-huitième siècle,

mort le culte des graces dont les autels étaient entourés de guirlandes. Il est fermé le temple de Gnide où le grave président de Montesquieu n'a pas dédaigné de venir faire son sacrifice à Vénus, mère de l'amour. A la voix de 89, la mythologie française s'est exilée, comme a fait toute noble dame; et quand les temps d'exil ont été finis, on n'a plus vu revenir la mythologie française; l'Empire n'a pu que lui donner son amnistie; depuis ce temps, on la croyait morte dans l'exil, morte avec Boucher, morte avec Germain, morte avec Wateau, morte avec tout l'or, tout le fard, tout le langage mignard, toute la poésie perlée; morte avec le musc, avec l'ambre, avec la poudre, avec les porcelaines du dix-huitième siècle; morte en exil!

Eh bien! non, la vieille mythologie française n'est pas morte! elle a été exilée bien loin, il est vrai, elle a eu bien peur quand elle a vu qu'un soldat en bottes et en éperons était assis sur le trône exhaussé de Louis XV. Elle est restée loin de nous, la vieille grande dame, demandant en vain des nouvelles de M. de Richelieu et de madame de Pompadour! Qu'est-elle devenue la noble marquise? Donnez-nous des nouvelles de M. le marquis de Pezay? Qu'avez-vous fait de M. de Crébillon, le fils du censeur royal? Ainsi parlait-elle à son retour. Pendant long-temps personne en France n'a pu donner aucune nouvelle de M. de Richelieu, de madame

de Pompadour , de M. le marquis de Pezay , de M. de Crébillon fils. Pendant long-temps , en France , on n'a parlé que de trônes brisés , relevés , brisés de nouveau , pour être relevés et brisés encore ; on n'a été occupé qu'à voir passer sur les chemins des dynasties vagabondes ! A l'heure qu'il est encore , il y a une foule de curieux empressés sur la route de Cherbourg.

Je disais donc que la vieille mythologie française n'est pas morte ; elle était trop dans le sang et dans l'ame de la nation pour qu'elle pût ne pas nous revenir un jour. Recherchez aussi haut que vous voudrez dans la poésie française , vous trouverez toujours qu'une muse a présidé à ses destinées ! Toujours le Mont sacré lui a servi de piédestal. Toujours Pégase ailé , le cheval indomptable ; toujours les neuf chastes sœurs ont présidé aux enfantements de nos poètes. Notre vieux ciel poétique est rempli des dieux de l'Olympe , ils sont fixés aux plafonds de nos vieux hôtels ; un instant obscurcis , ils revoient le jour. Sous leur dictée sont écrits tous nos petits vers , tous nos petits livres , tous nos petits drames : M. Scribe est leur grand-prêtre , le Gymnase est leur temple , mademoiselle Jenny Vertpré est leur prêtresse. Voulez-vous donc les chasser de France ces dieux exilés depuis long-temps ? Quel mal font-ils sur la terre ? Et puis , respectez-les , de grace , le *Diamant* est écrit pour eux et inspiré par eux !

Je ne crois pas que jamais époque ait été plus favorablement disposée que notre époque à la publication d'un livre pareil ; plus que jamais nous sommes rassasiés de grandes pensées. Le sublime nous fatigue et nous ennuie ; le grand vers nous accable ; les grands événements ne nous étonnent plus. Dans l'art, l'école de David a été délaissée, comme on délaissé tout ce qui est roide et guindé. C'en est fait, la forme cède à la couleur, le pastel remplace fort bien la peinture ; aujourd'hui, Teniers l'emporte sur Raphaël.

Germain vivrait aujourd'hui qu'il serait le roi des orfèvres. Le peintre Wateau est adoré comme un dieu. Marivaux est chef de l'école, très-heureux sont ses bons élèves ! Aujourd'hui il n'est personne qui ne dise, en parlant de madame de Pompadour : *madame la Marquise*, et l'on serait chassé d'un honnête salon si l'on se permettait de dire, comme sous l'Empire : *la Pompadour* ! Comment donc voudriez-vous qu'un livre qui s'appelle le *Diamant* ne fût pas bien reçu par un peuple qui achète au poids de l'or les vieilles draperies et les vieux cadres, les vieilles robes de soie, les vieilles porcelaines, les vieilles broderies de nos grand'mères ! Cet hiver, n'avez-vous pas vu nos plus jeunes et nos plus jolies couvrir de poudre leurs beaux cheveux noirs ? Quelle jeune femme n'a pas mis des paniers cet hiver ! Vive le dix-huitième siècle ! vive la bougie

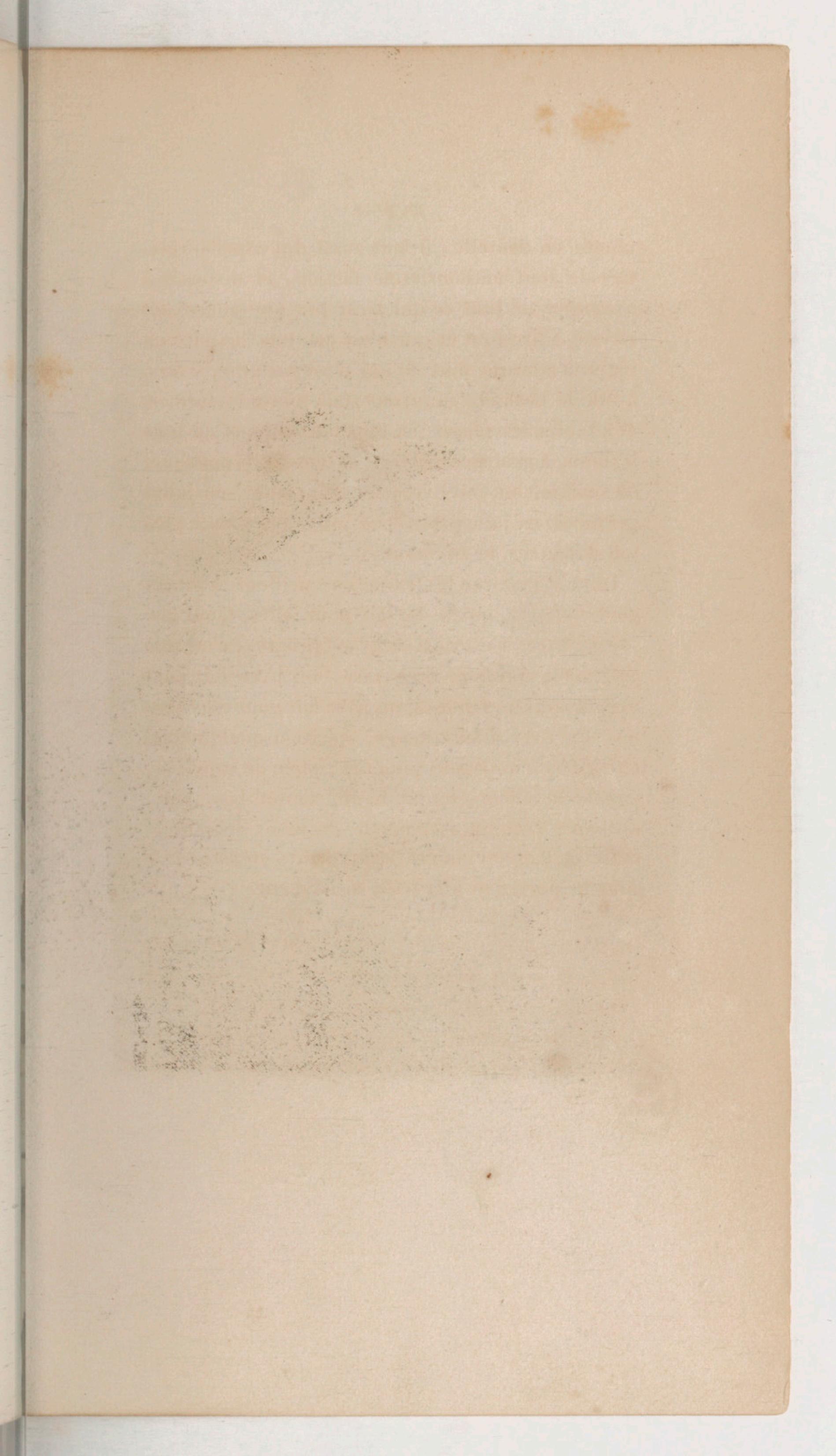
étincelante, la musique animée, les fêtes nocturnes, les riches dentelles ! Vive le rubis au joli doigt de rose, vive l'émeraude qui scintille à la blanche oreille cachée dans des cheveux noirs ! Allons, les jeunes, allons, les belles, si vous voulez être aimées et suivies, si vous voulez entendre de doux propos, obtenir de tendres regards, reculez cent ans en arrière ; et vous, messieurs, faites couper, chez votre tailleur, un vaste manteau couleur de muraille ; votre père n'a pas songé à s'en faire un, et celui de votre grand-père est usé depuis longtemps !

Donc, ce livre, le *Diamant*, tout chargé d'un parfum d'aristocratie, tout entier consacré à des choses frivoles, poète de salon, romancier de bonne compagnie, grand seigneur du faubourg Saint-Germain, académicien à la façon de M. de Richelieu qui ne connaissait pas très-bien l'orthographe, mais qui était l'ami de Voltaire, ne peut manquer d'être à sa place sur ces guéridons dorés, à sa place sur ces consoles chargées de guirlandes, à sa place sur ces tapisseries restaurées, belles et lentes créations de l'oisiveté de nos grand'mères. A un pareil livre, certainement, il faut l'éclat d'un lustre de cristal ; il faut le demi-jour des grands rideaux à ramages ; il faut l'appui du petit tabouret où repose le griffon grondeur ; il faut la main blanche et jolie, entourée d'une man-

chette en dentelle ; il faut aussi des esprits revenus de tout enthousiasme factice , et disposés à s'occuper de tout ce qui n'est pas une affaire sérieuse , à lire tout ce qui n'est pas une histoire en règle , à admirer tout ce qui n'est pas grands vers , à fuir le beau et l'ennuyeux sous toutes les formes , et à toutes les places , en tous les temps et en tous les lieux , à protéger le joli en un mot. Voilà pourquoi on vous fait un joli livre , sur joli papier , en jolies gravures , en jolie prose et en jolis vers , sous le plus joli des titres , le *Diamant*.

Donc il faut que les femmes accueillent et protègent ce livre , qui a été fait pour elles. Quel que soit ce livre , c'est déjà un grand progrès , c'est une galanterie devenue bien rare , un livre fait tout exprès pour les femmes , un livre fait pour elles seules , un livre à leur image , spirituel quelquefois , de bonne compagnie toujours ; plein de caprices , jamais le même , tantôt haut , tantôt bas , poli , railleur , fantasque , couleur de rose , sentant le musc et l'amour , mais légèrement , et assez peu pour ne porter ni à la tête , ni au cœur.

Jules JANIN.

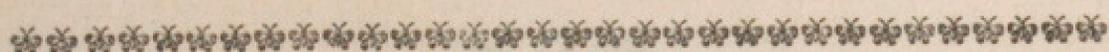




Painted by B. R. Faulkner.

Engraved by C. Heath.





## A MON OISEAU.



NE gémis plus, craintive tourterelle,  
Sur ce gazon va becqueter les fleurs !  
Tendre compagne à la douleur fidèle,  
Tes longs baisers ont fait sécher mes pleurs.

Douce pour moi comme un parfum de rose,  
Ta voix au cœur sait calmer un soupir :  
Et sur mon sein quand ton aile repose,  
Heureuse alors je te dois le plaisir.

Va maintenant jouer dans le feuillage ;  
Seule à mon tour je veillerai sur toi.  
Va, puisqu'au ciel je n'ai point vu d'orage,  
Libre un instant, mon oiseau, quitte-moi.

Oh ! non , reviens à ta chère Emmeline ;  
Qu'irais-tu faire où je ne serais pas ?  
Sous ces rameaux il est plus d'une épine,  
Et l'oiseleur y cache le trépas.

Reviens, ta fuite a causé mes alarmes.  
 Qui donc a pu t'enchaîner loin d'ici ?  
 Ne vois-tu pas que je verse des larmes ?  
 Si tu mourais, moi je mourrais aussi.

Si tu mourais, plaintive amie,  
 On me verrait, triste et flétrie  
     A mon printemps,  
 Voyager, hélas ! sur la terre,  
 Comme le cygne solitaire,  
 Qu'à leur gré poussent les autans !

Je n'irais plus, avec l'aurore,  
 Mouiller, quand il est près d'éclore,  
     Le frais jasmin ;  
 Ni poser ma main fugitive,  
 Pour éveiller la sensitive  
     Dès le matin !

Ou dans l'eau qui murmure et coule,  
 Jeter une feuille qui roule  
     En se berçant ;  
 Et sans écouter la fauvette,  
 Je foulerais la violette  
 Qu'avec toi je cueille en passant.

Je viendrais pleurer sur la tombe,  
 A l'heure pâle où le jour tombe,

Où vient la nuit ;  
A l'heure tranquille et sereine  
Où l'on n'entend plus dans la plaine  
Le moindre bruit !...

Chassons plutôt cette pensée !  
La mort glacerait mon espoir ;  
Et dans ta cage balancée,  
Redis-moi les accents du soir.

Viens, doucement, voler sur mon épaule !  
Pauvre chéri dont l'amour m'est resté,  
Ou sur mon doigt, sage en ta liberté,  
Prêter l'oreille à ma douce parole.

Vois-tu, pour toi, cette graine nouvelle ?  
Petite sœur, hâte-toi d'approcher :  
Viens, mon trésor, j'ai choisi la plus belle,  
Et tu boiras aux sources du rocher.

Héloïse PILLARD.

(âgée de 15 ans et demi.)

Château de Chasoy.



## LA DÉSŒUVRÉE.



### I.

LASSE de la veille  
Quand je me réveille,  
Quels soins vont venir !  
Partout on m'invite,  
Et l'heure va vite :  
Je n'y puis tenir.  
Vingt mots à répondre,  
Choisir des tissus  
En secret de Londres  
A l'instant reçus ;  
Aller chez Daguerre  
Voir le ciel et l'air,  
Chez Vernet la guerre,  
Chez Gudin la mer.  
Dans toutes les sphères  
Égarer ses pas :  
Oh ! qu'on a d'affaires  
Quand on n'en a pas !

II.

Sans changer de place  
 Je suis toute lasse;  
 Et le *rouit*, le bal,  
 Et l'opéra même,  
 Et le punch que j'aime,  
 Dieu! tout me fait mal.  
 Un rien m'indispose,  
 Le bruit d'un ruisseau,  
 L'odeur d'une rose,  
 Le chant d'un oiseau.  
 J'adopte la mode  
 Des sièges d'aïeul;  
 Le thé m'incommode,  
 J'en suis au tilleul.  
 A la promenade  
 On conduit mes pas :  
 Oh! qu'on est malade  
 Quand on ne l'est pas!

III.

Le vent qui se lève,  
 Le trouble d'un rêve,  
 Ou le choc cruel  
 Qui soudain épanche  
 Sur la nappe blanche  
 Quelques grains de sel;

La mourante flamme  
Fuyant à mes yeux ,  
Comme une jeune ame  
Qui remonte aux cieux ;  
L'oiseau de passage  
Qu'on entend gémir ;  
Tout est un présage  
Qui me fait frémir.  
Mille peurs soudaines  
Arrêtent mes pas :  
Oh ! qu'on a de peines  
Quand on n'en a pas !

Le comte Jules de **RESSÉQUIER.**



## LA PRÉSENCE DE DIEU,

HYMNE ESPAGNOL.



D'ou viens-tu, mon enfant ? où as-tu été ? qu'as-tu remarqué ?

— J'ai été à la prairie, loin d'ici. J'aimais à fouler l'herbe ; de nombreux troupeaux paissaient autour de moi, d'autres se reposaient à l'ombre ; les blés commençaient à s'élever dans les sillons, où croissaient aussi le mélilot et le pavot ; les champs étaient émaillés de fleurs.

— N'as-tu rien vu de plus ? Est-ce là tout ce que tu as observé ? Retourne à la prairie, mon enfant, tu y trouveras des choses plus dignes de ton attention.

Dieu se trouvait au milieu des champs ; ne l'as-tu pas vu ? C'est à lui que la prairie doit sa beauté ; ses regards animaient la clarté du soleil.

— Je me suis promené dans l'épaisseur du bois ; un vent léger soupirait à travers les rameaux agités

par son haleine caressante ; des ruisseaux jaillissaient des rochers avec un murmure agréable ; l'écureuil sautait de branche en branche ; les rossignols chantaient et se répondaient les uns aux autres.

— N'as-tu entendu que le doux murmure des ruisseaux , les roulades harmonieuses des oiseaux et le vent qui agitait les branches des arbres ? Retourne au bois , mon enfant , tes yeux verront des choses plus grandes encore.

Dieu résidait parmi les arbres ; sa voix se faisait entendre dans le murmure des ruisseaux , dans les accents des rossignols : ne l'as-tu pas comprise ?

— J'ai vu monter la lune derrière les arbres de la forêt , elle semblait une lampe d'or ; les étoiles apparaissaient dans les hauteurs des cieux , l'une après l'autre. Bientôt j'ai vu s'élever des nuages d'une couleur noirâtre qui se dirigeaient vers le midi ; des éclairs rapides traversaient les airs en larges sillons ; le tonnerre , qui d'abord retentissait dans le lointain , s'est fait entendre de plus près ; je me suis troublé : ils étaient si violents et si terribles !

— Ton cœur n'a-t-il donc redouté que le tonnerre ? N'as-tu rien vu de brillant que l'éclair ? Va entendre le tonnerre une seconde fois , et compte les éclairs : ils t'annonceront de plus grandes merveilles.

C'est Dieu qui était au milieu de la tempête ; c'est lui qui sillonnait les airs , lui qui faisait naître la

terreur et l'épouvante : ne l'as-tu pas reconnu ?

Dieu est partout, dans le ciel, sur la terre et dans les mers. C'est lui qui nous parle dans tout ce qui fait impression sur nos yeux et nos oreilles ; il n'est rien dans l'univers qui ne soit un témoignage de sa présence.

Que Dieu soit toujours, ô mon fils, l'objet de tes pensées.

Ildefonse MIRANDA.



**A M. LE COMTE DE R\*\*\*\*.**



— Qu'a-t-il donc le pacha ?  
.....  
— Son tigre de Nuble est mort.  
Victor Hugo (Orientales).

Qu'il soit aimable et vif, ou lent ou sérieux,  
Imprudent, indiscret, grave, mystérieux,  
Paresseux, bien portant, préoccupé, malade ;  
Qu'il médite en rêvant un drame, une ballade ;  
Un seul et même objet le captive toujours,  
Il le croit nécessaire à ses nuits, à ses jours ;  
Qu'il passe dans vos bals, ou parle dans vos fêtes,  
S'il agite vos cœurs et s'il tourne vos têtes,  
Femmes, ne pensez pas que ce soit tout exprès  
Qu'il vous subjugue ainsi pour vous aimer après.  
Non, ce n'est pas de vous que son vœu s'inquiète ;  
Son esprit enchanteur, sa grace de poète  
Vous entraînent vraiment sans qu'il en sache rien :  
Est-ce sa faute à lui s'il est en tout si bien ?  
Je vous le dis encor : quelle que soit la foule

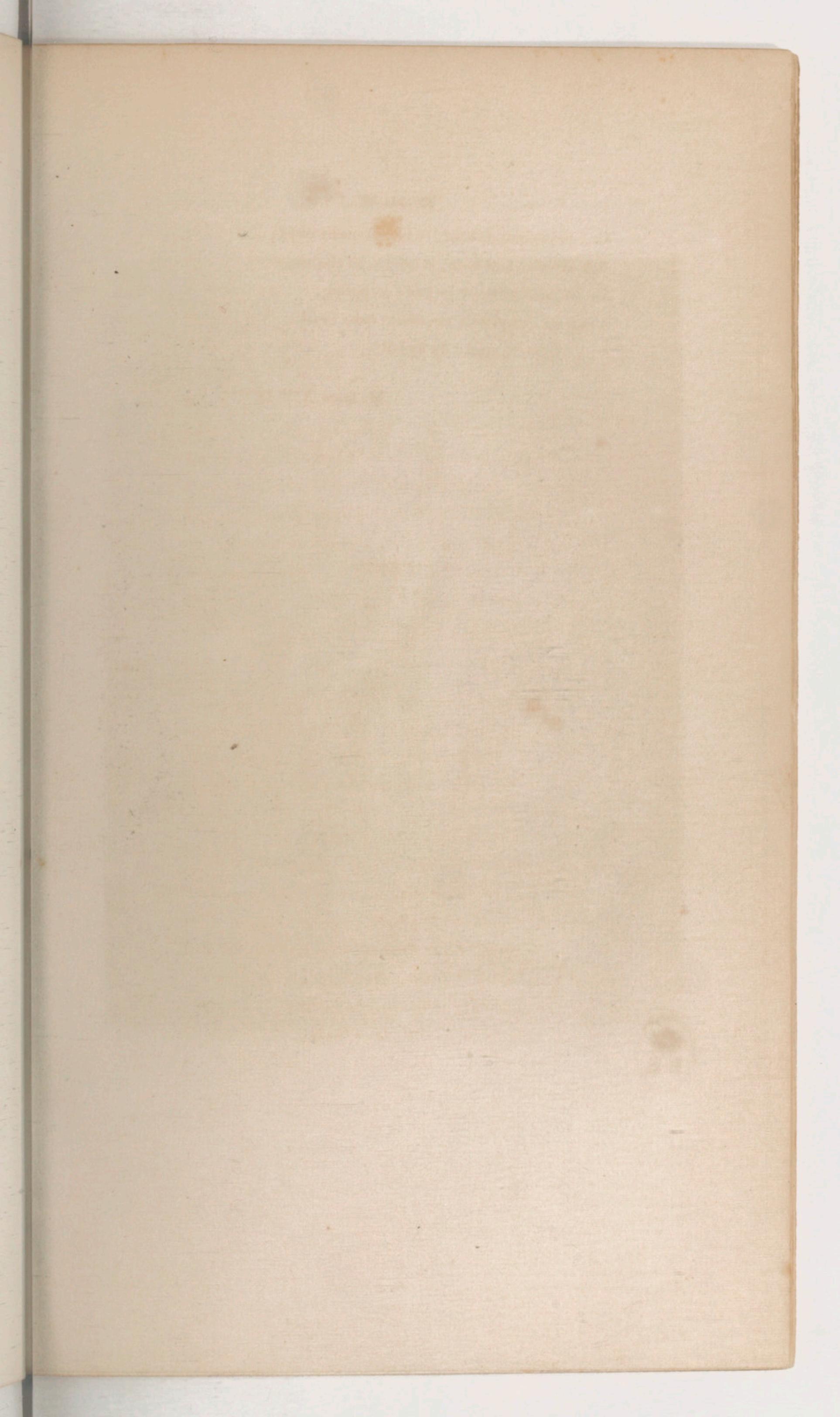
Des belles, des succès... le temps seul qui s'écoule  
 Et qui doit ramener l'heure de ses secrets,  
 A pour lui plus de prix que n'en ont vos attraits.  
 Je vous le dis encore : une chère habitude  
 A des droits absolus à sa sollicitude.  
 Le nom de cet objet suffit pour l'embraser ;  
 Si dans son fol espoir il lui vote un baiser,  
 Bien, bien long-temps avant il couvre cette image  
 De ses regards flatteurs, de son riant hommage ;  
 Comme un ouvrage d'art, d'un élégant travail,  
 L'admire dans l'ensemble et dans chaque détail ;  
 Le roule sous ses doigts et sous sa fantaisie,  
 Mais ne souffrirait pas, certes sans jalousie,  
 Que nul autre y portât la main, un jugement,  
 Fût-ce indifféremment ou fût-ce obligeamment.

A ce charme puissant qui le brûle et le touche  
 Il cède enfin, sourit, le suspend à sa bouche,  
 Le consume en baisers, et semble se cacher  
 Sous un nuage épais qu'on ne peut approcher.

Quelquefois, et ceci n'est point une épigramme,  
 Fatigué des vapeurs de son ardente flamme,  
 On l'a vu s'arrêter dans ses enivremens,  
 Remettre au lendemain ses doux embrassements,  
 Comme sacrifiant à son amour lui-même  
 Une part de l'amour ; chacun a son système.  
 Ce caprice constant, tour à tour roi, sujet,

Ce compagnon de tout , ce bienheureux objet ;  
 Son amante , son bien , sa chère , sa choisie ,  
 Ce magique pouvoir , ce frère en poésie ,  
 L'ami qui peuplerait son désert dans l'exil...  
 C'est un cigare du Brésil !

Madame A\*\*\* D\*\*\*\*\*.

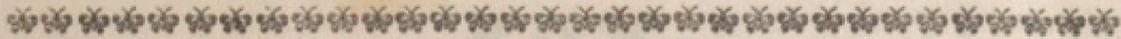




H. Howard R. A.

Engraved by E. Englishart.





## SAPHO.

No more the lesbian dames my passion move,  
Once the dear objects of my guilty love.

POPE.

- « TOUJOURS battre mon sein de tes ailes de flamme ,  
« Enfoncer, puis briser tes flèches dans mon ame;  
« Près de moi toujours ! en tout lieu !  
« Comme un flot soulever tous mes sens en délire ,  
« Et toujours embraser l'air que ma bouche aspire  
« Avec ton haleine de feu.
- « C'est trop, Amour ; tu veux tuer Sapho ! la lave  
« Bouillonne aux flancs d'Etna, moins que mon sang.—Esclave,  
« Par pitié, cours, vois dans Lesbos  
« S'il est quelque glacier, quelques froides fontaines  
« Où s'éteignent d'un coup la fièvre dans mes veines,  
« Et la flamme au fond de mes os !
- « Sans cesse sur mes yeux la lumière est flottante ;  
« D'involontaires pleurs coule une source ardente

« De mes cils nuit et jour noyés ;  
 Je veux parler, ma voix sur mes lèvres expire,  
 Et mes doigts ont séché les cordes de ma lyre,  
 « Qui tombe muette à mes pieds !

« Que vois-je ? c'est Phaon ! — Pour tromper une amante  
 « Les airs peut-être ont pris sa forme ravissante ;  
 « Mais non, il se penche sur moi ;  
 « Qu'il est beau ! — Dieu charmant, que ton bras m'environne,  
 « Approche ; — laisse-moi respirer ta couronne,  
 « Ses roses jeunes comme toi !

« Du vent et des parfums de cette noire tresse,  
 « Bien ! rafraîchis mon front brûlé par tant d'ivresse,  
 « Rends-lui la vie et ses couleurs.  
 « Une goutte du feu de ces yeux que j'adore  
 « Est tombée en mon sein ; — approche, approche encore,  
 « Phaon ; — les cieux s'en vont, je meurs !!

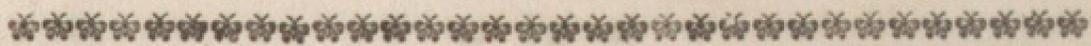
« Mais ce n'est point Phaon ; ô honte ! c'est une ombre  
 « Que mes sens ont formée en leur délire sombre !  
 « Que va dire de moi Lesbos ?  
 « Mes genoux sont brisés ; le long de mon cou roide  
 « Il coule une sueur pénétrante, âcre, froide ;  
 — « Et je ressens des feux nouveaux !

« On dit, — on dit qu'il est un écumeux abîme  
 « Dans une mer où pend un cap chauve ; — sa cime  
     « Porte un ciel noir armé d'éclairs :  
 « Là, Neptune guérit les incurables flammes  
 — « Tournez la proue à l'Ouest, allons, rameurs aux rames ,  
     « Voguons vers ces gouffres amers.

« Retournez à Lesbos, nochers, je vous rends grace ,  
 « Voici Leucade ; allons... Sombre mer, vague espace ,  
     « Ciel orageux comme mon cœur,  
 « Et toi, gouffre, salut ! — Me voilà, Néréides!...  
 « Bien avant, bien avant dans vos grottes humides  
     « Cachez ma honte et mon malheur ! »

Le vaisseau qui déjà vers Lesbos faisait voile  
 Sur le gouffre écumeux entrevit comme un voile,  
     Puis crut ouïr un cri lointain !  
 — « Quelques jeunes Tritons s'ébattent dans cette onde, »  
 Disait-il ; .... une lyre, à l'écaille profonde,  
     Flottait vers sa poupe, au matin !

DENNE-BARON.



## LE SPHINX.

ÉPISE.

« L'infortuné roi de Thèbes , retiré au fond de son  
palais , cherchait la solitude , et semblait craindre  
l'approche de sa famille. Là , il était troublé encore  
par les gémissements d'une multitude qui souffrait  
mille maux dont il se croyait coupable ; car il s'ac-  
cusait dans son propre cœur. Il disait avec amer-  
tume : « Qu'ai-je fait de mon courage ? Qu'ai-je fait  
« de cette brillante intelligence qui avait répandu  
« ma renommée parmi les nations de la Grèce ? Ah !  
« combien , aujourd'hui que je suis devenu faible  
« comme un enfant , je tremblerais devant le Sphinx,  
« devant ce monstre venu de la mystérieuse Égypte,  
« qui se plaisait à faire deviner des énigmes , et à  
« égorger ceux qui ne pouvaient remporter une si  
« étrange victoire. Je ne fus point épouvanté de cette  
« nouvelle sorte de combat. Mon cœur ne connais-  
« sait aucune crainte , et mon génie n'était étonné

« de rien ; d'ailleurs , je ne voyais que le prix qui  
 « m'était réservé , un sceptre , et la main d'une reine.  
 « Ce jour mémorable est encore présent à mon es-  
 « prit. Le Sphinx était assis sur une des croupes  
 « arides du mont Phicéus : de là il répandait la  
 « terreur sur toute la contrée. J'arrive en sa pré-  
 « sence , au lever de l'aurore : un rideau de nuages  
 « transparents couvrait sa stature immense. Il avait  
 « le visage d'une femme ; tous ses traits , parfaite-  
 « ment réguliers , étaient immobiles : j'aperçois en-  
 « core cet œil scrutateur qui semblait vouloir ar-  
 « racher les plus intimes secrets de la pensée , et ,  
 « dans les contours de sa bouche , une sorte d'ironie  
 « triste et terrible qui me faisait frémir. Oui , je  
 « puis l'avouer à présent , quand je vis ses mains ,  
 « terminées en griffes énormes , s'avancer hors du  
 « nuage , toutes prêtes à saisir une proie assurée ,  
 « je commençai à me repentir de ma témérité. Ce-  
 « pendant l'énigme m'est proposée , mais d'une ma-  
 « nière toute nouvelle et toute merveilleuse. Aucun  
 « son articulé ne retentissait à mon oreille , aucun  
 « mouvement ne paraissait agiter les lèvres du  
 « monstre ; seulement j'entendais comme une voix  
 « intérieure qui résonnait sourdement au fond de  
 « ma poitrine ; au même instant , les regards du  
 « Sphinx s'allumèrent , une joie féroce anima son  
 « visage , ses griffes s'abaissèrent sur ma tête : alors  
 « je tirai mon glaive , et , me couvrant de mon bou-

« clier, je m'élançai sur mon terrible adversaire,  
 « car il m'était livré ; j'avais deviné l'énigme. Mon  
 « fer s'enfonça dans je ne sais quoi qui n'existait  
 « plus : tout avait disparu comme une vision. Néan-  
 « moins mon glaive dégouttait d'un sang immonde ;  
 « et j'avais entendu un bruit faible, mais sinistre,  
 « tout semblable au râle d'un homme qu'on égor-  
 « gerait dans les bras du sommeil. »

BALLANCHE.



## VERS INÉDITS.

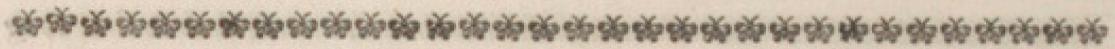


Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage ;  
Qu'il serve donc les grands , les flatte , les ménage ;  
Qu'il plie , en approchant de ces superbes fronts ,  
Sa tête à la prière et son ame aux affronts ,  
Pour qu'il puisse , enrichi de ces affronts utiles ,  
Enrichir à son tour quelques têtes serviles.

De ces honteux trésors je ne suis point jaloux ;  
Une pauvreté libre est un trésor si doux !  
Il est si doux , si beau , de s'être fait soi-même ,  
De devoir tout à soi , tout aux beaux-arts qu'on aime !  
Vraie abeille en ses dons , en ses soins , en ses mœurs ,  
D'avoir su se bâtir , des dépouilles des fleurs ,  
Sa cellule de cire , industrieux asile ,  
Où l'on coule une vie innocente et tranquille ;  
De ne point vendre aux grands ses hymnes avilis ,  
De n'offrir qu'aux talents de vertus ennoblis ,  
Et qu'à l'amitié douce et qu'aux douces faiblesses ,  
D'un encens libre et pur les honnêtes caresses !

André CHÉNIER.





## ROSNY.

C'EST ici qu'une Blanche nouvelle,  
Opposant la constance au malheur,  
Crut, hélas! d'une perte cruelle  
Endormir l'éternelle douleur.

Nobles murs, bois charmants, doux rivage,  
Monuments de ses tendres regrets,  
Lieux sacrés que chérit son veuvage,  
Vous a-t-elle quittés pour jamais ?

Sur le sable je trouve la trace  
Qu'imprimèrent ses pieds délicats.  
Cette feuille qui fuit dans l'espace  
A peut-être roulé sous ses pas !

Ces bosquets qu'a flétris la froidure,  
Par ses soins autrefois embellis,  
Du rempart de leur douce verdure  
Abritèrent la rose et le lis.

Jeunes fleurs qu'arrosèrent ses larmes,  
 Puissiez-vous sur ces bords reflleurir !  
 Doux objets d'espérance et d'alarmes,  
 Je veux vivre pour vous ou mourir !

Nobles murs, bois charmants, doux rivage,  
 Monuments des plus justes regrets,  
 Retenez le serment qui m'engage ;  
 Dussent-ils ne l'entendre jamais !

Lebrun de CHARMETTES.



## DE L'AMOUR.

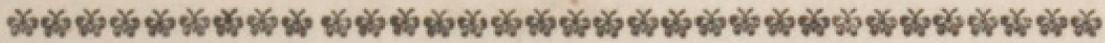
Si l'on veut séparer un instant de l'amour le charme idéal dont il nous enivre, pendant quelques années de notre jeunesse, on trouvera que, loin de contribuer au bonheur, il est la source de presque tous les désordres qui affligent l'humanité. Son premier effet est d'envahir, ou de comprimer les affections de la nature; de nous isoler de tout ce qui, jusque-là, a rempli notre ame et occupé notre esprit; de nous faire négliger ou abandonner nos études, nos amusements, et de s'emparer avec tant de force de nos sensations que tout ce qui y est étranger, même ce qui a le plus de droit à notre reconnaissance, nous devient à charge. Si cet amour est violent, s'il est contrarié, s'il se complique de la dangereuse passion de l'orgueil, ou de la jalousie, du désespoir que lui donne un refus ou une impossibilité, que de malheurs n'en peuvent-ils pas résulter? Sans parler des crimes affreux qu'il a fait commettre, dans ce siècle d'emportement et d'oubli

de soi-même, la désobéissance à des parents qui n'ont vécu que pour nous, le chagrin, souvent mortel, dans lequel on les plonge, la fortune perdue, l'avenir empoisonné, ne suffisent-ils pas pour que l'ivresse de cette folle passion ne devienne une source inépuisable de maux et d'erreurs? A-t-elle tout bravé? est-elle satisfaite? quels troubles ne porte pas dans l'ame la satiété qui en est si souvent la suite; ce voile qui tombe et qui nous laisse voir mille oppositions de goûts, de pensées, d'opinions, que nos yeux fascinés ne pouvaient apercevoir, que dis-je, qui n'existaient pas, le besoin de se plaire mutuellement ayant, en quelque sorte, laissé en arrière tout ce qui n'était pas un motif d'accord et de bonheur? Enfin, heureux ou malheureux, lorsqu'après ce long rêve on se réveille, et que l'on trouve son sort fixé, sa liberté perdue, son temps, sa vie dilapidés, que n'éprouve-t-on pas de regrets et de chagrins? Et cependant, ce sont les moindres douleurs qui suivent l'excès et les égarements de l'amour; et je pourrais faire ici des autres un tableau si affligeant, que le plus doux des sentiments en pourrait devenir un éternel sujet de crainte et d'effroi.

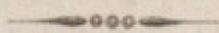
Que conclure de ceci? Que l'amour est une des conditions de notre existence; que la nature l'a mis en nous pour assurer notre éternelle reproduction; que, dans ce but, non-seulement elle

l'a environné d'un charme irrésistible , mais qu'elle a voulu qu'il pût l'emporter sur la raison , le respect humain , même sur notre propre intérêt ; que si , en effet , il pouvait ne pas nous égarter , il deviendrait la source d'un bonheur au-dessus de ce qu'il est au pouvoir de l'homme de comprendre ; mais qu'étant , malgré nous , soumis à nos passions , il devient le plus grand tribut qui ait été imposé à la faiblesse humaine , et que l'homme qui se sent assez de forces pour le renfermer dans de justes bornes , et qui peut dans sa jeunesse échapper à l'excès ou au danger de ce délire , est sans contredit le plus heureux , le plus sage , et celui que la nature ou le hasard a le plus favorisé.

La princesse Constance de SALM.



## A MON LIVRE.



De ma bibliothèque aimable déserteur  
Que ton maître te porte envie!  
Je paierais au prix de ma vie  
De ton voyage un moment enchanteur ?  
O mon livre, fuyant ta place accoutumée  
Parmi mes auteurs favoris,  
Va toucher les genoux de la beauté charmée,  
Va frémir sous ses doigts chéris.....  
Telle une rose printanière  
Dont un enclos obscur recélait le trésor,  
Dans un vase doré tout à coup prisonnière,  
A nos regards s'offre plus belle encor.  
Tu reviendras après un mois d'absence  
Retrouver à regret ton premier possesseur,  
O livre, plein de sa présence;  
Et je pourrais te presser sur mon cœur!  
Je veux baiser tes pages adorées,  
D'un soupir peut-être témoins,  
Peut-être d'une larme en passant honorées,  
Tes pages que ses yeux vont parcourir du moins.....

Puissé-je, en te lisant, erreur trop peu durable !

Croire avec elle encor m'entretenir !

Ton nom réveillera le plus doux souvenir ;

Aux œuvres du génie à mes yeux préférable ,

Tu seras seul à l'avenir

Mon compagnon inséparable.

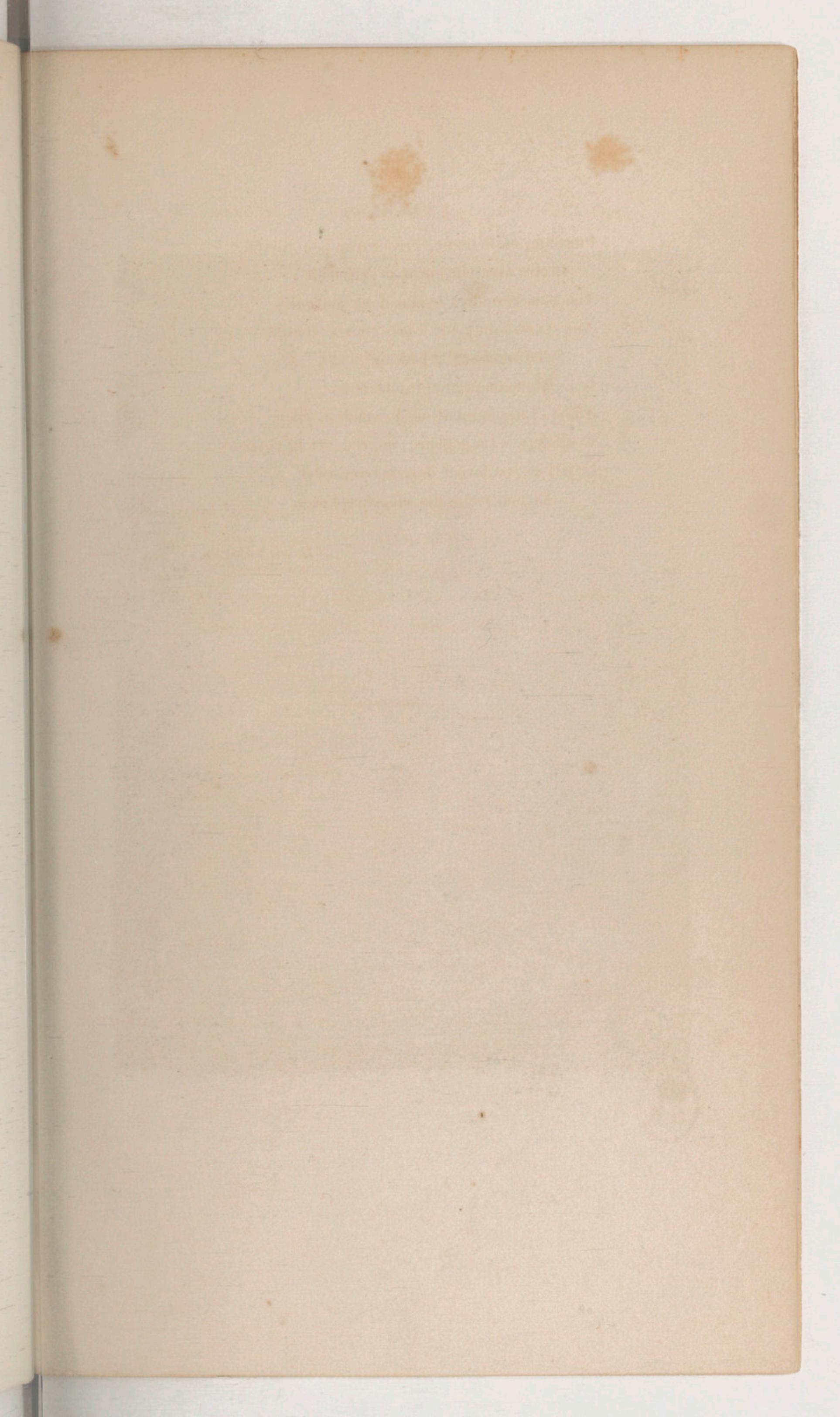
Adieu , va sans retard où je voudrais aller ;

Et quoique à lui déplaire, imprudent ! tu t'exposes ,

Le ciel en ma faveur devrait renouveler

Le bon temps des métamorphoses.

(Inédit.) DORAT.





E. T. Parris.

Engraved by C. Heath.





LA PREMIÈRE

## LETTRE D'AMOUR.

A peu de distance de la ville et du port de Marseille s'élève, au-dessus de la mer qui l'entourne, le château de Bélèze, propriété d'une ancienne famille, habitation agréable où résidaient madame de Rianne, veuve à peine âgée de dix-neuf ans, et son oncle M. de Bélèze. Cette enceinte, naguère animée par l'ivresse de la joie, maintenant austère et triste, venait d'être témoin d'une cruelle séparation : la douleur succédait aux apprêts d'un nouvel hymen qui semblait ne devoir rencontrer aucun obstacle. Les bans étaient publiés, le contrat signé, et le jour fixé pour la célébration s'approchait; mais une formalité essentielle restait à remplir : le père de madame de Rianne avait péri dans une expédition lointaine, et son acte de décès n'arrivait point; on l'attendait impatiemment, lorsqu'un ordre du ministre de la guerre vint trouver Anatole de Fres-

nes aux pieds de celle qu'il aimait. Il était donc parti.... parti sans donner à Sidonie de Rianne un nom qui lui fit perdre ce titre de veuve, si cher aux espérances de ses rivaux!... Comment serait-il le seul appréciateur de tant de graces?.. Elle est trop charmante.... tout cet essaim de jeunes gens épris de la beauté doit également envier son bonheur.

Malgré ces douloureuses pensées, il fallut s'éloigner et suivre l'expédition d'Alger; mais si quelques angoisses jalouses troublent le repos d'Anatole durant son voyage, quelles sont les peines réelles de madame de Rianne?... Restée seule auprès de son oncle, elle songe uniquement aux dangers qui menacent Anatole : son imagination l'accompagne sur les flots, dans les camps, au milieu des batailles, où tour à tour elle le voit donnant ou recevant des coups mortels... C'est plus de tourments qu'elle n'en peut supporter : le sommeil la fuit, elle se désole, et rien ne la soutient dans cette fatigante épreuve. En vain elle s'entoure des objets qu'Anatole aimait de préférence; chaque jour elle vient s'établir dans le salon qui donne sur le parc : de cette croisée elle le voyait venir.... Que de fois il s'était glissé sans bruit le long des peupliers et des chênes!... et toujours il l'avait rencontrée solitaire, occupée de lui, et des talents qui la rendaient si séduisante. Encore aujourd'hui, s'il pouvait la voir, il la trouverait caressant *Bellino*, le chien fidèle qu'il lui donna, ou

bien écoutant *Cresca*, petite perruche qu'Anatole avait instruite à répéter avec une tendre expression le doux nom de Sidonie. *Sidonie*, redisait l'oiseau, *Anatole reviendra; il t'aime, il t'aimera toujours*. Et Sidonie le croyait : il y a tant de bonheur dans la confiance !

En vain M. de Bélèze, pour donner quelque distraction à sa nièce, cherchait à la ramener vers une société où l'ennui l'obsédait, depuis qu'elle n'y trouvait plus M. de Fresnes. Un autre motif nourrissait encore la mélancolie de la jeune veuve : depuis sept semaines que les bâtiments de l'expédition avaient rejoint l'escadre au port de Toulon où madame de Rianne, accompagnée de son oncle, était venue passer quelques jours chez une parente, pour assister au départ de M. de Fresnes, elle n'en avait appris aucune nouvelle.

De retour au château de Bélèze, elle charmait ses ennuis et se créait d'aimables illusions assise près de cette fenêtre où, rêveuse et les yeux à demi fermés, elle entendait *Cresca* lui répéter à diverses reprises : *Sidonie, Anatole reviendra; il t'aime, il t'aimera toujours*. Et Sidonie redisait chaque fois à voix basse : « Et moi aussi je l'aime, et l'aimerai toujours. »

Un soir que le soleil brûlant de Provence, dardant ses derniers rayons, se plongeait dans un horizon coloré de mille feux divers, elle venait de pronon-

cer ces mots, lorsqu'un lointain bruissement de feuilles l'avertit de l'approche d'un étranger vers sa retraite. Elle lève les yeux, et reconnaît le vieux concierge : il accourait d'un pas presque léger, agitant dans l'air une lettre qu'il lui montrait avec empressement. Ce devait être une lettre d'Anatole; car, quel autre message lui pouvait inspirer tant d'émotion?... non, le cœur ne peut battre ainsi que par un pressentiment d'amour. Elle tend la main, et le trésor attendu, et si impatiemment désiré, se trouve enfin en sa possession. Ses doigts tremblent! que va-t-elle lire?... des serments d'aimer, et sans doute l'annonce d'un prochain retour?... Non, ce n'est pas cela : il n'y a point tant de trouble dans une ame pour des événements heureux ; c'est un instinct de douleur qui l'agite... et pourquoi l'excès de la joie ne causerait-il pas un saisissement?... En vain elle veut se soustraire à cette impression terrible et singulière en rompant le cachet... ses bras retombent sans force, et la lettre glisse de ses genoux sur le parquet.

En cet instant *Bellino* la contemple ; mais une expression pénible anime ses regards, un cri plaintif l'accompagne comme un sinistre présage. Madame de Rianne se baisse, prend la lettre, et veut à toute force retrouver dans cet écrit une sécurité absente depuis long-temps : pourquoi n'y aurait-il point de bonheur dans ces lignes qu'Anatole a dû tracer

pour elle ?... Alors elle examine la suscription ; mais ses yeux se troublent , elle voit des caractères qui semblent mobiles et ne présentent aucune écriture connue.... « Ceci, dit-elle , est une illusion extraor-  
« dinaire.... D'Alger, une seule personne peut m'é-  
« crire... Eh mon Dieu ! pourquoi tant de retard ? li-  
« sons donc. »

Par une résolution soudaine qui ressemble à du courage , elle réunit tout ce qu'elle peut de calme , et brise le cachet.... Mais ce qu'elle voit est épou-  
vante : « Oh ! c'est le crépuscule du soir qui pro-  
« duit un tel effet : ce doit être une hallucination :  
« impossible autrement ! on ne saurait écrire ainsi...  
« Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! non , je ne me trompe  
« pas..... »

Elle regarde, et ses yeux ne lisent point : quelques lignes sont tracées péniblement par une main qui se traîna froide , lourde et presque inanimée sur cette feuille qui lui rapporte tout ce que son fiancé a laissé sur cette terre de souffrance : c'est un dernier adieu , mais sanglant et solennel : son lit de mort fut un champ de bataille , et c'est dans ses veines qu'il a puisé le dernier moyen qu'il eut d'exprimer un dernier souvenir à cette compagne que, par un élan d'amour et de raison , il avait choisie pour partager avec lui les biens et les peines d'un monde où il devait faire une si courte apparition.

Madame de Rianne tomba de sa chaise , la tête

sur le balcon. Elle se frappa douloureusement, et perdit connaissance.

Vers dix heures, M. de Bélèze ne la vit point venir, selon sa coutume, lui dire l'adieu du soir : inquiet, il accourut dans le salon du parc. Sidonie encore évanouie, le front penché sur le bord de sa fenêtre, paraissait dans un état d'insensibilité complète. *Bellino* à ses pieds semblait, par ses gémissements, partager une douleur qu'il avait comprise. Lorsque madame de Rianne revint à elle, un silence absolu, une angoisse, un accablement extrême remplacèrent les premiers éclats d'un désespoir que le temps ne devait pas calmer.

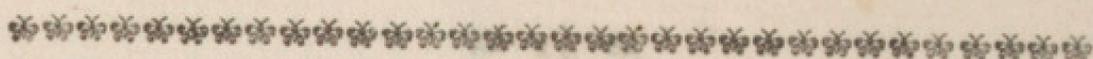
Seule et retirée dans son salon, l'unique société qu'elle recherchât était celle de *Bellino* et de *Cresca* : là, elle entendait répéter un nom qu'elle ne devait plus porter ; car son oncle, excellent homme d'ailleurs, mais qui n'entendait rien aux peines du cœur, évitait soigneusement de le prononcer devant elle. Il y avait si loin, si loin du temps où l'amour agitait l'ame de M. de Bélèze, qu'il ne lui en restait qu'un vague souvenir : il ne comprenait rien aux larmes déchirantes que répandait sa nièce ; il ne pensait pas qu'on pût pleurer ainsi pour un amant : tous les lieutenants-colonels n'étaient pas morts !... comme si c'était les épauettes d'Anatole que madame de Rianne eût aimées !

Et voilà comme les déplaisirs secrets qui dévorent

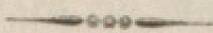
les ames sensibles sont compris !... Silence, silence, cœurs malheureux ! gardez vos poignantes afflictions pour vous seuls : c'est toujours avec ennui ou distraction qu'on écoute le récit de vos peines : elles restent un mystère pour les indifférents.

Et puis d'ailleurs qui sait !.....

Éveline DESORMERY.



## SUPER FLUMINA.



LoIN du doux pays de nos pères  
Et des eaux du fleuve sacré,  
Captifs aux rives étrangères,  
Nous nous sommes assis, et nous avons pleuré.

Aux saules voisins suspendues,  
Nos lyres, vain jouet des airs,  
Tristes, muettes, détendues,  
Ne se souviennent plus de leurs antiques airs.

Cependant nos maîtres iniques  
Nous imposent de dures lois :  
« Redites-nous ces airs antiques  
« Que dans votre pays vous chantiez autrefois. »

Ah ! sur l'infidèle rivage  
Comment prêterions-nous nos voix  
Aux airs qu'avant notre esclavage  
Dans notre cher pays nous chantions autrefois !

O mon pays ! si je t'oublie,  
Si je cesse d'aimer tes bords,  
Si jamais ma lyre avilie  
Pour l'oreille étrangère enfante des accords ;

Que ma main soit soudain séchée,  
Que ma lyre échappe à mes doigts,  
Et qu'à mon palais attachée  
Ma langue pour jamais soit captive et sans voix.

Dieu, qui dois au monde un exemple !  
Grand Dieu ! ne te souvient-il plus  
De ce peuple qui, dans ton temple,  
Suspendit tant de fois les drapeaux des vaincus ?

Songe à ce jour où, sous ces portes,  
La ville si chère à ton choix  
Vit les étrangères cohortes  
Passer avec leurs chars, leurs drapeaux et leurs rois !

Lorsqu'ils disaient : « Sapons ensemble  
« Les monuments de sa grandeur ;  
« Partageons l'or qu'elle rassemble ;  
« Emportons ses trésors, sa gloire et sa splendeur. »

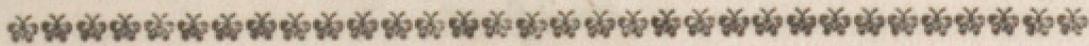
Malheur à leur coupable audace !  
Malheur à leur trompeuse paix !

Malheur au dernier de leur race !  
Heureux qui leur rendra les maux qu'ils nous ont faits !

Heureux qui , plein d'un saint courage,  
Ira sur leurs débris fumants  
De mon peuple venger l'outrage,  
Et dans le berceau même écraser leurs enfants !

Pierre Lebrun ,

De l'Académie française.



## LA BAIGNEUSE.

FRAGMENT.



LA SALLE DE BAIN.

Flots parfumés, dans le bassin d'agate,  
De son corps nonchalant poursuivez les trésors ;  
Flots caressants dont le toucher la flatte,  
Glissez, glissez sur son beau corps.

Ainsi qu'un hamac de soie,  
Qui se balance et qui ploie,  
Par un vent frais agité,  
Sur votre croupe écumeuse  
Bercez, vague paresseuse  
Bercez, bercez la beauté!

Et les ondes abaissées,  
Par le doux fardeau pressées,  
Frémissent de volupté,  
Et, de loin, le jour projette  
Un doux rayon que répète  
L'eau du bassin argenté;

Mais, à la fin, s'évanouit la crainte ;  
Et la contrainte  
Avec la frayeur s'enfuit.....

Puis, sur son corps, comme inondé de pluie,

La gaze essuie

De liquides diamants ;

Puis, en jouant avec mollesse et grace,

Sa main replace

Ses frivoles ornements.

Un fin tissu couvre sa gorge ronde

Et pudibonde

Qui se soulève toujours :

Lin ondoyant, l'obstacle de sa robe,

Cache et dérobe

Ses plus séduisants contours.

Et cependant, pour charmer sa toilette,

Elle répète

En déroulant ses cheveux,

Comme une vierge, aux beaux jours de l'Attique,

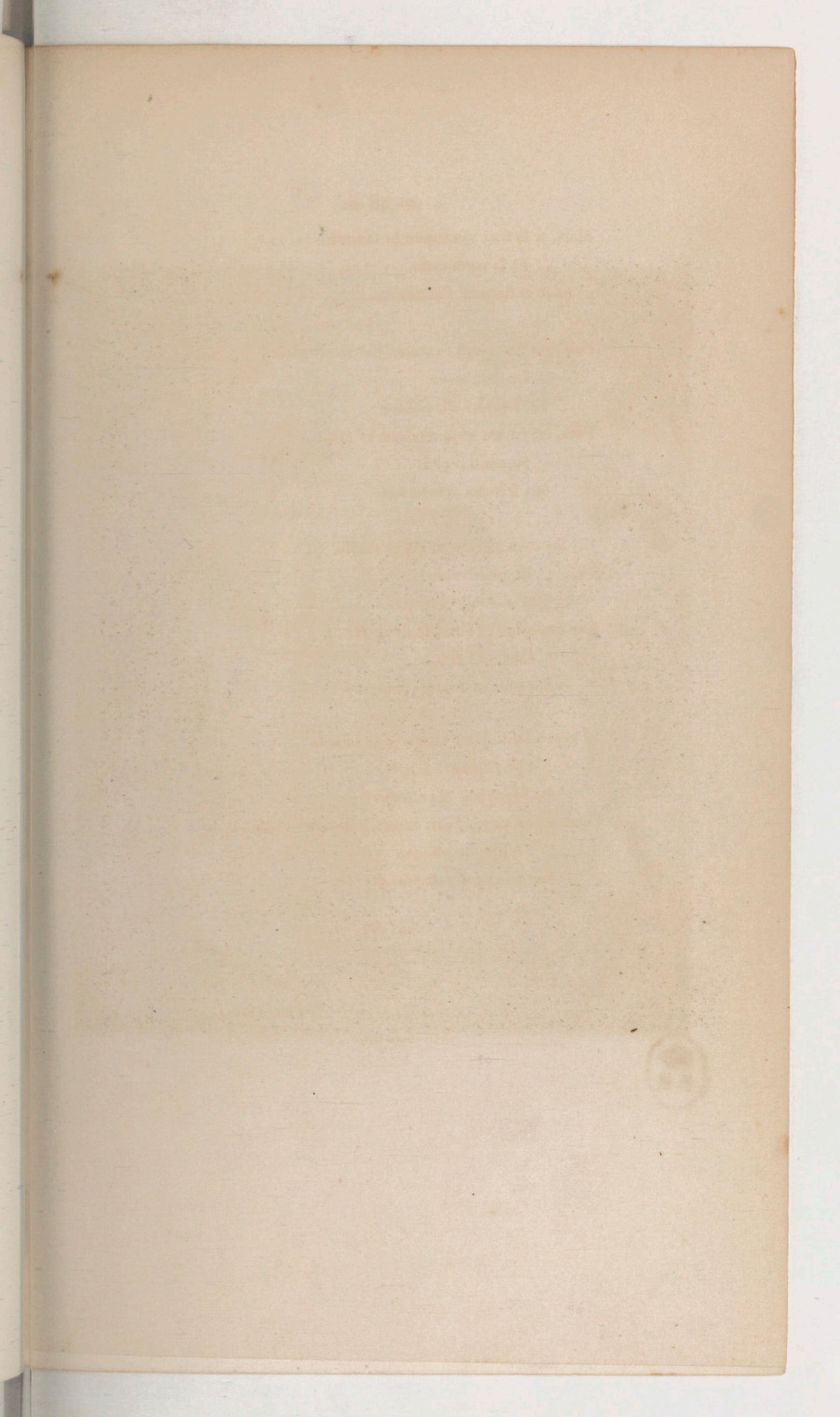
Un hymne antique

Sur un chant voluptueux.

CHANT :

.....  
.....

Feu DOVALLE.





Painted by H. Briggs, R. A.

Engraved by F. Bacon.



## ELLE EN AIME UN AUTRE!

LES mourantes lueurs du jour s'éteignaient sous les ombres du soir. Ces ombres glissaient molles et caressantes sur les belles lignes architecturales qui décorent les rives de la mer où se reflètent les feux du Vésuve. Des étoiles d'or inondaient le ciel, et, doucement voilées, tremblaient ou se reposaient dans le sombre azur des eaux. Tout était harmonie et mystère.

Adda Torrilla avait déserté son palais et les délices de la cour de Naples, pour venir habiter sa villa solitaire. A cette heure de calme et d'ineffables rêveries, le front de la jeune Italienne brûlait, sa pensée orageuse soulevait son sein : c'est qu'il n'était pas venu. Essayant de l'immobilité, elle se coucha sous un grenadier en fleurs. La lune sema autour d'elle ses fantaisies charmantes et ses pâles et doux fantômes. Elle était ravissante, Adda, dans ce repos, sous les purs vêtements blancs qui angélisaient sa beauté; elle était ravissante avec ses longs cheveux

noirs capricieusement relevés et les boucles mobiles qui mêlaient, sur son front, une grace étrangère à la suave correction de ses traits.

Épuisée de souffrance, elle se leva. Des larmes coulèrent le long de ses joues pâles et froides, un cri partit de son sein. Et la brise des eaux et le rossignol solitaire dispersèrent dans l'espace des notes pleines de tristesse et de mélodie; et les arbres et les buissons en fleurs exhalèrent des odeurs pénétrantes.

La main droite appuyée sur une colonne, le corps immobile et penché, elle écoute.... C'est lui! oh, c'est lui!... Elle s'abandonne confiante, passionnée, aux bras de Mario.

—Adda! mon Adda!

— J'ai pleuré! Ami, tu es venu bien tard, tu m'avais oubliée?

Son petit doigt s'était levé menaçant.

— Non! non!

Et les baisers incisifs, dévorants de Mario, brûlaient le cœur d'Adda.

— Vous me faites mal. Vrai, je souffre. Faut-il vous le dire? vos caresses m'effraient; hier elles m'étaient si douces.

— Adda, je suis homme. Il se mit à ses genoux.

— Que voulez-vous dire, Mario?

— Laisse-moi écarter ces voiles jaloux! Que mes adorations divinisent ta jeune beauté!...

— Vous m'affligez, ami.

Elle lui adressa un timide sourire, et son cœur battit haut sous le regard passionné du jeune homme.

Les teintes pures et brillantes du matin firent pâlir les étoiles. Adda, en cette nuit, avait donné à Mario tout le bonheur que peut sentir un homme dans les bras d'une femme aimée.

— Adda, il faut que je te quitte.

— Sitôt.

— Il faut que je te quitte pour trois jours.

Elle resta sans voix. Quand elle voulut questionner Mario, il était déjà bien loin.

Adda rentra rêveuse dans son palais. Par son ordre, Silvio, né d'une mère dont elle avait sucé le lait, se présenta à elle.

— Silvio, ne perds pas un instant, va me chercher Zarah.

Silvio ne fit aucun mouvement.

— Ne m'as-tu pas entendue ? Prévenant les objections que traduisait la figure épouvantée de Silvio : Oui, Zarah la maudite, l'excommuniée, amène-la ici.

Et debout sur une terrasse de marbre, d'où l'on embrassait Naples, le Vésuve et la mer, Adda perçait l'immensité de son regard avide. Enfin elle aperçoit Zarah, la brune Zarah, appuyée sur sa longue canne d'ivoire, et suivie du petit page muet, à la figure maure, qui porte, d'une main l'éventail

de plumes, et de l'autre la queue de la robe aux riches broderies.

Adda s'élança au devant de la femme que l'église repousse, qui jamais ne mêla sa prière à celle des fidèles, et dont la bénédiction du prêtre n'aidera pas l'âme à franchir les limites de la vie, à aborder enfin la région inconnue. Zarah sait des secrets horribles. Qu'elle les tienne de l'enfer ou du ciel, ils font pâlir les enfants de la terre, ils les font quelquefois mourir.

A son aspect Adda frémit, et pourtant elle continue à s'avancer.

— Sois la bien venue, Zarah.

— Que veut à l'herbe flétrie du désert la rose qui fleurit, brillante et parfumée sous la douce influence du soleil d'Italie?

— Laisse là tes figures, Zarah ! parle-moi un langage vulgaire ; tu sais bien que je souffre.

— Il m'est permis de l'ignorer : les douleurs des grands n'ont pas d'écho dans mon humble demeure, et je...

Une exclamation impérieuse coupa cette réponse hypocrite. Adda ajouta d'un ton expressif :

— Ne reste pas au-dessous de ta mission, Zarah.

— Eh bien, fille des Torrilla, que voulez-vous de moi ?

— Pourquoi Mario doit-il rester trois jours sans revenir ?

— Que ne me dites-vous son nom de famille?

— Je ne l'ai jamais su, répondit Adda en baissant sa tête humiliée.

— Voulez-vous que la pauvre Zarah vous l'apprenne ?

Un *oui* faible vint mourir sur les lèvres glacées de la jeune Napolitaine.

— Avez-vous été conviée aux noces du duc Salvator Verigliani ?

Adda fit un signe de tête négatif. La vieille reprit :

— Demain il épouse la jeune et belle princesse Hortensia Albani.

— Que me fait ce mariage ? dit Adda avec une fière insouciance.

Les yeux clignotants et rusés de Zarah prirent une direction oblique, ils se posèrent, froids et méchants, sur la figure d'Adda. L'amante de Mario eut peur.

— Ce que vous fait ce mariage ? répliqua Zarah en imprimant à sa tête un balancement moqueur ; rien peut-être. Elle prit son éventail des mains du page maure, rafraîchit l'air autour d'elle et le lui rendit. Ce fut d'une voix calme qu'elle ajouta comme par réflexion : En effet, le duc Salvator ne peut-il pas être l'époux de la princesse Albani et l'amant de la descendante des Torrilla ?

Adda jeta un cri terrible, ses deux mains se joignirent convulsives à son cou.

Une colère froide et railleuse se répandit sur les traits de Zarah.

— Tu vois, Adda, que tu avais raison de dire avec ta dédaigneuse horreur : Je ne voudrais pas que la maudite passât dans ma vie.

— Elle y a passé, mon Dieu ! s'écria la voix sombre et desolée de la pauvre Adda.

Elle cacha son visage dans ses mains. Un rire d'une atroce gaité la rappela à la situation du moment. Sa tête se releva puissante d'orgueil.

— Ne te hâte pas de triompher, Zarah ! Il m'a salie de ses baisers ; il a mis la honte à mon front, le dégoût à mon cœur : qu'il soit maudit !

— La malédiction d'une femme est terrible, j'en conviens.

— Zarah ! s'écria l'Italienne, ma mère était Albanaise et mon père est né sur cette terre de feu ; il y a du sang de tous deux dans les veines de leur fille.

— Oui, tu sauras mourir.

Adda sourit.

— Quand se marie-t-il ?

— Demain, je te l'ai dit. Tu es bien émue, Adda.

— Tu te trompes, Zarah. Vois.

Elle tourna vers Zarah son visage enchanteur. A mesure qu'elle subissait la diabolique inspection de la vieille, ses lèvres se paraient de sourires, ses yeux se veloutaient, et des sons indicibles de grace vibraient à l'oreille. Adda changea soudain l'expres-

sion de sa figure, et sa voix devint effrayante de calme et de résolution.

— Zarah, il faut que cet homme meure.

— Dieu lui garde peut-être de longs jours.

— Ne peux-tu, ma bonne Zarah, te faire Dieu un moment.

— Enseigne-moi ce grand secret, ma fille.

Les brunes paupières de la vieille avaient voilé son regard. Le mépris jaillit en éclairs des yeux noirs d'Adda.

— Zarah, j'ai de l'or, je puis te payer bien cher le souffle d'un être fragile et passager. Elle poursuivit avec une légèreté d'inflexion calculée : Qu'importent, je te le demande, ces quelques minutes de moins dans la vie ? et qu'est un être de plus en dehors de la création ? ce qu'est le grain de sable que le flot ravit à la grève ; ce qu'est l'atome que le vent perd dans l'immensité, rien de plus.

— Tu raisones juste, fille des Torrilla.

— N'est-il pas vrai, Zarah, que tu pourrais prendre des leçons de moi ? Quittant son air de hautaine ironie : De l'or, tu en auras assez pour faire évaporer tes pieux scrupules.

Adda alla passer quelques heures à Naples. Quand elle fut de retour, Zarah fut de nouveau mandée.

— Zarah ! vous ne ferez pas mourir Salvator, j'ai besoin qu'il vive.

— A-t-il rompu son mariage ? demanda Zarah

avec ce calme qui se trouve toujours à la hauteur des événements.

— Non.

Zarah posa une question dans son regard, pour cette fois curieux.

Une joie sauvage fit explosion sur la figure d'Adda et l'illumina de ses sombres clartés. Elle agita sa main en signe de triomphe :

— Zarah ! sa fiancée le déteste ! Tu comprends qu'il faut que Salvator vive, qu'il vive long-temps ! Folle que j'étais de vouloir l'enlever aux épreuves ! Elle en aime un autre, Zarah, ma vengeance est sûre.

Madame A. DUPIN.



## MON ROYAUME.



My mind to me a Kingdom is.

UN jour aussi je voulus être reine ;  
D'ambition quel cœur n'est entaché !  
Je me suis fait un empire caché,  
Monde inconnu, hors à sa souveraine.  
Mon trône est humble et n'a rien d'éclatant ;  
Mais nul péril aussi qu'on me le prenne...  
Combien de rois n'en diraient pas autant !

J'ai dans ma cour, aux autres cours pareille,  
Des ennemis qui se font mes flatteurs,  
Les vanités et les rêves menteurs ;  
Mais j'ai près d'eux un conseiller qui veille :  
Que je faillisse, il me tance à l'instant,  
Rien à sa voix n'interdit mon oreille...  
Combien de rois n'en diraient pas autant

Ne croyez pas ma puissance exposée  
A se briser dans ses vœux mouvants,

Comme un drapeau qui flotte au gré des vents :  
 A son caprice une borne est posée ;  
 Oui , j'obéis ; non au joug qu'on me tend ,  
 Mais à la loi par moi-même imposée...  
 Combien de rois n'en diraient pas autant !

J'ai mon spectacle , et souvent s'y déploie  
 Un drame sombre , ou fantasque , ou riant ;  
 Chants d'Italie et luxe d'Orient ,  
 Fleurs et parfums , murs d'or , tapis de soie.  
 Fête où jamais nul ennui ne m'attend !  
 Où nul impôt n'a dû payer ma joie!...  
 Combien de rois n'en diraient pas autant !

Qu'on ait vécu sous le marbre ou le chaume ,  
 Au même but nous arrivons , hélas !  
 Rois et sujets , il faut , plus ou moins las ,  
 Tomber aux pieds de l'éternel fantôme.  
 Mais quels regrets me suivraient en partant ,  
 Sûre , avec moi , d'emporter mon royaume ?...  
 Est-il un roi qui puisse en dire autant ?

Madame Amable TASTU.



## LA COLONNE.

Au milieu du désert où gît Thèbe aux cent portes,  
Où de vils trafiquants les barbares escortes  
S'arrêtent en tremblant ;  
Où l'Arabe, chargé de l'or de sa victime,  
Chaque jour vient cacher et sa mort et son crime  
Sous le sable brûlant ;

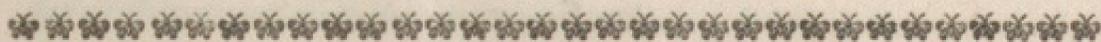
Parmi des sphinx brisés l'élégante colonne  
Dont le fier chapiteau d'acante se couronne,  
S'étendait en travers,  
Et sur son piédestal, roi de la solitude,  
Sifflaient, en affectant une noble attitude,  
Des singes aux yeux pers.

Ah ! si le marbre alors, sensible à cet outrage,  
Avait pu des mortels emprunter le langage,  
Qu'elle eût tonné, sa voix !  
Avec quelle colère, en reprenant sa place,

De l'impur animal il eût puni l'audace  
Et défendu ses droits!

— Ce trône est à moi seul; votre argile grossière  
Doit ramper, eût-il dit, au sein de la poussière,  
Cependant que mon front,  
Par les arts embelli d'un pompeux diadème,  
Et lassé de la terre, ira dans le ciel même  
Éviter votre affront.

Le baron de REIFFENBERG.



## L'ÉGLISE DE NANDAX.

A Madame la comtesse de Rassin.

Oh ! combien de cœurs ulcérés  
Ici cherchèrent un refuge !  
Combien de combats ignorés  
N'eurent ici que Dieu pour juge !

*(La jeune Solitaire.)*

Voici l'heure : ouvrez-vous, maison de la prière !

Pénétrons dans ces murs encor silencieux :

On n'entend plus ici les vains bruits de la terre,

L'ame y goûte la paix des cieux.

Nautonier las des mers, je viens chercher la rive,

Je souffre, et j'ai besoin de respirer l'air pur :

Laissez-moi m'abreuver à la source d'eau vive,

Comme l'Israélite obscur.

Mais la cloche résonne, et la foule se presse ;

Les enfants, les vieillards entrent dans le saint lieu :

La pauvre villageoise et la noble comtesse

Viennent prier le même Dieu.

Je mêlerai ma voix aux chants sacrés du prêtre;  
 J'irai m'asseoir au banc des anciens du hameau,  
 Et de là j'entendrai le Fénélon champêtre  
 Lisant la Bible à son troupeau.

Je verrai vos élus à la table sacrée  
 Venir rompre, ô mon Dieu, le pain des immortels,  
 Et de son voile blanc l'humble vierge parée  
 S'approcher de vos saints autels.

Qui peut jeter sans plainte un regard en arrière ?  
 Qui de nous est exempt de secrètes douleurs,  
 Et ne voudrait pouvoir, au pied du sanctuaire,  
 Laver ses fautes dans ses pleurs ?

Peut-être ici, mon Dieu, quelque ame jeune et tendre  
 Vous demande un abri contre les vents du nord :  
 Vous qui sondez nos maux, Seigneur, daignez l'entendre ;  
 Montrez-lui le phare du bord.

Ainsi de deux chrétiens la prière se mêle,  
 Et peut-être au séjour que nous montre la foi,  
 J'apprendrai qu'ici-bas, quand je priaïis pour elle,  
 Une autre ame priaïit pour moi.

Aimé de Lov.



## O POÉSIE!

Lrs trempé de lumière, ô blanche Poésie!  
L'astre éclatant du jour, ainsi qu'un roi d'Asie,  
Disparaît lentement sous le dais enflammé  
Que de ses fleurs de feu le couchant a semé.  
O blanche Poésie! ouvre-moi tes calices;  
Que de ton frais encens j'aspire les délices;  
Et que durant la nuit, de doux parfums voilé,  
M'apparaisse en ton sein tout le ciel étoilé.

Poésie! ô jeune aigle! oh! dérobe à la terre,  
De ton vol infini l'éblouissant mystère.  
Ravis-moi, contemplons de la hauteur des airs  
Ce monde mis à nu, sous un de tes éclairs;  
Traversons tous les deux sur tes ailes de flamme,  
Sans être foudroyés, les orages de l'ame;  
Trompons les pas du temps, et viens fixer mes yeux  
Sur l'immortalité, ce soleil de tes cieux.

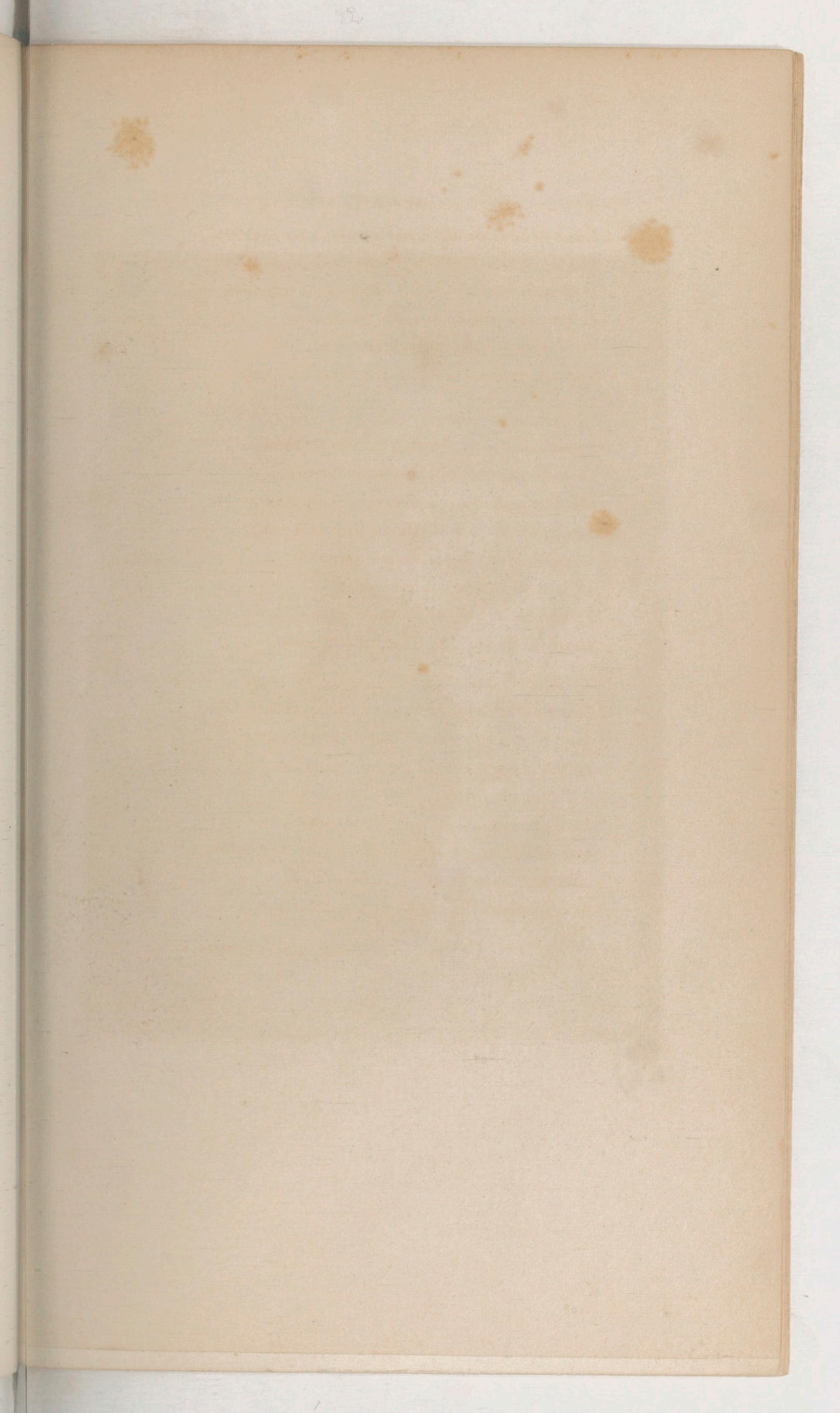
Poésie, ô printemps qu'un séraphin ramène!  
Printemps harmonieux de la pensée humaine,

Laisse au fond de notre ame ouverte à tes couleurs  
 Chanter autant d'oiseaux que tes prés ont de fleurs.  
 Pour nous verser leur miel, invite à tes corbeilles  
 Le rayonnant essaim de toutes tes abeilles;  
 Féconde à ta rosée et tes rayons amis  
 Tous les germes d'extase en nos cœurs endormis.

Poésie, ange saint, flamme, essence première,  
 De la foi qui nous luit fraternelle lumière,  
 Illumine mon ombre à ton regard vainqueur;  
 Sois le buisson ardent rallumé dans mon cœur,  
 La parole éternelle, et viens à ton oracle  
 De la création rajeunir le miracle;  
 Partage en t'échappant de ton berceau de feu  
 Le souffle de la vie avec l'esprit de Dieu.

Poésie, ô bel arbre! arbre aux feuilles dorées,  
 Jette sur ma langueur tes ombres inspirées;  
 Quand la clarté s'enfuit du terrestre séjour,  
 A tes sommets sacrés conserve-moi le jour.  
 De tes baumes divins parfume ma souffrance;  
 Que mes jours, grain par grain, rosaire d'espérance,  
 Avec tes visions et tes songes flottants,  
 Se suspendent légers à tes rameaux chantants.

Alexandre SOUMET.

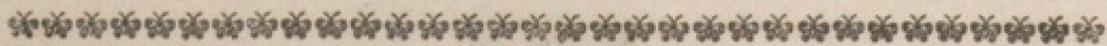




B. R.

by Eliza, Sharpe.

Engraved by J. C. Edwards.



## LA JEUNE VÉNITIENNE.

Qu'ELLE est belle, la jeune Stella ! aux flammes de ses grands yeux noirs on peut reconnaître sa patrie, sa patrie, la molle Italie, terre d'harmonie et d'amour, dont les orangers gardent toujours toutes leurs fleurs. Oh, voyez la jeune Stella passer indolente et rieuse au milieu de ses compagnes ! elle est fière de son premier amour, fière des serments de Silvio, le plus magnifique des nobles seigneurs de Venise. Bientôt l'hymen doit couronner leurs tendres vœux ; déjà la fiancée a reçu l'offrande des riches parures ; son cœur de jeune fille s'est ému en ouvrant la cassette d'ébène qui contient le brillant collier de la mariée, et son cœur d'amante s'est troublé à la vue du portrait de son Silvio. « Bien : c'est lui, c'est lui » répète la jeune fille tremblante de joie, et ses lèvres amoureuses semblent vouloir réchauffer la froide image ; mais des larmes involontaires se mêlent peu à peu à ses baisers ; une terreur secrète, un noir pressentiment traversent son ame ;

car Silvio n'est pas près d'elle, et son absence doit se prolonger tout un jour.

Rêveuse, elle passe ses longues heures appuyée sur le balcon aux ciselures dorées, d'où son regard inquiet peut suivre les gondoles légères qui se balancent au souffle des vents, et sa pensée fixe ne cherche qu'une seule voile dont son cœur donna les couleurs; elle attend son avenir, la jeune fille!... Un cri d'alarme se fait entendre; le ciel s'obscurcit, les nuages se pressent avec une effrayante rapidité; la tempête s'approche avec ses bruits sinistres et prolongés; Stella demeure immobile au fatal balcon, toute palpitante de crainte et d'amour; son œil suit avidement le mouvement des flots courroucés; chaque éclair éteint une espérance; sa vie est là, là tout entière, sur une mer orageuse.... Et pourtant elle prie encore, sa voix faible trouve des paroles pour fléchir la Reine du ciel, la madone du salut que les marins invoquent au jour du danger. Silvio! Silvio! C'était la gondole du jeune fiancé qui s'avancait; il revenait, portant la fleur symbolique, qui, ne se flétrissant que par l'infidélité de l'époux, devait rassurer toujours son amante. Il revenait, heureux et fier; Stella se penchait vers lui de tout son effroi; il lui tendait les bras de tout son amour.... Un éclat de la foudre brise la frêle gondole, la vague s'étend sur elle comme un crêpe noir, et la fleur symbolique se

perd dans la mer Adriatique, comme l'anneau d'or que le doge jette en présent à sa jalouse fiancée.

Trois mois se sont écoulés. Enveloppée d'un long vêtement de deuil, la tête couverte d'un voile blanc, n'ayant auprès d'elle que le pauvre chien, fidèle à Silvio, Stella jette un regard indifférent sur les parures qu'elle reçut du noble seigneur qui lui avait voué foi et constance. Elle cherche un autre objet, le seul pour qui elle garde un dernier adieu, le portrait bien aimé; car elle a juré de se séparer d'un monde où tout est mensonge, hors la souffrance et le malheur; où elle se dit depuis le moment terrible :

« On ne rencontre pas deux fois un cœur aimant. »

Selon un ancien usage à Venise, on présente à la jeune fille qui va prendre le voile un bouquet de fleurs, images des vanités et de tout l'enchantement des plaisirs qu'elle va quitter. La novice doit le jeter loin d'elle au moment de prononcer les vœux éternels, en signe de renonciation aux pompes mondaines.

Stella belle, pâle et triste, s'avancait avec calme vers l'autel sacré; elle marchait sans détourner la tête, sans qu'une pensée de regret la rattachât à la terre; mais lorsqu'on lui présenta le bouquet mystérieux, elle trembla, et ses larmes tombèrent brûlantes sur les fleurs qui réveillaient en elle tant de

souvenirs!... Chacune lui rappelait tout un avenir perdu; le lilas, emblème d'un premier soupir d'amour, le myosotis à la corolle bleue lui répète douloureusement : Souvenez-vous de moi; la rose si belle, si orgueilleuse, dont les épines, dans le langage des amants, représentent les flèches d'amour, et, dans le bouquet consacré, les tourments dont la vie est semée; l'humble réséda, à la douce odeur, arrête surtout le regard de l'infortunée Vénitienne : « Présage du bonheur d'un jour, dit-elle, adieu, adieu pour jamais! » Et jetant loin d'elle le bouquet trompeur, au lieu de la prière solennelle, son cœur murmure ces tristes paroles : « Adieu garant flétri d'une éternelle ardeur, rêves d'un instant! Adieu, adieu toutes les fleurs de la vie; vous avez été arrachées de votre tige, comme moi de l'existence; le soleil ne vous avait pas fanées, et pourtant vous allez mourir au matin, au printemps, quand vous aviez tous vos parfums à exhaler! Hélas! le lis seul va me rester, ce froid symbole de l'innocence, qui pare le front pâle des épouses du Seigneur. Autrefois le soleil répandait autour de moi une autre lumière, il éclairait ma vie avec des couleurs d'espérance. Aujourd'hui!.... ma bouche n'a plus de sourire, mes yeux sont voués aux pleurs.... Silvio!!.. Silvio!!!..... »

Madame DE SAINT-SURIN.

\*\*\*\*\*

**LA CASCADE DE REICHENBACH \***

ODE.

—●—

VERSE ton onde blanchissante  
Du haut de ce roc escarpé,  
O fougueux Reichenbach ! cascade bondissante,  
Dont le flot semble, à l'œil, du ciel même échappé.  
Que j'aime ta chute bruyante,  
Lorsqu'en colonne tournoyante  
Tu descends dans l'abîme à mes regards surpris,  
Et qu'au loin, du soleil répétant la lumière,  
Ton humide et riche poussière  
Se dore des feux de l'Iris !

Bientôt, au grand fleuve mêlée,  
On te verra, roulant tes eaux,  
Prodiguer la fraîcheur aux fleurs de la vallée,  
Et féconder les prés, domaine des troupeaux ;  
On te verra sur tes rivages,

\* La plus magnifique cascade de la Suisse, située dans la vallée d'Hasli.

Animant de nombreux rouages,  
 De l'active industrie accroître les effets,  
 Porter partout la vie; et, dans ta course immense,  
 En cent lieux versant l'abondance,  
 Au loin épandre tes bienfaits.

Mais avant de livrer tes ondes  
 A l'Aar qui doit les entraîner  
 Dans ce gouffre béant, sous ces roches profondes,  
 Ah! laisse-moi t'entendre et rugir et tonner;  
 Laisse-moi voir tes eaux brisées,  
 Entre elles mille fois croisées,  
 Blanchissantes d'écume à grand bruit se heurter,  
 Rejaillir, retomber, bondir sous mille formes,  
 Et, comme des serpents énormes,  
 Rouler, se débattre et lutter.

Et pourtant l'immense cascade  
 S'offre plus magnifique encor,  
 Quand l'hiver, l'atteignant sous sa sauvage arcade,  
 Vient, d'une brusque haleine, enchaîner son essor :  
 Voyez comme au souffle d'Éole,  
 En prisme, en gerbe, en girandole,  
 Ses flots, soudain durcis, s'arrêtent dans les airs;  
 Et comme, aux feux du jour, cette masse opulente  
 De la topaze étincelante  
 Au loin réfléchit les éclairs!

DE CHENEDOLLÉ.



## LES CHATS.

FABLE.



A mon plus jeune fils on fit présent d'un chat :  
C'est ordinairement un ami du jeune âge ;  
    Il fallut bien, suivant l'usage,  
Qu'à ce nouveau venu mon enfant s'attachât.  
Il aimait de son poil la vive bigarrure,  
Caressait son gros dos et riait de ses tours.  
Il s'amusait aussi de son petit murmure,  
De son air indolent dans sa molle fourrure ;  
Il remarquait surtout ses pattes de velours.  
« Mais, demanda l'enfant, quelle est sa nourriture ? »  
« Il mange, lui dit-on, des souris, des oiseaux,  
Et même aussi des rats, s'ils ne sont pas trop gros.  
    Adroit chasseur, il fait bombance,  
    Et ne connaît pas l'abstinence ;  
    De rats, d'oiseaux et de souris  
    Il dépeuplerait un pays.  
    Sitôt que par inadvertance  
    L'un d'eux se présente, il est pris. »

« Quoi ! dit l'enfant ému , c'est là son existence !  
 Et malgré son air d'innocence ,  
 Il s'engraisse aux dépens d'autrui !  
 Qu'on ne m'en parle plus , je ne veux plus de lui.  
 Adieu , messieurs les chats , messieurs les bons apôtres ,  
 Je n'aime pas les gens qui dévorent les autres. »

Le comte Anatole de MONTESQUIOU.



VERS  
**SUR UN ALBUM.**



DANS ma froide raison, rempli de confiance,  
J'avais dit : Nul amour ne saura m'enflammer ;  
Et dès lors j'excellai dans l'aride science  
De plaire sans aimer.

Près des femmes mon cœur sut feindre la tendresse ;  
Je devins, composant ma voix et mon regard,  
Jaloux avec fureur, timide avec adresse,  
Et simple à force d'art.

Mais l'amour peut glacer la voix qui le blasphème.  
Contre un doute mortel aujourd'hui je combats ;  
J'ai profané l'amour, et la seule que j'aime,  
Hélas ! ne me croit pas !

Tout lui paraît un jeu, mes soupirs, mon silence.  
Je prie, elle se tait ; je me plains, elle rit.

Ma colère à ses yeux n'est que de l'éloquence;  
 Mon amour, de l'esprit!

Oh! trop juste supplice! oh! trahison punie!  
 Mon cœur désespéré demande chaque jour  
 Un mot à la douleur, un accent au génie,  
 Pour attester l'amour!

Mais hélas! le bonheur s'apprend par l'espérance,  
 L'œil reconnaît de loin un objet souhaité;  
 Elle ne peut trouver qu'en son indifférence  
 Tant d'incrédulité!

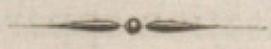
Ah! si son jeune cœur du mien rêvait l'empire,  
 Elle en croirait mes vœux, mon regard, mon accent;  
 L'amour cherche l'amour, et dans ce qu'il inspire  
 Reconnaît ce qu'il sent!

Delphine GAY.



## LA VÉRITÉ

AU FOND D'UN AUTRE PUIITS.



— JE le connaissais peu , mais j'étais à la campagne auprès de sa demeure, et un matin, tandis qu'il visitait ses châtaigniers, dont on commençait la récolte , nous jasâmes.

Je me rappelle qu'il me dit : «..... Cette supposition d'un choix à faire dans les diverses façons de mourir , s'est présentée souvent à mon esprit. Chez nos ancêtres , au bon temps , on était sujet à recevoir de quelque puissant châtelain cette injonction : « Voyez s'il vous plaît qu'à la fin du déjeuner on vous précipite de ce roc de huit cents pieds de haut qui touche à mon manoir , ou qu'on vous noie dans mon large vivier , ou que la grande épée du plus robuste de mes varlets vous coupe en deux : décidez-vous sur l'heure.» Il m'arrivait donc quelquefois de songer à de semblables alternatives. Je ne voyais aucun moyen de périr qui me convint précisément,

mais je croyais surtout impossible de me résoudre à être jeté dans un précipice, à me sentir abandonné dans le vide. Je conçois que, dans des circonstances particulières, bien des gens aient pris le parti de quitter la vie; mais certainement, quelque chose qui arrive, le plus vrai besoin de mourir ne me portera pas à m'élancer d'une pointe de roche, en regardant la plaine deux mille pieds au-dessous de moi : mon organisation apparemment ne le comporte pas.

« Ainsi, comme nous différons d'inclinations pour les actes de la vie, nous avons aussi, pour la mort, et des préférences en quelque sorte, et d'invincibles répugnances. Elles expliquent en partie l'horreur d'un songe dont je ne vous parlerais pas s'il avait été provoqué uniquement par elles; mais il tenait aussi à d'autres idées moins directes.

« Je me trouvais, durant le sommeil, sous une voûte semblable à celle d'une glacière ou d'une citerne. La fosse intérieure, autour de laquelle je marchais sans difficulté, n'était autre qu'un large puits d'une obscurité entière et d'une profondeur tout-à-fait inconnue. Je sus qu'il était de ma destinée d'être poussé peut-être dans cet abîme. J'avais à jeter sur l'espace libre, entre le vide et le mur, une boule de papier. Si elle y restait, je pouvais sortir, j'étais délivré. Si au contraire, elle tombait dans ces noires profondeurs, presque aussitôt je devais m'y

perdre moi-même. Sans être forcé de subir cette singulière épreuve, j'y étais expressément invité. La boule, hasardée presque sans réflexion, partit de ma main. Ayant touché le mur, bien que la place parût très-suffisante, elle roula par l'effet de ce choc jusqu'au bord du gouffre : je l'y vis tomber. Ce fut une consternation inexprimable de m'être condamné moi-même à descendre vivant dans ce ténébreux abîme. Néanmoins je me réveillai sans secousses, sans émotion nouvelle, sans trop de joie de ma délivrance. Jamais depuis je ne me suis débarrassé d'un souvenir si sombre ; mais ce qui m'arrête surtout, c'est l'idée de ce réveil à peu près tranquille.

« Peut-être est-ce là ce qu'on nomme la mort, pleine d'épouvante lorsqu'elle menace, nulle quand on est frappé, formidable parce qu'elle ouvre l'inconnu, indifférente quand la métamorphose de la pensée est accomplie, quand la pensée se retrouve dans un nouvel ordre de choses, avec un nouveau sentiment de l'existence. Peut-être faut-il tout l'emportement, tout l'aveuglement de la passion pour se précipiter de très-haut, pour ne pas craindre de donner ainsi à la mort une sorte de durée. Quand on est calme, on ne doit prévoir qu'avec horreur cet instant où la vie actuelle sera certainement abandonnée, mais où, vivant encore, et même sans précisément souffrir, sans que la douleur absorbe

tout, on ne sera pas arrivé soit à la transformation, soit à l'éternel sommeil : cette situation de l'ame n'est dans la nature que par une rare exception.

« C'est ainsi que ce songe, dont peut-être j'ai gardé d'autant plus le souvenir qu'il avait moins de rapport avec les précédentes habitudes de ma pensée, m'a paru appartenir à la grande question des destinées de l'homme. Si un jour Saint-Preux, voulant faire décidément des sommets de Meillerie, au-dessus des eaux du Léman, un nouveau promontoire de Leucade, avait traversé l'air durant quelques secondes, n'eût-il pas eu, avant d'être suffoqué par la rapidité de la chute, un moment plus dénué d'espérance que l'homme qu'on va fusiller, mais qui pourrait recevoir sa grace ? Cesser d'espérer, en pensant encore, ne serait-ce point ce qu'on peut imaginer de plus contraire à la vie ? Et si la vie n'est qu'une attente diversement modifiée, si dans tous les actes de notre rôle un peu court nous ne faisons qu'espérer ; si une ame forte, une ame presque exempte de regrets personnels, voyant sans trouble s'éteindre chaque lueur des choses, et s'avancant volontiers avec le mouvement général, s'attache plus à ce qui surviendra dans des siècles qu'à des faits actuels qui entrent déjà dans l'oubli ; si enfin la supériorité d'esprit est une continuelle aspiration vers l'inconnu promis pour ainsi dire, n'en puis-je conclure qu'à la dernière heure de nos

années présentes seulement la scène change, sans qu'ensuite nous en éprouvions même de la surprise? Au théâtre, ne regardons-nous pas tranquillement la toile qui vient de tomber après les émotions et les catastrophes d'un drame pathétique, mais qui tout à coup ne signifie plus rien?

« N'en dites-vous pas autant de mes observations? Je l'avoue, les rêves ont perdu de leur valeur. Jadis ils dévoilaient aux sages les choses cachées; le mien, au contraire, ne me laisse que trop en suspens. Néanmoins, n'annonce-t-il rien, ce réveil propice à l'instant le plus difficile de nos songes! Que n'ai-je approché plus encore de la destruction. Que ne suis-je tombé (en dormant) dans ces ténèbres si redoutées! L'impression eût été plus extraordinaire, plus décisive; elle pourrait aujourd'hui susciter de plus fortes conjectures. Mais enfin, puisque tout plaisir n'est en réalité que de l'espoir, le mal extrême n'est qu'une menace: s'il se présente, il réveille, et jusque-là sans doute nous n'avons guère, dans notre manière d'être actuelle, que le pressentiment de la vie. »

—En dit-il autant, lui demandai-je, le ver que vous voyez dans cette châtaigne?... Mais assez heureusement, quelqu'un vint alors nous interrompre: ma simple question ouvrait un autre abîme.

DE SENANCOUR.



## LA LARME, LA GOUTTE DE ROSÉE

### ET LE ZÉPHYR.

FABLE POLONAISE.



SUR le tombeau d'un brave, une larme brûlante,  
Échappée aux beaux yeux d'une fidèle amante,  
Aux premiers rayons du soleil,  
Par hasard se trouvait posée  
Près d'une goutte de rosée.

Mais bientôt, s'élevant sur l'horizon vermeil,  
Et colorant la nature embrasée,  
Du grand flambeau du jour le disque radieux  
Versa, de la voûte des cieux,  
Une lumière étincelante

Sur la timide larme et la goutte brillante,  
Perle humide que le matin

A vu couler des tresses de l'Aurore,  
Et dont l'éclat semblait plus vif encore

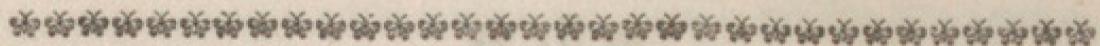
Auprès de sa compagne, humble enfant du chagrin.

« Quoi! je te trouve bien osée,

« Dit à la larme la rosée,  
« De venir, sans façon, te placer près de moi;  
« Moi, dont le prisme éblouissant s'embrase  
« De l'éclair des rubis, des feux de la topaze !  
« Larme obscure, retire-toi ! »

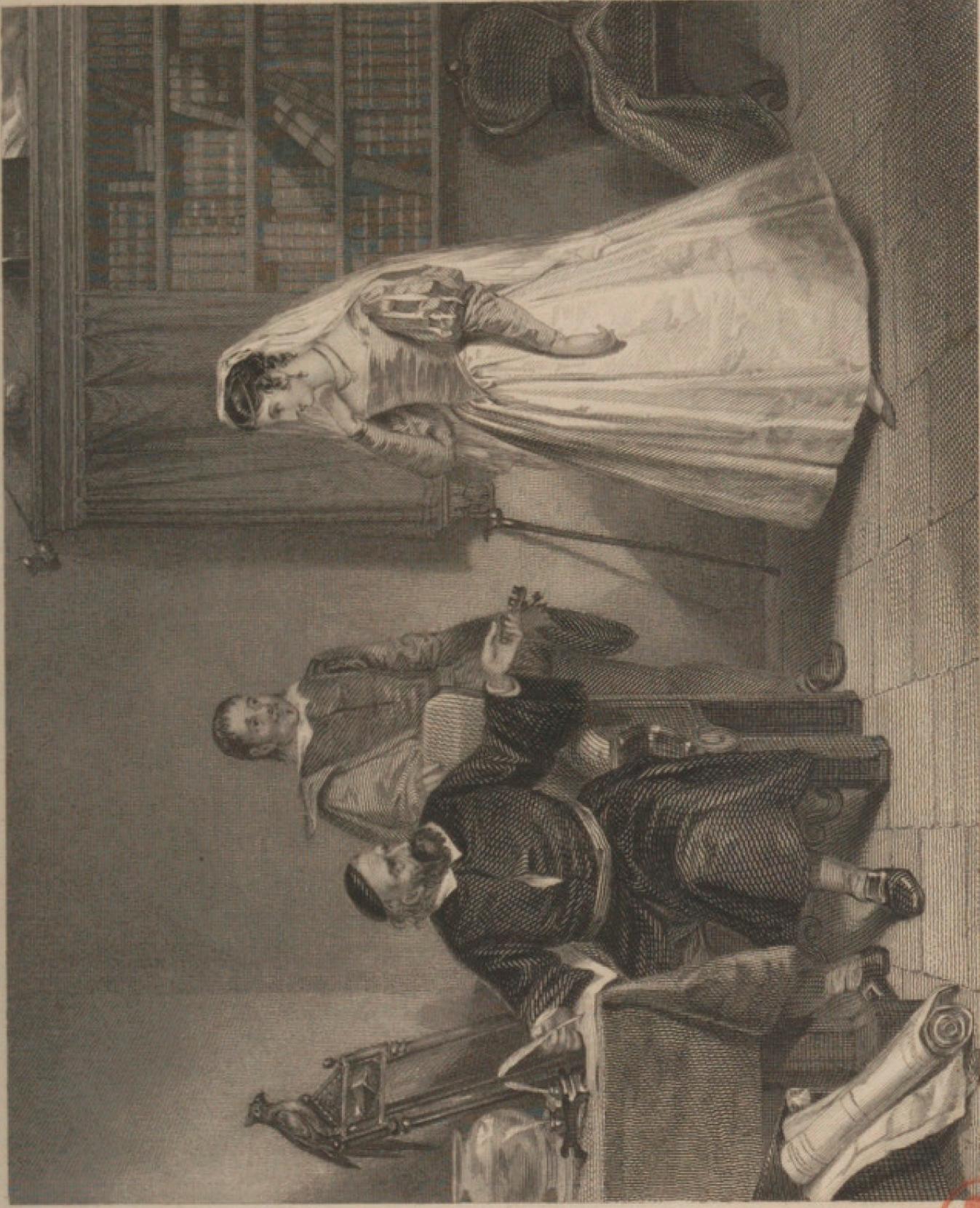
La larme à ce discours oppose le silence...  
Cependant le zéphyr, folâtrant en ces lieux,  
Sur les fleurs du tombeau mollement se balance,  
Et laissant la rosée, au langage orgueilleux,  
Sur son brin de gazon briller près de la terre,  
Recueille de l'amour la larme solitaire  
Sur son aile embaumée, et la transporte aux cieux.

Céleste VIEN.



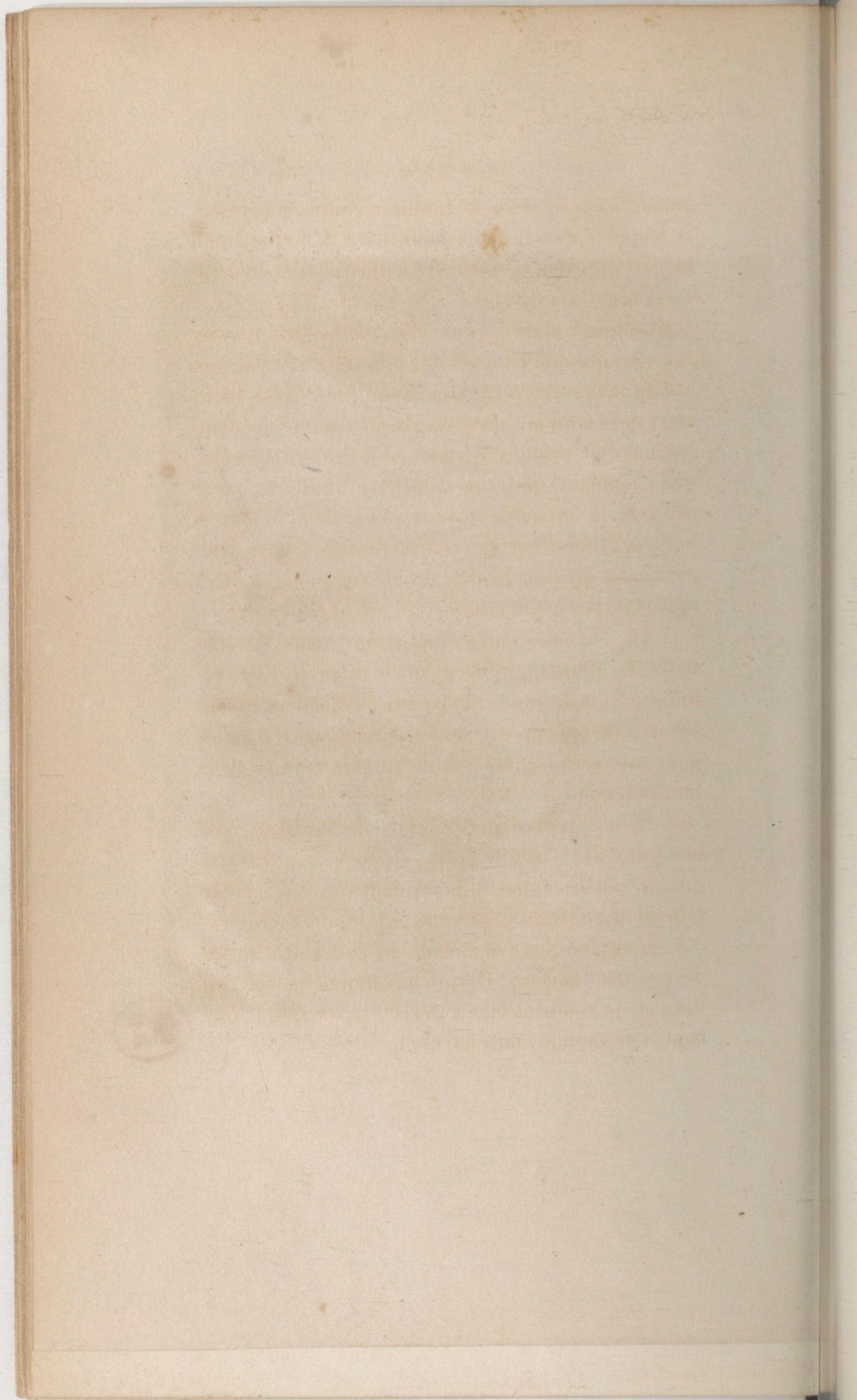
## MORT DU P. LOUIS JACOB.

UN de mes ancêtres, le savant carme Louis Jacob, auteur du *Traité des plus belles bibliothèques du monde*, était, sur la fin de sa vie, bibliothécaire de M. Achille de Harlay, premier président du parlement de Paris, et ne s'y plaisait pas, M. de Harlay étant un homme peu sociable, d'un caractère inflexible et d'une majesté désespérante : pendant le dîner il ne prononçait pas un mot, quoique ses gros yeux interrogeassent toujours, et le P. Jacob était mal à l'aise devant le grave magistrat, qui ne s'épanchait jamais en confidences de bibliophile. Le soir du 10 mai 1670, le P. Jacob, retiré dans sa chambre, avec ses livres qui ne le quittaient jamais, se reposait des fatigues de la journée qu'il avait toute employée à ranger la bibliothèque en désordre de M. de Harlay; il était vêtu de son costume d'étude, la calotte de velours noir, la robe de drap pareillement noir, que l'encre et la poussière avaient enduite de taches luisantes, la ceinture de cuir autour des



Engraved by C. Polla.

Illustration by—Mach.  
B.R.



reins : selon le précepte biblique contre la paresse, il n'était paresseux que pour faire sa barbe, qu'il laissait croître à la mode des patriarches et en dépit de la règle des carmes.

Il achevait alors son ouvrage *Bibliotheca Carmelitarum*, que son couvent des Billettes, à Paris, possédait manuscrit avant la révolution. Assis dans son grand fauteuil, qu'il chérissait comme un compagnon de travail, il écrivait ce traité bibliographique, pendant que son secrétaire Mathieu, clerc séculier à la mine joyeuse et rebondie, aussi bavard et ignorant que s'il n'eût fait encore connaissance qu'avec le dos des livres, cherchait et apportait ceux que nommait, l'un après l'autre ou à la fois, le laborieux compilateur; mais les lenteurs de Mathieu, qui épelait le titre de vingt volumes avant de rencontrer juste, désolaient le bon carme, forcé souvent de suspendre sa rédaction pour une recherche pénible dans les rayons de la bibliothèque.

— Mon révérend père, lui disait Mathieu, vos bouquins ont l'oreille dure; ils ne répondent pas quand vous les appelez : cependant vous les remuez tellement qu'ils n'amasseront pas de poussière.

— Mon ami, reprit Jacob en souriant, si les usages des anciens Égyptiens étaient admis en France, je voudrais être enterré avec ce que j'aime le plus au monde, mes livres.

— *Bibliotheca pontifica duobus libris distincta!* cria sa perruche favorite, qui avait appris à répéter les noms de ses ouvrages latins et français.

On frappa doucement à la porte. C'était Geneviève, dernière fille de M. de Harlay, jolie blonde aux joues fraîches et bouffies, à la bouche pincée, aux yeux vifs et hardis, à l'air prude : elle portait habituellement un voile, comme si elle se préparât à se faire religieuse, de même que ses sœurs Madeleine, Anne et Élisabeth ; mais elle ne le baissait qu'à la messe : sa toilette, brillante de satin et de velours, n'eût pas été plus riche et plus soignée pour le bal ; et pourtant Geneviève ne sortait que pour aller à l'église.

— Mon père, dit-elle d'une seule haleine en entrant, je viens quérir la clef de la bibliothèque.

— Ah ! M. de Harlay desire visiter sa bibliothèque ? repartit, avec un sourire de satisfaction, le savant qui achevait d'écrire une phrase commencée avant de jeter la plume.

— Non, ne venez pas, ne vous dérangez point, je vous en prie, répliqua Geneviève qui rougit et balbutia : ce n'est pas M. le président, ... même il est inutile qu'il sache.....

— Ah ! ce n'est pas M. de Harlay ? Alors qui demande cette clef ? dit sans se lever le carme décidé à ne pas se dessaisir de la clef, qu'il n'eût pas remise à M. de Harlay lui-même.

— Ne voyez-vous pas, mon révérend père, ré-

pondit Mathieu qui devina l'embarras de la jeune fille, que mademoiselle Geneviève se veut instruire en quelque science secrètement ?

— C'est moi, dit-elle en rougissant plus fort, qui réclame de vos bontés la clef de la bibliothèque pour ce soir.

— Que voulez-vous faire de cette clef ? dit aussitôt Louis Jacob qui n'osait pas en venir à un refus définitif ; demain.... Tout est en désordre, les livres, les manuscrits, sur le plancher, sur les tables ; je ne m'y reconnaitrais pas moi-même.... Il suffirait d'une étincelle pour mettre le feu et détruire cette précieuse bibliothèque... Cependant je peux vous y conduire....

— Non, monsieur, interrompit-elle d'un ton fâché ; je pensais que vous ne me refuseriez pas ce service ; le bibliothécaire que vous avez remplacé avait plus de déférence pour la fille de M. de Harlay : la bibliothèque m'était ouverte à toute heure, et j'y allais étudier.

— Ah ! mademoiselle, je ne vous refuse pas, reprit le religieux qui craignit de mécontenter la fille de son patron ; sans doute, je vous donnerais cette clef à l'instant... si je croyais convenable de vous exposer à des lectures dangereuses.... car dans une grande bibliothèque, tous les livres ne sont pas également bons à lire, surtout pour une personne de votre sexe et de votre âge.

— Enfin, monsieur, dit-elle avec insistance, me donnerez-vous cette clef? Je vous promets de la rapporter dans une heure; je vous promets en outre de ne toucher à aucun livre; mais cette clef, pour l'amour de Dieu!... j'en ai besoin, et vous me rendrez un véritable service.

— La voilà, mademoiselle, répondit Louis Jacob étonné et subjugué par ces prières de femme prononcées avec une voix douce et suppliante: vous me la rapporterez dans une heure, n'est-ce pas? ou j'irai la reprendre et remettre en place les livres que vous aurez dérangés. Je vous recommande de ne pas ouvrir un seul volume de la seconde case du troisième corps de bibliothèque entre les bustes de Catulle et de Pétrone. Mademoiselle, prenez garde au feu; je mourrais de douleur s'il arrivait un accident à ce dépôt qui m'est confié. Vous entendez bien, la seconde case? Ce sont *erotica opera*. Feuillotez les manuscrits avec précaution. N'intervertissez pas l'ordre de mon catalogue... En vérité, je suis trop faible, M. de Harlay me blâmerait: une jeune demoiselle seule dans cette bibliothèque!

Le P. Jacob continuait ses instructions mêlées de reproches adressés à lui-même, pendant que Geneviève joyeuse d'avoir arraché la clef des mains du vieillard, s'enfuyait et courait se renfermer avec les livres. Le bibliothécaire était si préoccupé de son imprudente confiance, qu'il vint à penser,

pour se rassurer, que la fille du premier président pouvait être une merveille de science, et qu'elle se formait l'esprit à la dérobée par l'étude des auteurs classiques : enfin il retomba dans sa distraction studieuse, où le ramena une lettre de Ménage qui l'avertissait d'une erreur grossière de sa *Bibliothèque pontificale* : il avait fait d'un titre de livre le nom de l'auteur, et imprimé *Benjaminus Stares Spiegel*, au lieu de SPIEGEL, c'est-à-dire Miroir de Benjamin Strack.

Cette lourde bévue lui prouva qu'il ne savait pas l'allemand, et il fit vœu de l'apprendre par pénitence. Sa rêverie fut troublée par des cris et des voix éclatantes, puis par la chute de plusieurs corps pesants qui ébranlèrent le plafond, comme si la maison allait s'écrouler. Il leva la tête et sa plume, écouta et trembla : il se souvint de la clef de la bibliothèque.

— Mon révérend père, la clef ! s'écria Mathieu qui accourut moitié riant, moitié effrayé.

— Eh bien ! rends-la-moi cette clef, reprit le carme tout ému, sinon je vais la reprendre.

— N'y allez pas, mon révérend ; M. de Harlay est en belle fureur : il a trouvé en rentrant sa fille Geneviève enfermée avec un galant, et celui-ci a renversé livres et armoires pour se sauver par la fenêtre.

— Ah ! quel désastre ! on a renversé les armoires et les livres ! Je m'étais donné tant de peine à les ranger, car la bibliothèque de M. de Harlay était con-

fondue avec celle de son père. Ah ! quelle mésaventure ! Jamais je ne prêterai ma clef dorénavant ! Mon grand catalogue est bien loin ! Mon Dieu ! a-t-on eu la barbarie de renverser des livres ! ils auront bien souffert ces pauvres livres !

Le P. Jacob , chagrin et indigné , courut à la bibliothèque où il rencontra M. de Harlay plus indigné et plus chagrin pour un autre motif, mais aussi plus solennel dans l'expression de ses sentiments : au milieu des livres confondus pêle-mêle et entassés à ses pieds , dans l'atmosphère de poussière qui obscurcissait la salle, on eût dit qu'il siégeait encore sur les fleurs de lis.

— Voilà donc votre ouvrage, mon père ! dit sévèrement le premier président qui parlait de la séduction de sa fille : comment un homme de votre état et de votre caractère a-t-il pu prêter les mains à cette conduite coupable ?

— Ne m'accusez pas , M. le président , répondit Jacob qui s'imagina qu'on lui parlait de la bibliothèque : je me doutais d'un malheur lorsque je faisais difficulté de confier cette clef à mademoiselle !... ce spectacle afflige , et j'en pleurerais comme un enfant ; comment retrouver dans ce désordre l'arrangement de mon catalogue ! je mettrai des mois à réparer ce dégât !... Il faut ne pas avoir de cœur pour s'attaquer à des livres qui n'en peuvent-mais !

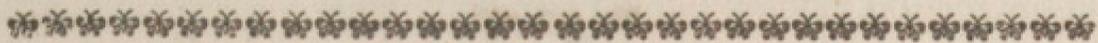
— Monsieur, vous étiez leur complice, reprit M. de Harlay d'un accent formidable; vous avez favorisé leur rendez-vous : un carme ! un homme que je croyais respectable et que j'avais accueilli dans ma maison comme un ami d'enfance !

— Mon Dieu, M. le président, je conçois votre colère, répliquait Jacob qui ne soupçonnait pas qu'on pût songer à autre chose qu'aux livres devant cette bibliothèque en désarroi. On dirait que les Goths, les Visigoths, les Huns, ont passé par là ! Que de volumes écornés, déchirés et froissés ! Je vous jure que je suis bien innocent, et Mathieu est témoin que je n'ai cédé qu'aux plus pressantes instances. Cependant ce malheur n'est pas sans remède ; je ne me coucherai pas de la nuit : allez vous coucher, M. le président, Mathieu m'aidera ; et demain tout sera remis en place. Mathieu, ramasse les volumes au hasard, je les classerai là haut.

M. de Harlay eut d'abord l'idée que le P. Jacob se moquait de lui et s'efforçait d'éluder les réprimandes qu'il avait méritées ; car ce respectable bibliothécaire avait posé lui-même l'échelle et montait chargé de six in-folio, en donnant des ordres à son secrétaire ; mais le zèle et l'activité qu'il déployait étaient au-dessus de ses forces : il perdit l'équilibre et tomba sans abandonner son fardeau, ce qui aggrava la chute : il fut tué roide, et mourut sur le terrain d'une bibliothèque, comme un guerrier au champ d'honneur.

M. de Harlay, qui le soupçonnait encore d'avoir servi les amours de Geneviève, envoya celle-ci dans un cloître rejoindre ses sœurs, et fit mettre le corps à peine froid du P. Jacob dans un carrosse pour être ramené au couvent des Billettes. Mathieu, se rappelant le vœu de son maître, remplit le carrosse des livres que ce savant avait tant aimés, afin qu'il fût comme enseveli avec eux.

PAUL L. JACOB, bibliophile.



## LA POÉSIE.



DE Dieu c'est le front dévoilé,  
Le sourire de la patrie,  
Le trait d'une image chérie  
Pendue au cou de l'exilé;

Dans l'ombre du bois solitaire  
Un portrait que l'on peut trouver,  
Dont le modèle fait rêver  
Bien qu'invisible sur la terre;

Le rêve des mortels écrit  
Avec une plume échappée  
Aux ailes du céleste Esprit  
Qui tient la flamboyante épée;

La fleur dont le bouton divin  
Sous les pieds de l'ange soupire;  
L'écho léger du ciel trop plein  
Des hymnes que l'extase inspire;

Le secret de notre destin,  
 De la pudeur le doux mystère,  
 L'émail de la fleur passagère,  
 La prairie aux feux du matin;

Le son de la cloche rustique,  
 La mousse aux fentes des tombeaux;  
 Un adieu; l'œil mélancolique;  
 L'innocence aux mains des bourreaux;

C'est le soleil posé sur l'onde,  
 Un soupir de l'infortuné;  
 C'est un souris du nouveau-né,  
 Un orage lointain qui gronde;

C'est le vol d'un nom immortel,  
 C'est la gloire avec ses misères;  
 C'est le prêtre au lit de ses frères,  
 Le silence autour de l'autel;

Le poids des ans, un vaste abîme,  
 Ce qui surprend ou fait horreur,  
 Le doux, l'inconnu, le sublime,  
 La mélodie et la terreur.

Édouard ALLETZ.



## MORTE A SEIZE ANS!



I wish I was Anna lies !

GIFFORD.

Que ne suis-je où Anna repose !

TRISTE , j'aime à rêver de ma longue agonie ,

A voir tomber la feuille agitée et bannie

Des rameaux jaunissants ;

A contempler ces lieux où , craintive , adorée ,

Edda , la pauvre Edda , venait... déjà pleurée !

Morte , morte à seize ans !

Enfant aux yeux d'azur , qui comprenais mon ame ,

Toi que j'aimais , tu sais , autant qu'aime une femme ,

Toi , mon ange , mourir !...

Et moi , rester ici , tout seul , forcé de taire

Un amour qui fut doux , car c'était du mystère...

Oh ! vivre , c'est souffrir !

Je crois encor la voir , je crois encor l'entendre :

Sa figure était pâle , et son regard si tendre

En regardant les cieux !...

Elle me dit : « Ami, c'est là qu'est ma patrie ;

Je meurs comme la fleur qui brille et s'est flétrie...

Oh ! reçois mes adieux !

« Tu viendras, n'est-ce pas ? tu viendras sur ma tombe ,

Car je n'ai plus d'espoir ; vois, la feuille qui tombe

Prédit mon avenir...

Adieu ; péniblement arrive ma parole ;

Dis-moi : Je t'aime !... encor... toujours... ce mot console !

Je pars ; viens me bénir ! »

Un ange était au ciel ; — et mes larmes coulèrent ,

Et je ne vis point ceux qui de là m'entraînèrent

En disant : Il est mort !

Hélas ! ils se trompaient... et cependant ma vie

En cet instant cruel m'avait été ravie...

Oh ! pitié pour mon sort !

Le lendemain , pendant qu'on chantait à l'église ,

Je ne murmurai point ; mon ame était soumise ;

Je dis : Dieu soit béni !...

Ensuite on l'emporta bien loin , au cimetière ,

Et sur elle on jeta quelques grains de poussière...

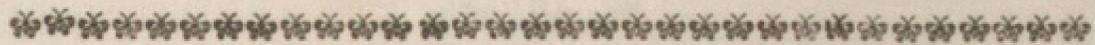
Et puis tout fut fini !

Tout fut fini pour eux , oui ; mais pour moi qui pleure ,

Non, tout n'est pas fini : chaque jour, à toute heure  
J'implore le tombeau !  
Mourir est la faveur que vainement j'appelle...  
Ah ! quand viendra le jour où je serai près d'elle,  
Que ce jour sera beau !

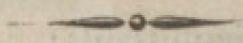
Triste, j'aime à rêver de ma longue agonie,  
A voir tomber la feuille agitée et bannie  
Des rameaux jaunissants ;  
A contempler ces lieux où, craintive, adorée,  
Edda, la pauvre Edda, venait... déjà pleurée !  
Morte, morte à seize ans !

Émile BARATEAU.



## LA FEMME ARISTOCRATIQUE.

FRAGMENT D'EDWIGE.



E donna mi chiamò beata e bella.  
(DANTE.)

.....  
.....  
DANS ce temps-là, les jeunes gens avaient encore la prétention de faire les mauvais sujets : on buvait du punch au café, parce que cela donnait bon air, j'entends air de VIVEUR : on méprisait toutes les femmes, parce que cela jouait le roué : on parlait mal du dernier de nos vieux rois, parce qu'il est toujours un peu de mode d'être mécontent : on était démocrate, parce que l'on se faisait ainsi l'égal des classes élevées, sans entendre pour cela élever la canaille jusqu'à soi : on faisait l'athée, parce qu'on avait entendu *professer* un médecin de la Chaussée-d'Antin.

— Hé bien, me dit Victor en entrant chez moi, sur quelles fleurs voltigez-vous maintenant ?

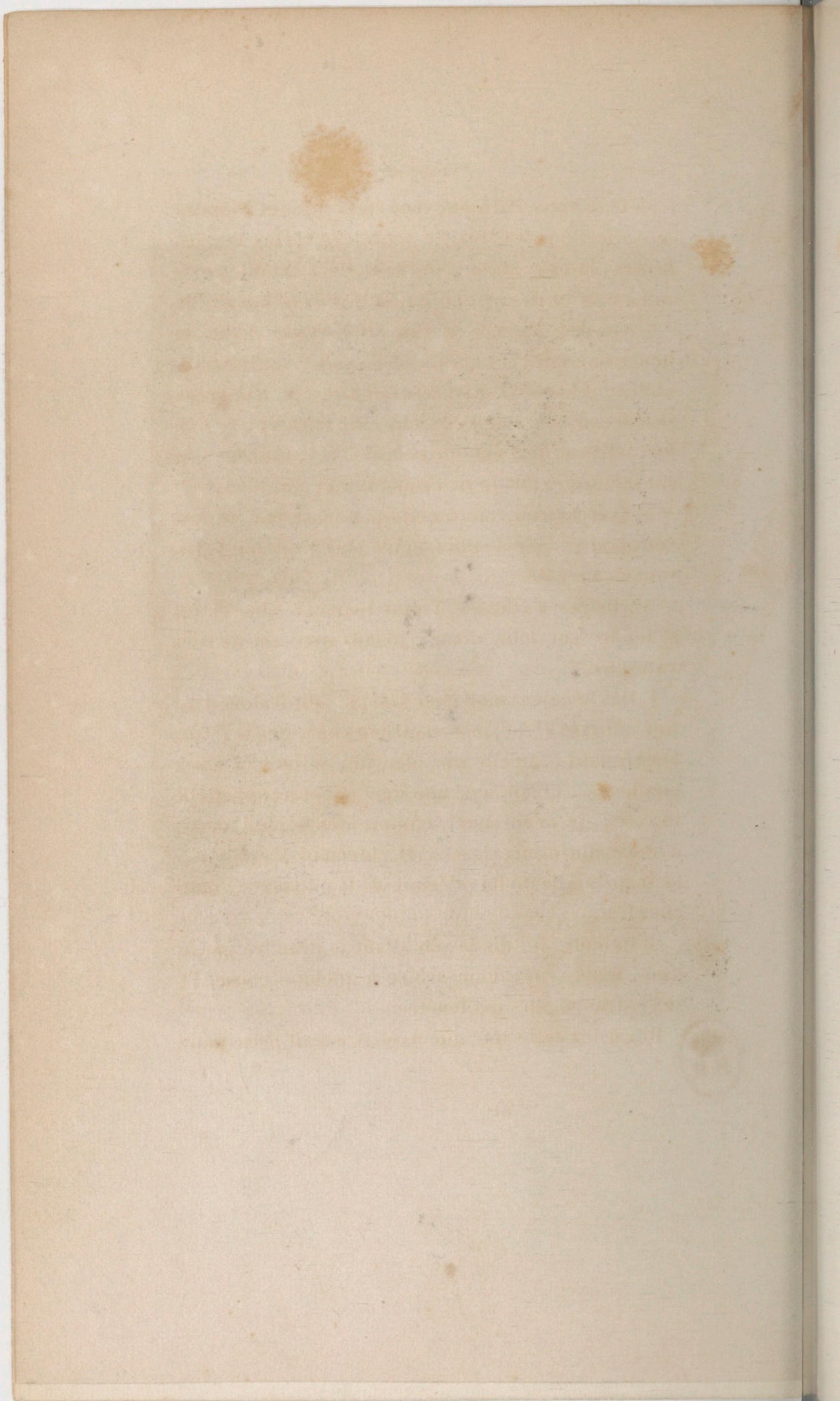
— Moi ?



Designed by W. Beall.

Engraved by C. Heath.





— Oui, vous. Parbleu, vous êtes toujours l'homme aux affections tendres, le *patito* des vertus langoureuses, la *tante Aurore* du sentiment. Et Victor se mit à éclater de rire, enchanté de ce qu'il avait dit.

— Grace à Dieu, je me suis débarrassé de bonne heure de toutes ces niaiseries-là, moi, continua-t-il; et de tous les rêves dont on avait bercé mon enfance, je n'ai conservé que l'espérance de faire une grande fortune: car il n'y a que cela de vrai, tout le reste est mensonge; et je ne crois plus à rien.

— Quoi! pas même à cette gracieuse femme que vous pouvez voir de ma fenêtre? lui dis-je, en l'attirant de ce côté.

Au lieu de s'avancer, Victor tourna le dos et fut s'étendre sur mon divan, jouant avec un de mes yatagans.....

— Des femmes! mon cher ami, me dit-il alors d'un ton suffisant et fat, je n'en estime guère que la peau; encore faut-il qu'elle soit blanche, satinée et assez bombée..... Quant à ce que quelques-uns appellent le *COEUR*, je m'en soucie comme des pépins amers d'une belle orange!. . . . . Décidément j'abdique à la manière de Sylla: dégoût de la puissance, mon cher! . . . . .

— Indigne! lui dis-je, en allant le prendre par le bras, mais venez donc croire à quelque chose. Et je l'entraînai vers ma fenêtre.

Regardez cette tête que *RAPHAEL* aurait prise pour

modèle de ses anges, que le CORRÈGE aurait devinée dans sa solitude, et que VATEAU aurait copiée pour animer encore ses naïves figures de femmes. Voyez, comme toute cette nature est supérieure, comme cette organisation est fine et délicate, quel type de poète et d'artiste!... voyez! quelle harmonie elle présente dans l'ensemble de sa pose, dans les courbes de ses mouvements! Il y a chez cette femme un charme aussi difficile à imiter qu'à analyser.

— Ah! si comme Balzac le psychologue, Balzac le peintre, l'analyste de la femme, j'osais fouiller le cœur de celle-ci pour y surprendre ses secrètes pensées, vous en deviendriez fou, voyez-vous, Victor, et je pourrais comme Dante vous dire :

. . . . . Che le ginocchia cali

Ecco l'angel di Dio piega le mani.

Si vous saviez! c'est une poésie qui se projette sur toutes ses actions, un parfum de pureté, de naïveté et de grace qui l'entoure.

Ses vêtements sont simples, mais d'une fraîcheur éclatante; ses parures se bornent à une agrafe de ceinture et au collier de perles que son père lui rapporta de l'Inde.

Ses cheveux n'ont aucun ornement, ouverts devant, comme on les portait au moyen âge; et c'est dans ce négligé qu'elle dominerait encore toutes les

femmes chargées de rubans et de bijoux , de plumes et de diamants.

Sa grande parure , à elle , c'est la petitesse de son pied , la finesse et la blancheur de sa main , la grace et la souplesse de sa taille , la douceur de son regard , les perles de ses dents , le corail de ses lèvres , la noblesse de son port , l'élévation de son ame. . . . . Voilà ce que la nature lui donna , voilà ce que la mode ne lui ôtera jamais.

Victor avait fixé cette femme et ne m'avait plus écouté. — Mon cher ami , me dit-il , quelle est cette étrangère que votre bonne étoile a justement amenée devant vous ?

— C'est lady L\*\*\* , fille de lord W\*\*\* , qui arrive d'Angleterre , et qui , sans le secours de mon étoile , est venue se loger vis-à-vis de moi.

— Vos initiales ne m'apprennent rien , reprit-il avec curiosité , ne pouvez-vous me donner d'autres détails ?

— Si , lui dis-je ; et puisque derrière ce rideau vous pouvez voir sans être vu , continuez votre exploration , et moi je vais vous dire ce que j'en sais.

C'est une femme qui n'écoute ni ne parle , ne se lève ni ne s'assied comme le commun de notre espèce.

Ce que tout le monde étudie péniblement des années , elle le devine en quelques jours.

Tout ce que Châteaubriand et Lamartine ont écrit, elle le sait.

Tout ce qui émane de l'âme, toutes les traditions de dévouement, tous les sacrifices à son Dieu et à son roi, les traits de grandeur et d'humanité, les belles et les bonnes actions, elle les connaît et les pratique.

Dans le salon du grand monde, c'est une reine ; dans la chaumière du pauvre, c'est la châtelaine bienfaisante ; dans la mansarde du moribond, c'est un ange descendu du ciel.

Spirituelle et modeste, elle fait à chacun sa part, sans malignité, sans flatterie, sans prétendre imposer son goût toujours pur, son jugement toujours certain.

Si les hommages les plus pressants l'entourent, elle reste toujours convenable et respectée, car d'un regard, d'un mot, du moindre geste, sa mansuétude et sa dignité tracent à cette foule la route qu'elle doit suivre, la ligne qu'elle ne peut dépasser. Aussi personne ne se trompe sur son avenir... aussi personne ne remplace jamais l'adoration par la haine ou le mépris.

— Mais, dit Victor, dont la préoccupation augmentait, vous ne me dites pas...

— Ah ! son origine, n'est-ce pas ? continuai-je en l'interrompant. Hé bien, elle remonte au X<sup>e</sup> siècle ; le chef de sa maison était un de ces fiers Normands

qui vinrent dresser leurs tentes sur les bords de la Vienne, et qui plus tard les transportèrent sur les rives de la Tamise. Son aïeule était l'amie de la princesse de Lamballe, de cette fleur blanche et pure teinte de sang par la pique d'un *sans-culotte* !...

Ses opinions ? Elle est légitimiste par affection, et encore légitimiste par raison.

Son culte ? Elle croit à Dieu, à la vertu, à l'immortalité.

Ses habitudes sont celles que nous avons avant que toute hiérarchie fût détruite, celles qui classaient la société avant qu'on en fit le chaos.

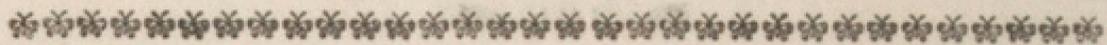
— Mais encore une fois, dit Victor impatienté, quelle est cette femme ?

— Son nom, mon cher, n'ajouterait rien à ce qu'elle vous inspire déjà ; mais prenez garde, Victor, c'est le vrai type aristocratique.....

— Mon ami, me répondit-il, nous sommes voisins maintenant, je reviendrai voir demain votre beau sabre hongrois de LA BRUNA.

Le baron de MORTEMART.





## CHANT DU GRILLON.



SOUFFLE , bise ! tombe à flots , pluie !  
Dans mon palais tout noir de suie  
Je ris de la pluie et du vent ;  
En attendant que l'hiver fuie ,  
Je reste au coin du feu rêvant .

C'est moi qui suis l'esprit de l'âtre !  
Le gaz de sa langue bleuâtre  
Lèche plus doucement le bois ;  
La fumée au filet d'albâtre  
Monte et se contourne à ma voix .

La bouilloire rit et babille ,  
La flamme aux pieds d'argent sautille  
En accompagnant ma chanson ;  
La bûche de duvet s'habille ,  
La sève bout dans le tison .



Le soufflet, au râle asthmatique,  
Me fait entendre sa musique ;  
Le tourne-broche aux dents d'acier  
Mêle au concerto domestique  
Le tic-tac de son balancier.

Les étincelles réjouies,  
En étoiles épanouies  
Vont et viennent croisant dans l'air ;  
Les salamandres éblouies  
Jetant leur rire grêle et clair.

Du fond de ma cellule noire,  
Quand Berthe vous conte une histoire,  
Le Chaperon ou l'Oiseau bleu,  
C'est moi qui soutiens sa mémoire,  
C'est moi qui fais taire le feu.

J'étouffe le bruit monotone  
Du rouet qui grince et bourdonne ;  
J'impose silence au matou ;  
Les heures s'en vont, et personne  
N'entend le timbre du coucou.

Pendant la nuit et la journée  
Je chante sous la cheminée ;  
Dans mon langage de grillon

J'ai, des rebuts de son ainée,  
Souvent consolé Cendrillon.

Le renard glapit dans le piège;  
Le loup, hurlant de faim, assiége  
La ferme au milieu des grands bois;  
Décembre met, avec sa neige,  
Des chemises blanches aux toits.

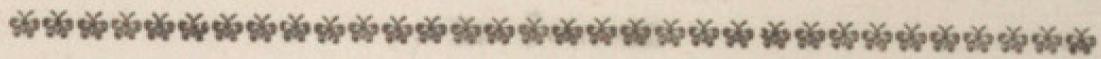
Allons, fagot, petille et flambe;  
Courage, farfadet ingambe,  
Saute, bondis plus haut encor;  
Salamandre, montre ta jambe,  
Lève en dansant ton jupon d'or.

Quel plaisir! prolonger sa veille!  
Regarder la flamme vermeille  
Prenant à deux bras le tison;  
A tous les bruits prêter l'oreille,  
Entendre vivre la maison;

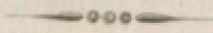
Tapi dans sa niche bien chaude,  
Sentir l'hiver qui pleure et rôde,  
Tout blême et le nez violet,  
Tâchant de s'introduire en fraude  
Par quelque fente du volet.

Souffle, bise ! tombe à flots, pluie !  
Dans mon palais tout noir de suie  
Je ris de la pluie et du vent ;  
En attendant que l'hiver fuie,  
Je reste au coin du feu rêvant.

Théophile GAUTIER.



## PHILOSOPHIE.



LORSQUE je vins m'asseoir au festin de la vie,  
Quand on passa la coupe au convive nouveau,  
J'ignorais le dégoût dont l'ivresse est suivie,  
Et le poids d'une chaîne à son dernier anneau.

Et pourtant je savais que les flambeaux des fêtes,  
Éteints ou consumés, s'éclipsent tour à tour ;  
Et je voyais les fleurs qui tombaient de nos têtes,  
Montrer en s'effeuillant leur vieillesse d'un jour.

J'apercevais déjà sur le front des convives  
Des reflets passagers de tristesse et d'espoir...  
Souriant au départ des heures fugitives,  
J'attendais que l'aurore inclinât vers le soir.

J'ai connu qu'un regret payait l'expérience,  
Et je n'ai pas voulu l'acheter de mes pleurs ;

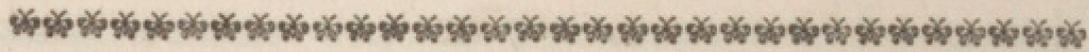
Gardant comme un trésor ma calme insouciance ,  
 Dans leur fraîche beauté j'ai moissonné les fleurs.

Préférant ma démence à la raison du sage,  
 Si j'ai borné ma vie au moment du bonheur,  
 Toi, qui n'as cru jamais aux rêves du jeune âge,  
 Qu'importe qu'après moi tu m'accuses d'erreur !

En vain tes froids conseils cherchent à me confondre,  
 L'obtiendras-tu jamais ce demain attendu ?  
 Lorsqu'au funèbre appel il nous faudra répondre,  
 Nous aurons tous les deux, toi pensé, moi vécu.

Nomme cette maxime ou sagesse ou délire,  
 Moi, je veux jour à jour dépenser mon destin.  
 Il est heureux, celui qui peut encor sourire,  
 Lorsque vient le moment de quitter le festin !

Élisa MERCOEUR.



## BLANCHE,

ou

### LA PROVENÇALE.

On venait de conclure la paix des Pyrénées, dont le résultat fut le mariage de Louis XIV, âgé de vingt-deux ans, avec l'Infante d'Espagne, Marie-Thérèse, fille de Philippe IV. Cette alliance comblait de joie deux grandes nations. Le roi d'Espagne voulut remettre lui-même sa fille bien-aimée aux mains de son époux; et l'*île des Faisans*, dans les environs de Saint-Jean-de-Luz, fut choisie pour cette mémorable entrevue.

Louis s'était rendu, avec la reine-mère et toute sa cour, dans la capitale de la Provence. Il y éprouva bientôt cette satiété des honneurs qu'on lui déférait, cet ennui de l'étiquette et de la représentation royale qui l'assujétissaient constamment à tant de devoirs fastidieux; habitué surtout aux exercices du

corps, il proposa certain soir, au duc de Villeroi, son capitaine des gardes et son ami, de s'échapper du palais qu'il habitait, le lendemain, dès l'aube du jour, et d'entrer en chasse avec son chien couchant Médor, qui ne le quittait jamais. Le page de service devait seul accompagner les chasseurs, déguisé comme eux. Ce projet fut exécuté ponctuellement.

Voilà donc les deux amis et le page, sous l'humble costume de valets de pied, sortant d'Aix, avant le lever de l'aurore, et parcourant les bords délicieux de la Louïnes qui serpente dans la plaine fertile de Gardane. Médor ne manquait pas un arrêt; et nos habiles chasseurs jetèrent bas un assez grand nombre de cailles, d'ortolans, de râles d'eau, que le page entassait dans sa carnassière.

C'était à la fin de mai 1660 : les rayons du soleil, à cette époque, sont brûlants en Provence; mais le plaisir de la chasse empêchait le monarque et son ami de s'apercevoir que la sueur inondait leur visage, et que sous leur costume obscur il leur faudrait regagner à pied le palais du gouverneur, situé fort avant dans la ville. Si du moins ils eussent eu la prévoyance de se faire suivre de loin, par une calèche, ou par des chevaux de main, ils se seraient moins exposés à la fatigue et aux tourments de la faim qui déjà se faisaient sentir. Une soif ardente les dévorait; et rien ne pouvait l'a-

païser que l'eau vaseuse de la Louïnes dont ils parcouraient les bords.

Le soleil qui, d'heure en heure, s'élevait sur l'horizon, vint augmenter encore la détresse de nos chasseurs. Louis haletait comme un piqueur dirigeant une meute : il s'arrête à l'ombre d'une haie de citronniers, et fait l'aveu qu'il tombe d'inanition. Un grand roi mourant de soif et de faim eût offert à l'observateur moraliste un spectacle curieux ; il ne fit naître à ses deux compagnons de chasse que le desir de soulager sa souffrance. Le duc de Villeroi et le page apercevant un hameau à quelque distance, s'y rendent en toute hâte, pour se procurer des aliments. Le monarque reste donc seul étendu sur le gazon, avec son chien fidèle qui lui lèche les mains, et semble lui dire en laissant pendre sa langue rosée : « Moi aussi, je meurs de  
« soif. — Pauvre bête ! » dit le roi en le caressant,  
« je n'ai rien à t'offrir... Si du moins je pouvais  
« découvrir dans ces arbustes quelques fruits mûrs,  
« mais la saison n'est pas assez avancée : allons,  
« allons, il faut se résigner à souffrir. »

A peine a-t-il proféré ces mots, qu'il voit tomber à ses pieds une orange de la plus grande beauté. Il s'imagine que c'est l'effet du hasard ; il ramasse l'orange, en déchire l'écorce, et porte ce fruit savoureux à ses lèvres avides. Une seconde orange est lancée par - dessus la haie, et vient rouler à

ses côtés. Surpris, ému, il se lève, pour savoir d'où lui vient cette manne céleste : il découvre, à travers plusieurs touffes de citronniers en fleurs, la figure d'une jeune pastourelle au teint frais quoique bruni par le soleil, aux grands yeux bleus flamboyants, aux longs cheveux noirs s'échappant d'un chapeau de paille posé sur l'oreille, et tombant en boucles ondoyantes sur les plus belles épaules. Son sourire annonçait tout le plaisir qu'elle éprouvait à causer une aussi agréable surprise au jeune chasseur dont elle avait entendu les gémissements.

« Eh qui es-tu, charmante créature ? lui dit  
 « Louis XIV lui faisant signe d'approcher. — Une  
 « habitante du village de Méreuil, ici près, répond  
 « la provençale ; j'étais occupée à émonder nos  
 « citronniers, lorsque j'entendis votre voix plain-  
 « tive : ô Pécaïre ! vous souffrir de besoin, quand  
 « j'ai là de quoi vous soulager ! ce serait la première  
 « fois que Blanche serait demeurée insensible à la  
 « voix d'un être souffrant... Mais vous - même qui  
 « êtes-vous, jeune chasseur?... Oh, qu'il est beau !...  
 « combien je me félicite d'être venu à son se-  
 « cours ! »

En parlant ainsi, Blanche vient s'asseoir avec une gracieuse confiance, mais avec une aimable rougeur, près de l'inconnu. Elle lui propose d'abord de boire quelques gouttes d'un excellent breu-

vage que renferme une gourde qu'elle porte en sautoir. Puis tirant de sa pannetière un morceau de pain de seigle et des fruits secs, elle s'empresse de les offrir au pauvre chasseur avec la plus ravissante cordialité. Le roi se réconforte sans façon ; ses yeux attachés sur la jeune pastourelle brillent déjà de tout le feu du désir et de la reconnaissance. « Je vous offrirais bien, ajouta-t-elle, avec la plus naïve expression, ce morceau de gâteau de fleur de froment que m'a donné ma bonne mère ; mais par malheur j'y ai déjà posé mes lèvres. — Il n'en sera que plus délicieux ! répond le roi, le portant aussitôt à sa bouche avec ivresse ; » et Blanche de le regarder avec plus de plaisir encore, et de se dire : « Ah ! qu'il est beau !... »

La conversation s'anime : la Provençale instruit le chasseur qu'elle est fille unique d'un cultivateur mort depuis deux ans ; elle est ainsi devenue par son travail le soutien et la consolation de sa vieille mère infirme. Le roi, de son côté, se fait passer pour un des valets de pied de sa majesté qu'il a suivie en Provence. Là-dessus mille questions de Blanche sur le monarque. « On le dit le plus bel homme de son royaume, ajouta-t-elle, en examinant de nouveau le soi-disant valet de pied. « Est-ce qu'il serait plus beau que vous ? en ce cas, il doit faire un furieux ravage sur vos dames de la cour. » Cet éloge sorti de la bouche la plus

fraîche et la plus expressive , fait éprouver au monarque une si vive jouissance , que pressant dans ses bras la pastourelle , il dépose un baiser brûlant sur son front : elle ne bouge pas. Il en prend deux autres sur ses joues rosées : même immobilité. Enfin il laisse errer ses lèvres sur son cou ravissant... « Assez comme ça ! » s'écrie Blanche, avec un sourire plein de candeur et de familiarité. Désignant aussitôt la naissance de son sein, elle ajoute : « Vous pouvez m'embrasser jusque - là , tant que  
 « vous voudrez : vous êtes trop beau garçon , pour  
 « que je vous refuse ; mais tout le reste est promis  
 « à Cyprien : il ne m'appartient plus. — Et qu'est-ce  
 « que ce Cyprien ? — Le plus habile planteur d'oli-  
 « viers des bords de la Louïnes ; pas aussi beau que  
 « vous , mais peu s'en faut ; en un mot, mon fiancé  
 « depuis trois semaines , et mon mari sous huit  
 « jours. — Eh quoi ! reprend Louis XIV, vous pour-  
 « riez épouser un simple agriculteur ! non , non ; je  
 « ne le souffrirai pas : je veux et j'entends que vous  
 « ayez une plus haute destinée. — Vous voulez !  
 « vous voulez !... le roi dit : Nous voulons. — Eh bien !  
 « reprend Louis avec un sourire , nous voulons ,  
 « nous prétendons que si charmante et si bonne ,  
 « vous ne restiez pas au village... Si vous y consen-  
 « tez , je me charge de vous faire entrer dans la  
 « lingerie du roi , et vous assure le sort le plus  
 « brillant. — Et Cyprien ? — Cyprien ! Cyprien !....

« nous l'occuperons au parc , aux jardins de Ver-  
 « sailles. — Et ma bonne mère ? — Elle vous ac-  
 « compagnera. — Vous oubliez donc qu'elle est in-  
 « firme ? Lui faire quitter ses oliviers , ce serait lui  
 « donner la mort : moi-même , je n'aurais jamais la  
 « force d'abandonner le lieu qui me vit naître ;  
 « je préfère mes orangers , une seule caresse de  
 « ma mère , un regard de Cyprien , à tout ce  
 « que vous pourriez m'offrir au palais du roi de  
 « France. »

En vain Louis XIV , épris de la jolie pastourelle ,  
 employa-t-il tous les moyens de séduction , il ne  
 put ébranler ce cœur si constant et si pur. A toutes  
 ses offres enivrantes, elle ne répondait que ces mots :  
 « Et ma vieille mère ? et Cyprien ? et mes beaux  
 « citronniers ? et mes travaux chéris , mes habitu-  
 « des d'enfance ?... Non , non , je mourrai où j'ai  
 « reçu le jour. J'ai oui dire que la fleur qu'on trans-  
 « plante se fane et languit sur sa tige ; moi je veux  
 « conserver à Cyprien ma fraîcheur , ma gaité , mes  
 « orangers , mon amour , enfin tout le peu que je  
 « possède. »

En ce moment, le duc de Villeroi, suivi du page,  
 apporte au monarque de quoi se reconforter ; mais  
 celui-ci , leur désignant Blanche , dont il venait d'é-  
 puiser la panetière , déclare qu'il se croirait indi-  
 gne de l'hospitalité qu'il a reçue , s'il acceptait la  
 moindre chose. Le capitaine des gardes compre-

nant, à un signe de Louis, qu'il voulait garder l'incognito, le traite comme un de ses camarades, en simple valet de pied; et la Provençale, convaincue plus que jamais qu'elle parle à des gens de la suite du roi, s'abandonne à tout l'enjouement de son heureux caractère.

Cependant il était près de midi; les trois chasseurs se disposent à regagner la ville, afin, disent-ils, de faire leur service auprès du roi. « Vous êtes  
« bien heureux, dit Blanche, de le voir chaque jour,  
« et tout à votre aise. On assure qu'il est si brave,  
« si galant! Je donnerais, je crois, mes plus belles  
« oranges, et laisserais prendre tous les baisers qu'il  
« voudrait à celui qui pourrait me procurer le bon-  
« heur de voir de près Louis XIV.—Je m'en charge, »  
répond celui-ci; et tirant de sa veste de chasse des tablettes dont il arrache un feuillet, il y écrit deux mots au crayon, et les remet à Blanche, en lui disant de venir au palais du gouverneur, vers les six heures du soir, et qu'en présentant l'écrit, elle sera placée de manière à voir le roi tout à son aise.  
« —Et je pourrai mener avec moi Cyprien? — Va  
« pour Cyprien! » réplique le roi en domptant un dernier mouvement de dépit. « Ah çà! vous ne  
« vous moquez pas de moi? Je verrai notre beau  
« roi, notre grand roi, c'est bien sûr?—Vous pou-  
« vez vous fier à ma parole, répond Louis avec un  
« ton de dignité qui lui échappe: je n'y ai manqué de

« ma vie. — Oh ! vous appliquez trop franchement  
 « un baiser, pour être un trompeur, » lui répond en  
 riant la pastourelle. « Ainsi donc à ce soir ! — A ce  
 « soir ! »

Blanche court au village de Méreuil raconter à  
 Cyprien, peut-être aux baisers près, tout ce qui  
 s'était passé. Puis elle lui remet le feuillet qu'elle  
 avait reçu, disait-elle, de ce beau valet de pied. Il  
 ne contenait que ces deux mots : « *C'est elle.* » Cy-  
 prien s'imagine que les deux étrangers ont voulu  
 s'amuser aux dépens de sa fiancée. « En ce cas j'irai  
 « toute seule, dit Blanche. Celui qui m'a donné cet  
 « écrit a je ne sais quoi d'imposant dans le regard,  
 « de franc dans la parole.... Et comme il m'a permis  
 « de me faire accompagner par mon fiancé,  
 « je ne saurais suspecter ses intentions. — C'est  
 « juste, répond Cyprien, et je suis tout à toi. »

Nos jeunes gens, revêtus de leurs habits de fête,  
 parcoururent donc bras dessus, bras dessous, les  
 bords de la Louines ; et bien avant l'heure indiquée,  
 ils arrivèrent aux portes de la ville d'Aix. Une  
 foule immense d'habitants remplissait la rue qui  
 conduisait à l'hôtel du gouverneur. « Nous ne pour-  
 « rons jamais pénétrer jusqu'à l'entrée, » dit Cyprien  
 en heurtant, écartant tout ce qui se trouvait sur  
 son passage. « Bah ! lui répond Blanche ; patience  
 « et courage ! comme dit ma bonne mère, et l'on  
 « arrive à tout. » Enfin, après mille efforts, ils par-

viennent jusqu'au suisse, auquel Blanche présente le billet qu'elle tire de son sein. « Place ! place ! » s'écrie aussitôt celui-ci qui avait reçu des ordres particuliers. « Conduisez ces jeunes gens à monseigneur le capitaine des gardes ! » Soudain Blanche et Cyprien sont admis près du duc de Villeroi que la pastourelle reconnaît pour un des soi-disant valets de pied. Le duc la prend par la main, lui fait traverser plusieurs grands salons remplis de toutes les notabilités du pays, et la conduit jusqu'auprès de Louis XIV, à qui elle adresse ces mots avec un gracieux sourire mêlé de la plus respectueuse émotion : « J'avais bien raison de vous dire que le roi « ne pouvait pas être plus beau que vous. » Le monarque la présente à tous les grands, à toutes les dames dont il est entouré ; il félicite Cyprien d'avoir une fiancée aussi tendre que fidèle et donne l'ordre au gouverneur d'assister en son nom à leur mariage et de les doter de quarante mille francs.

Blanche et Cyprien jouirent du sort le plus heureux ; ils ne cessèrent de célébrer le beau jour où le roi de France les avait de nouveau fiancés. Tant que vécut Louis XIV, il reçut de ces dignes gens, le 28 mai de chaque année, et fit servir sur sa table, une corbeille d'oranges dont la beauté remarquable et le parfum délicieux lui rappelaient à la fois les formes ravissantes et l'haleine embaumée de la Provence. Il racontait alors, avec un doux souvenir,

les limites qu'elle avait posées si naïvement aux baisers du valet de pied, ses refus constants de le suivre à la cour; et se découvrant, il buvait à l'honneur des jeunes filles qui, comme Blanche, savaient résister à toutes les séductions; puis il ajoutait :  
 « La vertu parée d'une simple fleur des champs  
 « est aussi respectable que celle qui brille sous les  
 « rubis du diadème. »

BOUILLY.



## TE DEUM.

*Te Deum laudamus!* D'un bout du monde à l'autre  
Un seul nom retentit, et ce nom est le vôtre.  
Vous êtes le vent sud et l'aquilon du nord ;  
Vous êtes l'océan jetant des cris de mort ;  
Vous êtes la colline et la verte vallée ;  
Vous êtes la comète aux cieux échevelée ;  
Partout je vous rencontre, et j'entends votre voix  
Criant de tous côtés : « Ma fille, je te vois ! »

Vous me voyez, Seigneur ! Faites, Dieu de mon père ,  
Que la foi me dévore et que toujours j'espère ;  
Faites que je sois humble avec vos serviteurs ,  
Et fidèle au milieu des prophètes menteurs ;  
Oui, que j'aime toujours l'autel et les calices ,  
Les prêtres apportant l'urne des sacrifices ,  
Le temple parfumé d'un nuage d'encens ,  
Et les deux chérubins sur l'arche éblouissants.

Malheur à qui n'a pas gardé dans sa mémoire

Les discours de sa mère et sa première histoire !  
 Malheur à qui perdit le chemin d'Israël  
 Et ne se souvient plus des baisers de Rachel !...  
 A celui-là malheur ! son ame est tourmentée,  
 Et sur son front brûlant l'ange écrivit : *Athée* ;  
 Sous ses pieds, quelque jour, l'herbe se flétrira ;  
 S'il a soif en chemin , l'eau se retirera ;  
 En le voyant passer triste et seul , hors d'haleine ,  
 Les enfants se riront de cette bête humaine ;  
 Et quand son dernier jour sera marqué par Dieu ,  
 On le retrouvera dans l'onde ou dans le feu .

Nous, Seigneur, nous croyons, préservez-nous, et faites  
 Que nous allions vers vous comme on part pour des fêtes,  
 Quand l'heure est arrivée, et qu'au banquet divin  
 L'hôte nous dit d'entrer, une coupe à la main.  
 Oh ! ne nous quittez pas durant ces temps d'épreuves !  
 Oh ! jetez votre manne aux orphelins des veuves :  
 Nous sommes ce qui reste, hélas ! de vos élus ;  
 Nous, captifs, qui chantons : *Te Deum laudamus !*

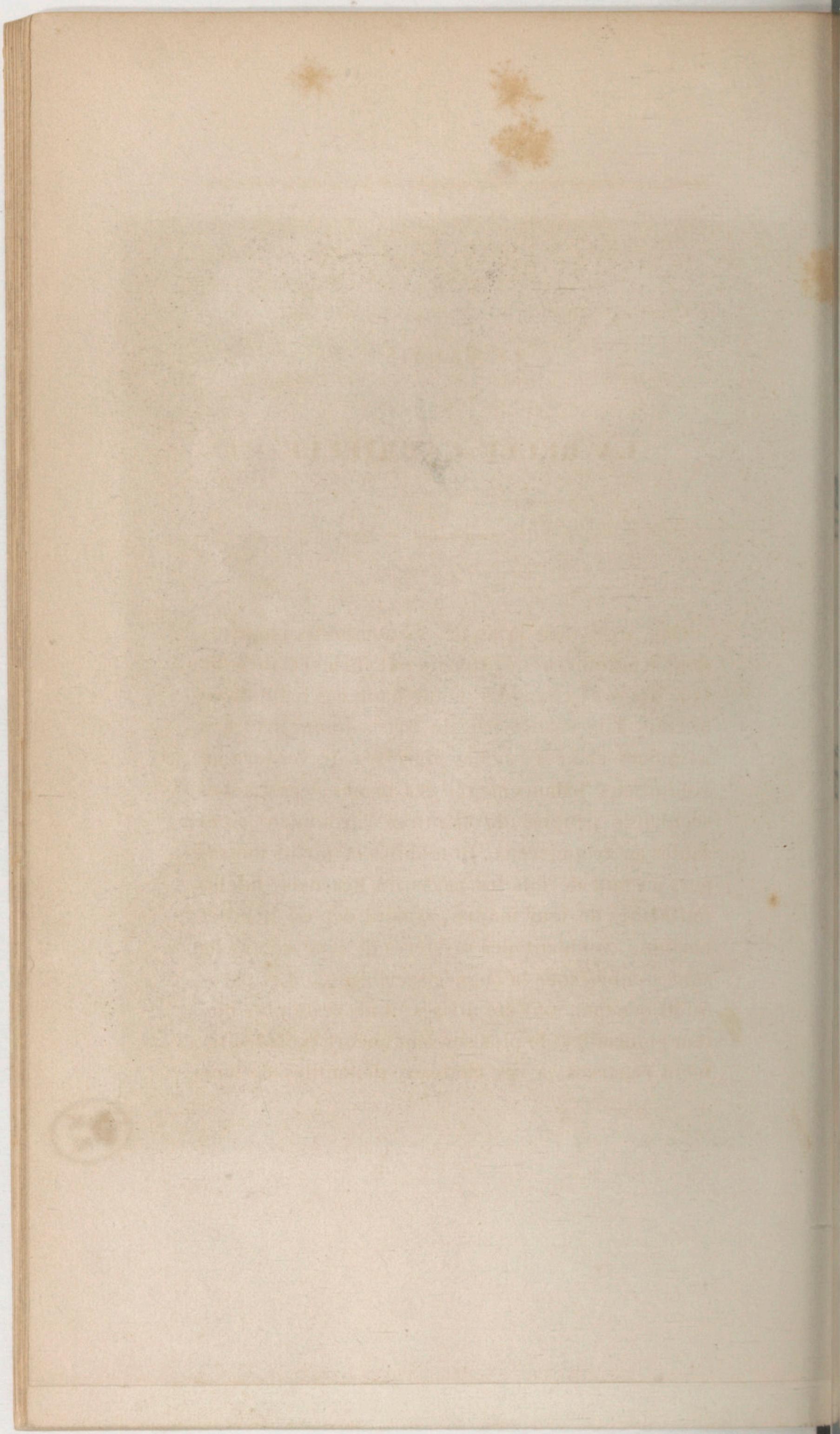
Jules de SAINT-FÉLIX.



Engraved by W. Millen

J. M. W. Turner, R. A.







## LE PALAIS

DE

## LA BELLE GABRIELLE.



OUI, c'est bien là un de ces nombreux châteaux dont la munificence de Henri avait enrichi Gabrielle. Qu'elles sont changées maintenant ces habitations offertes à la beauté par un héros amoureux ! Ces peupliers élancés, riches aigrettes de verdure au voluptueux balancement, ces ormes, ces chênes séculaires peuplés de chantres harmonieux, ces saules au tronc creux, immobiles et muets messagers où tant de fois les pages du Béarnais, fidèles imitateurs de leur maître, avaient déposé le billet parfumé confident des mystères de leur cœur, ils sont tombés sous la cognée sacrilège !... Les parcs qu'ils ornaient ont été divisés ; il ne reste plus que leurs murailles, le plus souvent encore maladroitement réparées, à ces châteaux dépouillés de leur

ancienne splendeur, et à nous qui aimons les souvenirs des temps passés, les regrets : tout est fini, le temps a dévoré les acteurs et le théâtre.

Mais non, Turner nous les a rendus. Les bords de la Seine et le palais de Gabrielle, les voilà comme ils étaient alors, non pas tristes et inhabités tels que, avant d'arriver à Marly, les voit, de nos jours, l'étranger qui va visiter à Saint-Germain les débris du château où naquit Louis XIV. Regardez plutôt ! Une de ces scènes ravissantes qu'une étude approfondie du bel art de varier les plaisirs, y renouvelait tous les jours, anime et décore ce délicieux paysage.

Sous les yeux du plus fortuné des rois, une foule insouciant s'abandonne au plaisir, ou plutôt le roi a disparu, Henri seul est resté. Ce n'est plus le vainqueur de Mayenne, l'ami du grave Sully ; c'est l'amant de Fleurette, l'indulgent, l'impétueux Henri. Parmi les dames et les seigneurs qui l'entourent, plusieurs le contemplent d'un œil d'envie ; mieux inspirés, d'autres suivent son exemple ; des conversations particulières sont formées au milieu des groupes ; à gauche, près de ces deux arbres, voici un gentilhomme et sa dame qui s'écartent du monde : ils vont bientôt sortir du cadre de notre tableau, ne les suivons pas ; adieu, soyez heureux....

Mais le principal ornement du paysage, c'est le groupe gracieux qui en occupe le centre. Gabrielle

est assise auprès de son ami, elle est vêtue sans  
faste, amour a pris soin de l'embellir :

L'art simple dont lui-même a formé sa parure,  
Paraît aux yeux séduits l'effet de la nature :  
L'or de ses blonds cheveux, qui flotte au gré des vents,  
Tantôt couvre sa gorge et ses trésors naissants,  
Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.

HENRIADE, chant IX.

Toujours fière, pourtant elle paraît moins occupée  
de son amour que de son triomphe, et ses regards  
se promènent avec orgueil sur la foule qui l'entoure.  
Lui, dans l'excès de sa tendresse, est tout entier à  
sa passion, baise les mains de son amante, la con-  
temple avec délice : Henri enfin semble heureux  
d'oublier un instant qu'il est roi, Gabrielle met sa  
gloire à s'en souvenir.

AUGUSTE DE SANTEUL.



VERS INÉDITS

## DE VOITURE

A LA REINE ANNE D'AUTRICHE \*.



Je pensois que la Destinée,  
Après tant d'injustes malheurs,  
Vous a justement couronnée  
De gloire, d'éclat et d'honneurs;  
Mais que vous étiez plus heureuse,  
Lorsqu'on vous voyoit autrefois,  
Je ne veux pas dire amoureuse,  
La rime le veut toutefois.

Je pensois que ce pauvre amour  
Qui vous prêta jadis ses armes,  
Est banni loin de votre cour,  
Lui, son arc, ses traits et ses charmes;  
Et ce que je puis profiter,

\* Anne d'Autriche rencontrant Voiture sous les ombrages de Ruel, et le voyant plongé dans une profonde rêverie, lui demanda à quoi il pensait: Voiture, peu d'instants après, lui remit les vers qu'on va lire.

En passant près de vous ma vie,  
Si vous pouvez si mal traiter  
Un qui vous a si bien servie.

Je pensois (car nous autres poètes  
Nous pensons extravagamment)  
Ce que dans l'état où vous êtes  
Vous feriez si, dans ce moment,  
Vous avisiez en cette place  
Venir le duc de Bukingham;  
Et lequel seroit en disgrace  
De lui ou du père Vincent\*.

Je pensois que si le cardinal  
(J'entends celui de la Valette),  
Pouvoit voir l'éclat sans égal  
Dans lequel maintenant vous êtes,  
(J'entends celui de la beauté;  
Car auprès je n'estime guère,  
Cela soit dit sans vous déplaire,  
Tout celui de la majesté),  
Que tant de charmes et d'appas  
Qui naissent partout sous vos pas,  
Le feroient pour vous soupirer;  
Et que madame la princesse\*\*  
Auroit beau s'en désespérer.

\* Vincent de Paule, confesseur de la reine.

\*\* Charlotte de Montmorency, princesse de Condé, morte en 1650; le cardinal de La Valette passait pour être son amant.

Je pensois à la plus aimable  
 Qui fût jamais dessous les cieux ;  
 A l'ame la plus admirable  
 Que jamais formèrent les dieux ;  
 A la ravissante merveille  
 D'une bouche ici sans pareille ,  
 La plus belle qui fût jamais ;  
 A deux pieds gentils et bien faits ,  
 Où le temple d'amour se fonde ;  
 A deux incomparables mains ,  
 A qui les Dieux et les Destins  
 Ont promis l'empire du monde ;  
 A cent appas , à cent attraits ,  
 A dix mille charmes secrets ;  
 A deux beaux yeux remplis de flamme  
 Qui rangent tout dessous leurs lois.  
 Devinez sur cela , madame ,  
 Et dites à qui je pensois .

VOITURE.



## LA FÊTE-DIEU.

Comme au temps où voguaient nos saintes théories,  
Quand les vierges de Sparte y joignaient leurs concerts,  
Et que leurs mains, brisant des guirlandes fleuries,  
Jetaient des roses dans les airs.

(Jules de RESSÉQUIER.)

La Fête-Dieu! A ce nom seul s'éveillent en foule  
les pensées saintes, les beaux souvenirs, les images  
fraîches et gracieuses, et il semble déjà qu'on res-  
pire je ne sais quel parfum céleste, mélange inef-  
fable de l'encens d'Arabie et de la senteur des roses!  
La Fête-Dieu! c'est, sinon la plus haute, du moins  
la plus belle et la plus riante de toutes les solen-  
nités de notre religion; c'est comme une prodigue  
effusion de l'amour divin hors du temple, c'est le  
sanctuaire transporté un moment avec ses puissants  
mystères au milieu des demeures des hommes, et  
Dieu lui-même se mêlant parmi nous et visitant son  
peuple.

Un philosophe du siècle dernier ne pouvait s'em-

pêcher d'admirer le costume simple et pittoresque de nos pauvres moines ; chez lui , le feu sacré de l'artiste perçait à travers les glaces de l'incrédulité , comme un vieux volcan d'Islande qui jette encore des flammes sous le poids des neiges amoncelées.

Quel homme de goût et d'imagination , si peu croyant qu'il soit , pourrait donc rester insensible aux poétiques beautés de cette fête ? Quel cœur d'airain se fermerait à la pieuse allégresse qui se répand ce jour-là par toutes les cités et jusque dans les plus humbles bourgades de la chrétienté ? Ces maisons ornées de riches tapisseries , ou simplement couvertes d'un lin d'une blancheur éclatante ; ces rues jonchées de plantes odorantes ; ces arceaux de verdure , ces fragiles autels de mousse et de feuillage où doit venir se reposer le Dieu fort , gracieuse architecture , ouvrage de l'industrielle émulation des fidèles ; ce bruit de cloches annonçant la sortie du temple ; ces cantiques de jeunes filles voilées qui ouvrent la marche ; ces bannières flottantes comme dans un tournoi ; cette image d'un Dieu crucifié , surmontée aujourd'hui d'une couronne , non plus d'épines , mais de fleurs ; ces prêtres vénérables usés par le jeûne et la prière qui trouvent dans le contentement de leur cœur un reste de force pour se mêler à la sainte théorie ; ces deux foules dont l'une suit en chantant *hosanna ! hosanna !* et fait cortège au Roi des rois , dont l'autre , pressée

sur deux rangs, s'agenouille et s'incline au passage de la radiense eucharistie; et toute cette pompe éclairée, illuminée par un de ces éclatants soleils de juin, qui répandent si chaudement, si amoureuxment sur la nature des flots de lumière et de poésie: quel tableau plus ravissant! quelle scène plus digne de charmer le cœur et les yeux de tout homme qui a le sentiment du beau!

Oui, pour l'artiste, oui, pour le poète, lors même qu'il a le malheur de ne pas croire, et dans nos temps de doute et d'hésitation, hélas! quelle infirmité plus commune! oui, c'est là sans doute un grand, un magnifique spectacle; mais ce n'est qu'un spectacle; pour le chrétien seul, c'est une fête, et la plus belle de toutes les fêtes. Au fond de chacune des solennités si majestueuses et si touchantes de notre religion résident un sens intime, une ineffable beauté cachée, dont la beauté extérieure du culte n'est que le faible symbole, et qu'on ne peut découvrir qu'au flambeau de la foi.

Heureux, heureux les regards qui ont lu et compris le mot de l'énigme sacrée! Heureuses, heureuses les lèvres qui se sont approchées de la céleste coupe!...

DE SAINT-VALRY.

\*\*\*\*\*

**UN SAUVAGE A UN EUROPEEN.**

—•—

**HOMME** d'Europe à la peau blanche !

Laisse-moi sous mon toit de branche,

Où j'ai mon hamac qui se penche

Et ma compagne au teint si beau,

A la ceinture de feuillage,

Au frais collier de coquillage ;

Et, sans moi, rejoins au rivage

Ta case qui marche sur l'eau.

Ton grand monde est, dit-on, plus loin que ces savanes :

Il faut passer ce fleuve, et puis ces longs bois verts,

Et ces mers, et ces monts où rampent nos lianes,

Et d'autres monts et d'autres mers.

Étranger, laisse-moi ! — Tiens... j'aime mieux te rendre

Tes présents, tes couteaux d'aciers fins et coupants,

Tes sonnettes au chant si clair qu'il semble entendre

Les écailles de nos serpents.

Comme des nids d'oiseaux , tous nos abris sont frêles.  
 On dit les tiens brillants , avec des murs épais ;  
 Mais je sais qu'au-dessus de ces cases si belles  
 Tu vois s'élever des palais.

Nous recouvrons nos toits de joncs qu'on entrelace  
 De paille de maïs , de simples mangliers ;  
 Mais ils sont tous égaux , et rien ne les dépasse  
 Que les branches de nos palmiers.

Tes sièges sont , dis-tu , des chaises veloutées ;  
 Moi , j'aime mieux , avec mes haches ou mes dards ,  
 Conquérir , pour m'asseoir , quelques peaux tachetées  
 De tigres ou de jaquars.

Tu parles de miroirs qui doublent le visage :  
 Mon miroir , c'est le fleuve ! il est grand , sans apprêts ,  
 Sans entourage d'or ; son cadre est un rivage  
 De montagnes et de forêts.

Tu dis qu'une pendule où l'aiguille d'avance  
 Marque , instant par instant , chaque jour qui s'enfuit ;  
 Ici nous mesurons largement l'existence ,  
 Par le matin et par la nuit.

Tout ce luxe chétif de ta riche demeure ,  
 Je le méprise , moi ! — Vois-tu dans ce ciel bleu ,

Notre pendule à nous, ce beau soleil où l'heure  
Se lit sur un cadran de feu.

Dans un caveau massif, une tombe superbe,  
Sous des pierres, on dit que vous scellez vos morts ;  
Nos pères sont ici, couchés sous un peu d'herbe ;  
Nul marbre ne pèse à leur corps.

Sur leur simple gazon un palmier qui s'élève  
Comme un beau monument, se dresse au-dessus d'eux,  
Fait vivre leur poussière, et la prend dans sa sève,  
Et la fait monter vers les cieux.

Tes dieux restent cachés ; — mais ceux de nos savanes  
Sont les astres d'en haut, c'est le soleil qui luit ;  
Tous les soirs je lui dis : « Viens mûrir nos bananes,  
« Au goyavier suspends son fruit.

« Réchauffe tout mon corps par ta vive lumière,  
« Jaunais les verts maïs que nous te confions.»  
Et chaque jour il vient répondre à ma prière  
Avec sa flamme et ses rayons.

Nous adorons la lune et l'étoile brillante,  
Nous n'avons que des dieux de lumière et de feux,  
Nous leur parlons aux bois, près de l'oiseau qui chante,  
Et sous les orangers ombreux.

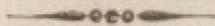
Mais on dit que tes blancs ont des temples de pierre  
 Rétrécis et mesquins, faits d'un travail mortel,  
 Et sous des murs voûtés enferment leur prière  
 Qui ne peut plus voler au ciel!

Homme d'Europe à la peau blanche!  
 Laisse-moi sous mon toit de branche,  
 Où j'ai mon hamac qui se penche,  
 Et ma compagne au teint si beau,  
 A la ceinture de feuillage,  
 Au frais collier de coquillage;  
 Et sans moi rejoins au rivage  
 Ta case qui marche sur l'eau.

Madame Anaïs SÉGALAS.



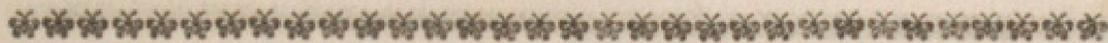
## LE PRINTEMPS.



A peine le soleil de mars a réchauffé la terre , qu'on voit de toutes parts les divers feuillages abandonner, déchirer ou chasser les tuniques qui leur ont servi de berceau. Les arbres se coiffent de vertes chevelures sous lesquelles leurs fronts cannelés se rajeunissent. Variées dans leur port comme dans leurs teintes, elles se groupent, se divisent, s'étalent ou flottent avec grace. Tantôt agréables pendentifs, elles s'arquent et retombent en guirlandes; tantôt moins modestes, elles s'élèvent à la manière de faisceaux, de gerbes ou d'obélisques. Ici, c'est une flèche que l'on décoche; là, c'est une touffe azurée qui se marie élégamment à l'horizon. Des feuilles innombrables se sont tout à coup étendues dans les airs, pareilles à l'épée qui sort du fourreau, à l'éventail que l'on déplisse, ou à la pièce d'étoffe que l'on déroule. Peu de jours viennent de s'écouler, et les bosquets se sont si bien enlacés, l'ombre est tellement épaisse, que l'on serait tenté de se demander où donc avaient été mises en réserve ces riches et fraîches tentures dont s'est paré dans un instant le séjour de la race humaine.

KÉRATRY.





## ODELETTE.



IL est un air pour qui je donnerais  
Tout Rossini, tout Mozart et tout Webre,  
Un air très-vieux, languissant et funèbre  
Qui, pour moi seul, a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,  
De deux cents ans mon ame rajeunit...  
C'est sous Louis treize, et je crois voir s'étendre  
Un coteau vert, que le couchant jaunit.

Puis un château de brique à coins de pierre,  
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,  
Ceint de grands parcs, avec une rivière  
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs.

Puis une dame à sa haute fenêtré,  
Blonde aux yeux noirs, en son costume ancien,  
Que dans une autre existence peut-être  
J'ai déjà vue et dont je me souvien.

GÉRARD.





## TRAHIE!

DE mon cerveau troublé, non, ce n'est pas un rêve,  
Un éclair de bonheur qui dans l'ombre a passé,  
Un brouillard azuré qui sous mes pas se lève,  
Mirage du passé!

Depuis que de ses yeux une flamme est partie,  
Que de folâtre enfant, de vierge que j'étais,  
De ses bras amoureux je suis enfin sortie  
Amante pour jamais!

C'est la première fois que la forêt frissonne,  
Que les feuilles s'en vont couvrir le gazon vert,  
Comme un tapis de deuil étendu par l'automne  
Devant le sombre hiver.

Et celui qui jurait par l'ombre de sa mère  
Que le prêtre bientôt, à la face de tous,  
Bénirait, en priant, notre amour sans mystère,  
Au sacre des époux!

Celui qui d'un baiser a dévoré ma vie,  
Et radieux, m'emporte honneur, espoir, repos,

Déchirant sans remords le pacte qui nous lie,  
Vient d'écrire ces mots !

Il part !... Et ne veut pas que je sois condamnée  
A pâlir sur les mers ; il ne veut pas, dit-il,  
Ravir à mon berceau ma jeune destinée  
Pour un lointain exil !

Oh ! c'est bien, don Juan ! cours à nouvelles fêtes !  
Prépare ton regard et module ta voix,  
Au sein de ton harem, va, poursuis tes conquêtes  
Et promène ton choix !

Va ! passe dédaigneux sur la scène du monde,  
Sans te mêler au flot de tes adorateurs ;  
Pour honorer ton culte, idole vagabonde,  
Il faut du sang, des pleurs !

Oh ! comédien profond, si ton masque perfide  
Porte un sauvage orgueil, dans l'ame tu jouis  
En voyant sous tes pieds une foule stupide  
Courtiser tes mépris.

Tu n'aimes point du bal l'étourdissante joie ;  
Du bal tu n'aimes pas la lumière et le fard ;  
Pourtant sous ces lambris où le luxe flamboie,  
Que cherche ton regard ?

Tu sais bien, isolant ta grace nonchalante  
 Dans les jeunes essaims qu'exalte le plaisir,  
 Embraser d'un seul mot la gorge frémissante  
 Où germe le désir.

Aux mères dont tu veux déshonorer les filles  
 Caresse donc les mains. — Ne te dévoile pas,  
 Vautour qui viens creuser dans le cœur des familles  
 Le nid de tes ébats!

Oh! tu parles d'aimer! Ta bouche sardonique  
 Du mot le plus sacré se joue impudemment;  
 Tu n'as pour passion qu'une fièvre impudique,  
 Pour amour qu'un serment!

Jure à la pauvre amante, oh! jure-lui sans cesse  
 Que tes désirs sont purs; demain on te verra  
 Triomphant, à côté d'une vile maîtresse,  
 Briller à l'Opéra.

Et tu n'aimeras pas enfin avec délire  
 Une femme qui raille et dédaigne à son tour,  
 Une femme qui prenne et sans pitié déchire  
 Ton cœur tout plein d'amour?

Oh! si! Peut-être alors le temps aux larges rides  
 Aura découronné ton front de tes cheveux,  
 Et la débauche éteint sous ses lèvres livides  
 La flamme de tes yeux.

Et quand ton désespoir au bord du cimetière  
Viendra voir se lever ton dernier avenir,  
Recule, si ton pied heurte, en passant, la pierre  
Qui garde un souvenir !

Mon Dieu ! n'ai-je pas dit à cet homme : « Je t'aime ! »  
Oh ! j'ai prié pour lui ; qu'il vive et meure en paix !  
Ma bouche ne doit plus maudire, et l'anathème  
N'en sortira jamais.

Je suis maudite, moi ; nulle main sur la terre  
N'étancherait le sang qui coule de mon cœur,  
Et je n'ai plus d'amie et je n'ai plus de mère  
Pour bercer ma douleur !

Mais du moins il me reste au bord de l'agonie  
Mes soupirs étouffés, mes larmes loin du jour,  
Et mes derniers adieux à l'espoir, à la vie,  
A mon unique amour !

Pauvre vierge flétrie et pauvre fleur fanée  
Se cachent toutes deux dans les sentiers perdus,  
Et leur tête, bientôt sous l'orage inclinée,  
Ne se relève plus !

Auguste ROBERT.





## JEUNE FILLE ET JEUNE FLEUR.

IMPROMPTU SUR LA MORT D'ÉLISA FRASER.



IL descend ce cercueil; et les roses sans taches  
Qu'un père y déposa, tribut de sa douleur,  
Terre, tu les portas, et maintenant tu caches  
Jeune fille et jeune fleur.

Ah! ne les rends jamais à ce monde profane,  
A ce monde de deuil, d'angoisse et de malheur.  
Le vent brise et flétrit, le soleil brûle et fane  
Jeune fille et jeune fleur.

Tu dors, pauvre Élisà, si légère d'années!  
Tu ne crains plus du jour le poids et la chaleur,  
Elles ont achevé leurs fraîches matinées,  
Jeune fille et jeune fleur.

Mais ton père, Élisà, sur ta cendre s'incline,  
Aux rides de son front a monté la pâleur,  
Et vieux chêne, le temps fauche sur sa racine  
Jeune fille et jeune fleur.

Le vicomte de CHATEAUBRIAND.





## LETTRE

INÉDITE

DE J.-J. ROUSSEAU.



Au comte de Sainte-Aldegonde.

(AU CHATEAU DE RIEULAY, PRÈS DOUAI.)

Paris, le 13 février 1774.

MON pauvre Monsieur de Sainte-Aldegonde, que vous me faites gémir sur la misère humaine ! Que je vous plains et que je plains davantage tout ce qui a le malheur de vous appartenir ou de vous approcher ! Quelle triste et misérable philosophie que celle qui, pour la feinte recherche de je ne sais quelle vérité métaphysique non moins étrangère qu'inutile à l'homme, vous fait renoncer à la raison, à l'humanité, à tous vos devoirs, et, servi par vingt valets, au sein de l'opulence et des aises de la vie, vous fait, pour toute assistance, reprocher aux indigents qu'ils ne vont pas ronger les écorces des bois. Je n'aurais que pitié de votre égarement si je croyais qu'il ne vint que de votre tête ; mais ce qui m'effraie est la crainte trop fondée que la source n'en soit ailleurs. Rien n'est plus propre à nourrir

cette idée et à l'augmenter que votre dernière lettre. Jouissant d'une grande fortune, vous avez été trompé par un faux ami qui la convoita, connut vos faibles, vous subjuga par eux, et tâcha d'en tirer parti : cela est tout simple et dans l'ordre très-naturel des choses de cette vie ; cependant voilà votre amour-propre en convulsion, et pour avoir été la dupe d'un cajoleur, prêt à vous livrer au désespoir, tandis que votre cœur, aveuglé par l'orgueil philosophique, et sourd aux plus doux sentiments de la nature, se ferme aux plus vrais attachements, revêtus d'une forme plus simple. Vous habillez vos folies du nom de vertu, et pour jouir de cette vertu dans un commerce intime, foulant aux pieds, avec les serments qui vous lient, les plaisirs et les devoirs qui vous entourent pour vous rendre le plus heureux des mortels, vous allez gravement chercher le modèle d'une autre encore plus sublime vertu dans une fille de théâtre qui se moque de vous ; qui, pour mettre à contribution votre fortune, vous honore de quelque part dans le fruit qu'elle porte ou qu'elle feint de porter, et que, selon moi, vous traitez néanmoins aujourd'hui plus durement qu'il ne convient à un galant homme dans le cas où vous êtes mis avec elle. Dans l'excès de vos douleurs, vous me demandez conseil sur ces terribles catastrophes, tremblant, pour surcroît, d'être frustré de la gloire

que vous trouviez à donner l'existence à votre semblable par le canal de cette héroïne. Enfin (et c'est ce qui me confond), une subite réminiscence vous fait terminer cette pathétique lettre par une courte et froide apostille sur les prochaines couches de votre femme, de cette adorable et respectable femme, aussi pleine de sagesse, de sens et de douceur que de charmes, sans paraître sensible au bonheur dont elle vous comble, sans dire un mot de celui qu'aura votre enfant unique, d'avoir une si digne mère et d'être formé par elle durant ses premiers ans. Je vous l'avoue, Monsieur de Sainte-Aldegonde, c'est en finissant cette singulière lettre que je n'ai plus su que penser de vous. Ah ! vous rangeriez moins artistement vos phrases au cordeau, si l'esprit qui les dicte était plus en règle.

Vous vous dites fanatique de la vertu. Pour fanatique, on vous le passe ; mais ce doit être en effet une bien singulière vertu que celle dont vous avez l'idée, pour l'être allé chercher chez des comédiennes et de la façon dont vous vous y êtes pris.

Tenez, Monsieur de Ste-Aldegonde, je ne saurais, sans m'échauffer, continuer cette lettre, qui n'est déjà que trop longue, et je ne serai pas assez fou pour tenter de raisonner avec vous ; mais concluons quelque chose. Vous me demandez conseil : voici celui que j'ai à vous donner, et dont au mo-

ment où vous êtes , vous avez le plus pressant besoin. Je vous exhorte et vous conjure de consentir dès cet instant à être le plus heureux des maris et des pères , puisque cela dépend de vous seul , à vous défier des écarts de votre tête ; à laisser à votre excellente compagne l'entier gouvernement de votre enfant durant ses premières années , sans vous mêler de contrarier en rien le vœu de la nature , qui rend la mère seule nécessaire à l'enfant jusqu'à l'âge où il convient que le père s'en mêle. Si vous prenez cet engagement, et si vous y restez fidèle , je ne refuserai pas de conférer avec vous des moyens de lui donner ensuite la meilleure éducation qu'il sera possible, et je suis disposé à m'y intéresser de tout mon cœur. Mais si, sans écouter ni la nature, ni la raison, vous vous obstinez à vouloir suivre l'extravagante expérience dont on dit que vous avez formé le projet , et à faire de votre enfant une brute , sa tendre mère en mourra de douleur, l'enfant finira par être enfermé , le père deviendra l'horreur des honnêtes gens , et , pour moi , ce serait vainement qu'il s'obstinerait à m'écrire , je suis déterminé à ne lui plus répondre et à ne le revoir jamais.

Adieu , M. de Sainte-Aldégonde , voilà mon conseil et ma résolution. Ma femme vous remercie de l'honneur de votre souvenir , et nous vous saluons l'un et l'autre très-humblement.

J.-J. ROUSSEAU.



## LE PLUS BEAU DES CONCERTS!

(A Madame B\*\*\* de V\*\*\*.)

—•—

Oh! les cœurs sont brûlants, les têtes échauffées!  
Un de nos soirs a fui dans le palais des fées :  
C'était Rome... Bagdad... ou Califs... ou Césars...  
L'empire de la grace et du luxe et des arts ;  
La musique d'un rêve!... oh! c'était une fête  
Comme en ont les croyants dans le ciel du prophète!  
Oh! c'est de quoi se tordre et mourir, quand il faut  
Retourner de si loin et tomber de si haut!  
Lorsque, pour le *réel*, les régions amères,  
Il faut vous dire adieu, beau pays des chimères!

Ah! du moins, jusqu'au bout, le souvenir va-t-il,  
Comme un ami fidèle, escorter notre exil!  
Oui, je verrai toujours, des yeux de la mémoire,  
Toujours les flèches d'or dans l'azur de la moire,  
L'or courant des sofas aux plafonds, puis encor  
Le grand lustre, endormi dans le cristal et l'or;

Et la salle, aux lambris de marbre, aux belles fresques,  
 Où Grenade eût donné ses bals chevaleresques,  
 La salle étincelante, avec ses grands miroirs,  
 Et son flambeau-géant, allumé les beaux soirs,  
 Parmi les voiles blancs, sous les cintres attiques,  
 Comme le candélabre aux sept branches mystiques;  
 Et, dans ce tabernacle, arrondi mollement,  
 L'orchestre et les chanteurs muets, jusqu'au moment  
 Où la voix de leur reine et déesse, ô merveille!  
 Par un magique appel tour à tour les éveille;  
 Où votre voix, madame, avec son doux accent,  
 Annonce le concert au salon frémissant,  
 Et l'assemblée est folle et s'élançe, hâtive,  
 Comme si vous disiez : Et qui m'aime me suive!

Votre cour vous salue. — Alors l'archet vainqueur  
 Glisse amoureusement sur les cordes du cœur,  
 Et la gamme impossible, aux bravos de la foule,  
 Part, et comme un collier de perles se déroule.

Alors les deux rivaux, les empereurs du chant \*!  
 (Et là-haut plus d'un ange écoute en se cachant)  
 Et jamais au combat tous deux n'ont mis tant d'ame,  
 Car c'est chez vous, ce soir, et c'est pour vous, madame.

Alors le merveilleux enfant, homme à présent,

\* MM. Rubini et Tamburini.

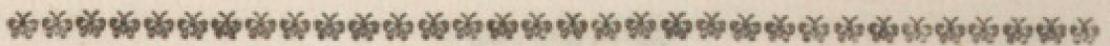
Au trépied musical poète improvisant,  
Liszt, Liszt, qui changerait, sans changer de délire,  
Les notes pour les vers, le clavier pour la lyre!

Et c'est Louise aussi, qui d'un doigt vif ou lent,  
Verse au piano son cœur! — Tel un beau ramier blanc  
Rase un lac de son aile et court de feuille en feuille.

Isaure enfin, qu'un cri d'enthousiasme accueille!  
Et son chant retentit si pur, si ravissant,  
Qu'élancé vers le ciel, on croit qu'il en descend!

Voilà quels souvenirs, et bien d'autres encore,  
Me suivent dans ma nuit que leur prisme décore,  
Bien d'autres, dis-je, car dans ce palais divin  
Vous êtes cinq... Oh Dieu! l'art est froid, l'art est vain;  
Assez! assez! — Il est des choses sur la terre  
Dont nul mot ne trahit le charme et le mystère.  
Plus votre souvenir m'apparaît, plus je vois  
A vouloir vous chanter que je perdrais la voix;  
Qui vous connaît dirait: La louange est légère.  
Qui ne vous connaît pas dirait que j'exagère!

Émile DESCHAMPS.



## LOUISE.

VERS ÉCRITS SUR L'ALBUM DE MADEMOISELLE ÉLISA MERCOEUR.



Nous aurons sous nos pas des fleurs à chaque aurore.

Oui, mon ame, à demain!

Mais dans ces fleurs d'hier laissez-moi voir encore

Où passait mon chemin.

O mon ame! là-bas erre une ombre éphémère,

Enfant aux blonds cheveux;

La voici qui revient, qui passe et dit : Mon frère!

Et me cherche des yeux.

Autour de moi j'entends murmurer : « Qu'elle est belle! »

Et tout bas une voix

Me parle du passé, comme un bruit qui rappelle

Un bonheur d'autrefois.

Mais ce soir entre nous un voile se soulève.

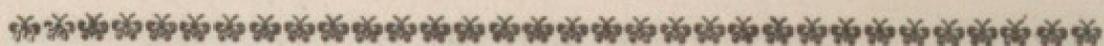
Ange, tu me souris,  
Car tu vois de là-bas ma piété qui rêve  
A ce nom que j'écris.

N'as-tu pas su le mien à l'heure où tout s'oublie :  
Oui, ta mère en pleurant  
Me redisait l'adieu que du bord de la vie  
M'a jeté son enfant.

Oh! ne viens pas ainsi, plein de ce triste charme,  
Autour de moi frémir!  
Pour ce livre léger je dois craindre une larme;  
Laisse-moi, souvenir!

Doux fantôme! à le voir si brillant et si frêle,  
En son vol arrêté,  
On dirait qu'aux feuillets il s'est pris par une aile  
Un phalène argenté.

GAVARNI.



## LE HAVRE.

QUAND l'étranger nous demande :

Quelle ville est sur ce port ? —

C'est la Carthage normande,

C'est la Marseille du nord ;

La ville qui s'asseyoit fière

Sur la mer et la rivière

Dans un havre sans rival,

Qui dans ce nouveau Scamandre

A pris une Salamandre

Pour son écusson naval \*.

Elle est debout dès l'aurore

Aux cris du chantier marin,

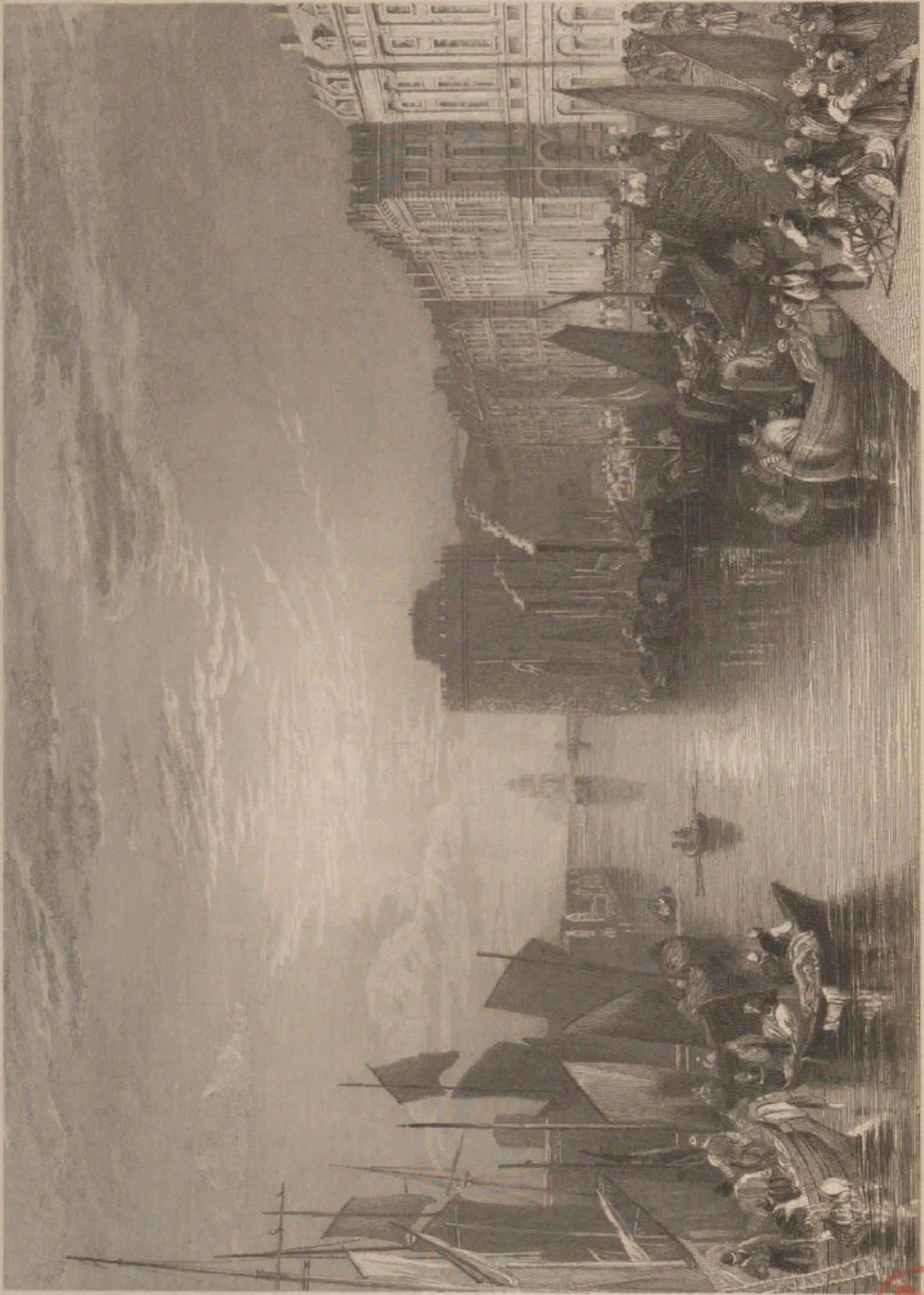
Au bruit du marteau sonore

Qui bat les quilles d'airain :

C'est une vaste corbeille

Où chaque docile abeille

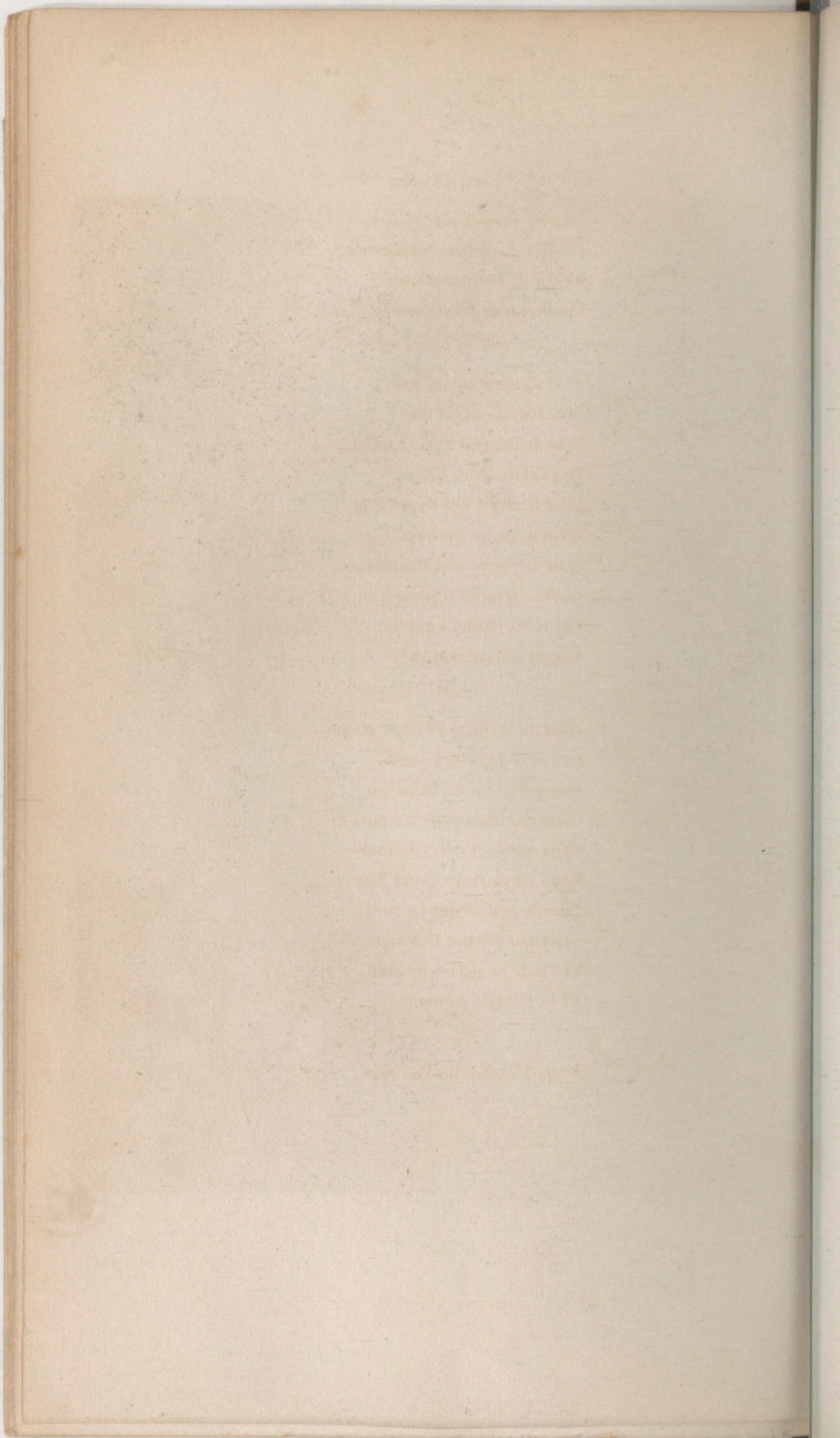
\* Le Havre porte une salamandre dans ses armes, comme le grand bouclier de Phrygie.



Engraved by J. T. Willmore.

Designed by J. M. W. Turner, R. A.





Verse son miel chaque soir,  
 Et, dès que le jour commence,  
 Garnit le festin immense  
 Où le travail vient s'asseoir.

Si l'industrie est un culte,  
 Si le travail est un dieu,  
 Leur hymne est le beau tumulte  
 Qui s'élève de ce lieu ;  
 C'est le chant qui se propage  
 D'équipage en équipage,  
 C'est la cloche au gai tocsin,  
 C'est la voix de la poulie,  
 Le cri du chaînon qui lie  
 Les écluses du bassin.

C'est de là, quand la mer pleine  
 Ouvre la digue des ponts,  
 Que partent pour la baleine  
 Ceux qui lancent les harpons ;  
 Ceux qui vont à Terre-Neuve  
 Boire les eaux du grand fleuve  
 Dans le golfe Saint-Laurent ;  
 Ceux qui visitent Golconde,  
 Et l'Inde en perles féconde,  
 Et le Bengale odorant.

Voilà les quais où l'on pare

Contre le choc des brisants  
 Le vaisseau qui se prépare  
 A son exil de trois ans ;  
 Sa quille durcit aux flammes ,  
 Le cuivre se coupe en lames  
 Le long de ses flancs couverts ;  
 Il va de course en mouillage  
 Tracer l'anneau du sillage  
 Tout autour de l'univers.

Dans ce port à pleines voiles  
 Ils entrent aux jours promis  
 Ceux qui sèment des étoiles  
 Sur leurs pavillons amis ,  
 Et qui , suivant sous la nue  
 Le vol de l'aigle connue ,  
 Apportent de leurs climats ,  
 A travers l'onde orageuse ,  
 La liberté voyageuse  
 Sur la pointe de leurs mâts \*.

Parti de l'York nouvelle  
 Ou du golfe mexicain ,  
 Quand au Havre il se révèle ,  
 Le navire américain ,  
 Le peuple , vivante houle ,

\* Allusion à l'aigle et aux étoiles qui forment les armes et le pavillon des États-Unis.

Pour le saluer se roule  
Vers le môle et les talus,  
Et l'Américain arbore  
Notre drapeau tricolore  
Pour nous rendre nos saluts.

Quand la marée est féconde  
Et qu'elle ouvre sa prison,  
Quand le vent du nord seconde  
Les voiles de l'horizon ;  
Quand, par un joyeux dimanche,  
Le flot qui court de la Manche  
Roule d'agiles convois ;  
Quand les canots à la rame  
Commencent entre eux le drame  
Des sonores porte-voix,

Alors la mer est en fête,  
Chaque vague a deux sillons,  
Les mâts de la hune au faite  
Se couvrent de pavillons ;  
De la jetée aux deux phares  
La joie éclate en fanfares  
Dans l'universel transport ;  
Toute une escadre féconde  
Jette les trésors du monde  
Aux riches bazars du port.

Et la foule qui se penche  
 Sur leur humide chemin  
 Voit passer la voile blanche,  
 Et la touche avec la main;  
 L'odeur des grandes Antilles  
 S'exhale des écoutilles,  
 Couvre le môle riant;  
 Chaque navire qui passe  
 Éparpille dans l'espace  
 Tous ses parfums d'Orient.

Qu'on aime, du haut des môles,  
 Dans les beaux soirs printaniers,  
 Voir courir les banderoles  
 Sur la vergue et les huniers!  
 Voir les arbres des allées  
 Border les ondes salées  
 Comme un cadre gracieux,  
 Et l'amoureux Ingouville  
 Qui, pour embrasser la ville,  
 Semble s'échapper des cieux!

Puis on vient sur la colline  
 A l'heure où tombe la nuit;  
 Sur l'Océan on s'incline  
 Et l'on entend pour tout bruit  
 L'onde légère qui frôle

Les dalles vertes du môle  
Sous les grands anneaux de fer,  
Et l'harmonieuse lame  
Qui chante l'épithalame  
De la Seine et de la mer.

MÉRY et BARTHÉLEMY.



## ADIEUX

A UNE JEUNE MARIÉE.

— o o o —  
CHOEUR DE JEUNES FILLES.

Tu vas quitter nos riantes campagnes,  
Et de l'hymen tu vas subir les lois,  
Vierge, et ce soir tes fidèles compagnes  
Vont t'embrasser pour la dernière fois !

— o o o —  
UNE COMPAGNE.

Sur le gazon tu conduisais nos danses,  
Tu partageais nos plaisirs et nos jeux ;  
Ta douce voix, flattant nos espérances,  
Nous annonçait un avenir heureux.

Qui désormais, au pieux ermitage,  
Saura guider nos pas mal assurés,  
Et couronner la sainte du bocage  
Du lis des champs et des fleurs de nos prés ?

Du bouquet blanc, ornement de ta tête,  
Déjà l'éclat semble briller moins pur ;  
Ainsi l'on voit, signal de la tempête,  
Un vent léger des flots rider l'azur.

Depuis long-temps le soleil a dans l'onde  
Précipité son disque radieux ;  
Sur le vallon la nuit s'étend profonde,  
Il faut partir : reçois donc nos adieux !

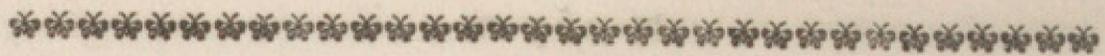
L'heureux époux à qui le ciel t'engage,  
Vers toi, Nérès, s'avance ivre d'amour...  
Le rossignol s'est tû sous le feuillage,  
Et de l'aurore il attend le retour.

L'astre du soir brille dans l'empyrée,  
Et le sommeil nous offre ses pavots.  
Qu'un songe heureux de son aile azurée  
Jusqu'au matin parfume ton repos!...

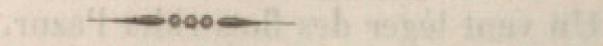
CHOEUR DE JEUNES FILLES.

Vois : le mystère étend sur nos campagnes  
Son ombre sainte et ses aimables lois :  
Vierge, et ce soir tes fidèles compagnes  
Vont t'embrasser pour la dernière fois!

Jules de CHABRILLAN.



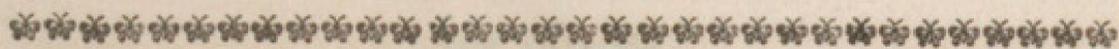
## UNE WALSE.



AH ! vous étiez heureuse, hier au soir, n'est-ce pas ?  
Il est venu vers vous, il a suivi vos pas,  
Et dans le bal à peine étiez-vous arrivée,  
Qu'il vous a dans la walse aussitôt enlevée.  
D'abord, sans voix tous deux, vos yeux se sont troublés ;  
Puis, vous avez souri comme deux exilés,  
Deux proscrits pardonnés qui touchent au rivage  
Dont les chassait toujours quelque terrible orage :  
Et vos cœurs sous vos mains se sont vite entendus,  
Et, bien que dans le monde et le trouble éperdus,  
Obligés d'échanger d'inutiles paroles,  
Ils savaient au milieu de ces discours frivoles,  
Prononcer tous les mots que demandait l'amour :  
« Hélas ! j'ai bien souffert ! — Quel départ ! — Quel retour !  
Vous m'aimez donc encor ! — Cette walse est charmante !  
— Ne pas venir me voir ! — Oui ! — Musique enivrante !  
— Vous ne m'en voudrez plus bientôt ! — Quand donc ? demain !  
— Quel ravissant accord ! — Donnez-moi votre main.  
— On nous regarde. — Non. — Eh bien ! on nous écoute.  
— Encor moins. — Veillez bien ! — Poursuivons notre route !  
— Ciel ! on ne walse plus ! Ils se sont arrêtés ! . . .  
On a souri ! mon Dieu ! — Madame, permettez  
Qu'à votre place. . . Adieu ! votre peine est calmée !  
Mais vous tremblez encor ! — C'est que je suis aimée.

ULRIC GUTTINGUER.





## L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.



Tout est si extraordinaire, tout est si grand dans un homme créé, comme Napoléon, pour donner le mouvement à un siècle et influencer le monde entier, que tout être qui se rattache à lui et eut un rôle dans son existence immense, se revêt, aux yeux des générations suivantes, d'une sorte d'éclat prestigieux et d'intérêt unique, et tel que nul autre ne peut lui ressembler, quelque vif qu'il soit. Et parmi ceux qui partagèrent l'immensité de cette destinée grandiose dont les hommes ont été témoins avec admiration et terreur, il est un être surtout, digne d'occuper l'imagination et d'intéresser le cœur. Je veux parler de celle qui fut, pendant la plus brillante partie de la vie de Napoléon, sa femme, son amie; de celle qui, pendant des années de gloire, refléta, avec tant de douceur et d'harmonie, l'éclat trop vif de sa puissance.

C'est en raison de la part que Joséphine eut à une existence si féconde et si belle, que même les

ennemis de la France, eux qui bivouaquèrent sur nos places et souillèrent notre sol et nos palais de leur présence, ne purent s'empêcher d'être émus de respect pour cette première épouse du grand homme qu'ils venaient d'abattre; et tout en brisant son sceptre et renversant sa puissance par la force matérielle de leurs armes réunies, ils sentirent le besoin irrésistible de rendre d'éclatants hommages à la femme qui avait fait long-temps partie de lui-même, à la femme qu'il avait aimée, et sur la tête de laquelle s'étaient reposés les rayons de sa gloire.

Sans ce noble motif, sans ce besoin impérieux d'honorer dans Joséphine ce même héros que les nations alarmées étaient convenues d'enchaîner, il n'y aurait eu qu'une stupide et insultante curiosité dans les visites qu'elle reçut des souverains qui détrônaient son époux, et dans les marques d'estime et de distinction que lui donna particulièrement l'empereur Alexandre.

Il y a dans ces hommages rendus à l'épouse d'un homme que les souverains de l'Europe pouvaient à juste titre regarder comme un redoutable ennemi et comme le fléau destiné à châtier leur orgueil, une étonnante preuve de la force imposante d'un grand génie, même alors qu'il est tombé! Il y a aussi une frappante et amère leçon pour les traîtres qui se courbaient dans la poussière des rois étrangers, et mendiaient lâchement des faveurs qu'ils

obtenaient en même temps que leur mépris ; il y a enfin , dans ces témoignages de respect pour une femme déchue alors de sa puissance, un poignant et flétrissant reproche pour ces courtisans gorgés d'or qui couraient salir, près de l'ennemi vainqueur, leur gloire et leur fraternité d'armes avec le héros du siècle !

Pour les ames vives et enthousiastes qui aiment à prêter quelque chose de mystérieux et de surnaturel à tout être dont l'éclatante supériorité semble annoncer une mission venue d'en haut, Joséphine parut être l'étoile dont Napoléon lui-même parlait souvent. Bien des gens prétendirent qu'en se séparant d'elle il avait détourné de lui cette étoile et marqué le terme de sa fortune. S'il est vrai que, par tendresse pour elle, il repoussa long-temps le conseil qu'on lui donnait de prendre une autre femme pour satisfaire le parti qui voulait voir un successeur au chef de l'État, que n'a-t-il su résister toujours !

Une chose certaine , c'est que ce divorce fut appris avec déplaisir et accueilli comme un présage funeste par la majeure partie de la nation. Joséphine était généralement aimée, et comme femme aimable et bonne, et comme compagne de Napoléon. Elle avait grandi avec lui, elle s'était éclairée de toute sa gloire, elle était la moitié de cet homme géant, de cet autre faiseur et défaisur de rois, de cette

grande œuvre d'une révolution non moins grande, et bien des âmes superstitieuses avaient placé dans la réunion de ces deux existences le talisman par lequel seulement s'expliquait pour elles une puissance d'homme aussi incompréhensible.

La modestie constante, la bonté, l'affabilité, la grace exquise de cette femme, élevée tout-à-coup d'un rang si ordinaire à une hauteur aussi immense, sa modération et sa simplicité sur le trône éblouissant d'impératrice, tempéraient le despotisme impérial de son époux. Que de larmes furent essuyées par elle, que d'injustices réparées, que de fautes pardonnées, que de familles émigrées rendues à leur patrie par le pouvoir de son influence! « Si je sais gagner les batailles, vous savez gagner les cœurs, » lui écrivait Napoléon qui l'appréciait mieux qu'aucun de ceux qui la connurent, et l'aimait plus tendrement qu'aucune de celles qu'il aima depuis.

Tombée la première du faite où la fortune les avait élevés tous deux comme pour étonner le monde, elle ne fut ni atterrée ni humiliée de sa chute; et de même qu'elle était montée sans surprise et sans orgueil, de même elle redescendit sans murmures et sans faiblesse, se laissant par dévouement dépouiller de son titre sacré d'épouse, ainsi que du diadème et des grandeurs dont elle eût été excusable de s'enivrer davantage. Elle ne retint de sa magique existence que le titre d'*amie de Napoléon*, et ne

voulut pour palais que sa douce et paisible retraite de la Malmaison, séjour cher à son cœur, parce que, là surtout, avait lui dans toute sa pureté la gloire de son époux; parce que là, Napoléon fut plus grand, plus réellement puissant, plus réellement superbe que dans les splendides palais de l'empire! Dès ce moment, elle ne quitta plus cette retraite ennoblie par tant d'immortels souvenirs, et là elle chercha une noble consolation à la douleur d'avoir vu briser les liens dont elle était fière, en rêvant de nouvelles gloires pour celui qui n'était plus que l'époux de son cœur, et en se plaisant à supposer à une archiduchesse autrichienne une ame semblable à la sienne!

Elle versa bien des larmes dans ces mêmes lieux où elle avait vu de si beaux jours, dans ces mêmes lieux qui avaient reçu les inspirations d'un sublime génie, dans ce cabinet consulaire où elle avait entendu développer tant de grandes pensées, tant de vastes et gigantesques projets! Elle versa bien des larmes sur ce même fauteuil gardé là avec un religieux respect, et où tant de fois, avec l'admiration et l'orgueil d'un amour de femme, elle avait vu travailler Napoléon!!.. « Oh! disait-elle un jour, » éperdue et le visage baigné de pleurs, « ai-je bien pu « consentir à cette odieuse séparation! Lui malheu- « reux, et je ne suis pas là pour l'aider à souffrir!» Puis demandant avec anxiété les journaux, elle les dé-

vorait et retombait ensuite dans le désespoir : « Les  
 « infames , s'écriait-elle , comme ils le calomnient !  
 « comme ils l'accusent faussement ! Qui peut, mieux  
 « que moi , connaître cette ame qui m'a appartenu ,  
 « et savoir combien ce qu'ils lui reprochent est  
 « faux. »

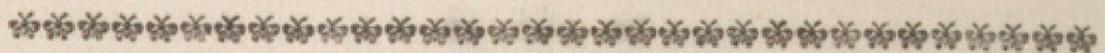
Et au milieu de cette douleur si réelle et si profonde , il lui fallut agréer des hommages de rois , qu'on mit bien plus de prix à lui rendre qu'elle n'en mit à les recevoir ; l'empereur Alexandre vint saluer avec attendrissement et respect la femme de ce grand ennemi vaincu , et ces lieux tout empreints de lui , où il semblait qu'à chaque pas on respirât son ame.

Des désastres tels que ceux qui marquèrent cette époque , peuvent briser les ressorts d'une existence. Ses tourments sur la destinée de ses enfants , inséparable de celle du grand homme déchu , étaient un autre poison lent qui achevait de la dévorer. Le 29 mai de l'année mémorable et funeste de 1814 , Joséphine rendait le dernier soupir ! Le nom de Napoléon fut le dernier mot qu'elle prononça à diverses reprises. Plusieurs fois au paravant , elle avait répété en tressaillant d'effroi ces mots : « L'île d'Elbe ! l'île d'Elbe !... » On eût dit qu'une horrible idée de persécution et de souffrances s'offrait à son imagination avec le nom de la terre d'exil !..

Heureuse elle fut de mourir alors ! Elle n'a point

eu l'idée de cet autre lieu de barbare exil où l'air empoisonné tue avec de lentes douleurs et une longue agonie ! Heureuse elle fut de mourir ! Elle n'a point entendu retentir à son oreille le nom éternellement funèbre du rocher de Sainte-Hélène !!

Madame Alexandrine ARAGON.



## CHAMBORD.

Quoniam tu, Domine, singulariter in spe  
constituisti me,

DAVID. psalm. 14.

JE ne hais ici-bas rien autant que la pluie :  
Elle amollit mes nerfs et m'attriste et m'ennuie !  
Oh oui, lorsque le ciel ouvre ses sources d'eau,  
La vie à tout mon être est un pesant fardeau,  
Car poésie, amour, elle vient tout éteindre  
La pluie en moi, quand même elle ne peut m'atteindre ;  
Et naguère à cheval je courais vers Chambord,  
Du parc de Saumery je côtoyais le bord,  
Elle battait mon sein, mes bras et mon visage,  
Et je la maudissais encor plus que d'usage,  
Quand soudain j'aperçus au-dessus des forêts  
Se dresser devant moi comme des minarets,  
Comme un de ces châteaux qu'éleva la féerie !  
Quoique la pluie alors redoublât de furie,  
Je ne la sentais plus ; un ineffable émoi  
Me parcourait ; mes pleurs débordaient malgré moi,  
Et tous les souvenirs et d'amour et de gloire

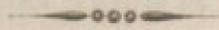
Que réveille Chambord , inondaient ma mémoire !  
 C'est là , disais-je , là que le roi chevalier ,  
 Qui reçut de Bayard l'épée et le collier ,  
 Héros à Marignan et plus grand à Pavie ,  
 De chasses et d'amours entremêlait sa vie ;  
 Là que parfois , auprès de la reine sa sœur ,  
 De piquants entretiens il goûtait la douceur ,  
 Que de ses passions il lui contait l'histoire ;  
 C'est là qu'en un paisible et riant oratoire  
 Enfant du Primatice ainsi que le palais ,  
 Il traçait aux vitraux ses doux versicolets !  
 C'est là que de Diane oubliant les années ,  
 Henri deux lui donnait des heures fortunées ,  
 Et répandait croissants et chiffres amoureux ,  
 Pour dire à l'avenir combien il fut heureux !  
 C'est là que Charles neuf , le chasseur intrépide ,  
 Monté sur un coursier comme l'éclair rapide ,  
 Sans meute ni varlets , mit un cerf aux abois !  
 C'est dans ces murs discrets , c'est au fond de ces bois  
 Que Louis-le-Pudique a voilé ses tendresses ;  
 Là que son fils aima ses premières maîtresses ,  
 Qu'aux pieds de Mancini , reine de ses désirs ,  
 Il jetait à grands flots la pompe et les plaisirs !  
 C'est là , disais-je aussi , dans ce lieu solitaire ,  
 Que Maurice de Saxe , exilé volontaire ,  
 Abritait ses lauriers et ses jours orageux ,  
 Que de la guerre encore il évoquait les jeux ;  
 Là qu'il mourut pleuré du soldat et des belles !  
 C'est là , qu'un jour poussé par les destins rebelles ,

Stanislas en chrétien s'en vint se résigner,  
 Et roi par ses bienfaits, croyait encor régner !  
 C'est de ce grand château, de tout son territoire,  
 Que l'empereur guerrier, le géant de l'histoire,  
 Dota l'un des chevaux de son char triomphant !  
 C'est ce domaine-là que le royal enfant,  
 Le moderne Joas, a reçu de la France,  
 Comme un gage d'amour ! aux temps de l'espérance,  
 C'est là qu'un peuple immense, accouru tout joyeux,  
 Impatient du cœur, impatient des yeux,  
 De l'héritier des rois fêta la jeune mère !  
 Mais ces temps n'ont jeté qu'un éclat éphémère !  
 Les lis se sont brisés sur le front de Henri !  
 De royaume en royaume il mendie un abri !  
 Mais peut-être qu'un jour, touché de notre épreuve,  
 Le ciel ramènera l'orphelin et la veuve  
 Au doux pays de France ! Oui, peut-être qu'un jour,  
 Chambord, palais proscrit, magnifique séjour,  
 Menacé vainement de haches déloyales,  
 Tu renaîtras encore à des pompes royales !

Édouard D'ANGLEMONT.



## LA FIANCÉE.



Quor, tandis que le bal l'environne et l'appelle,  
Tandis que tous les yeux lui disent qu'elle est belle,  
Pas même un sourire distrait!  
La gaité cependant autour d'elle respire,  
La danse a conservé ce rapide délire  
Qui naguère encor lui plaisait.

Ah ! ne lui parlez point d'un monde qu'elle oublie ;  
Ne lui demandez point quel nouveau sentiment,  
Si profond qu'il ressemble à la mélancolie,  
Se trahit sur son front charmant.

La jeune fille est fiancée ;  
De sa gaité d'enfant ne cherchez plus l'ardeur.  
Sa nouvelle existence est déjà commencée  
Avec son grave et saint bonheur.

De son calme foyer rêvant déjà les charmes,

Elle voit en beaux jours sans troubles, sans alarmes,  
Se dérouler son avenir.

Et cette ame si pure en extase ravie  
Ne cherche dans toute sa vie  
Que des devoirs pour les bénir.

Aussi pas un nuage en sa douce espérance,  
Pas un trouble importun à son cœur combattu,  
Son innocent amour est de l'obéissance,  
Son bonheur est de la vertu.

Voyez son beau regard et de vierge et d'amante  
Au milieu de la foule à tout moment changeante,  
S'arrêter sur celui qui fait tout son espoir.  
Voyez, silencieuse et révélant sa joie,  
Cette larme briller entre les cils de soie  
Dont se voile son grand œil noir.

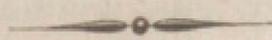
Puis laissez-la partir rêveuse et satisfaite,  
Laissez-la s'éloigner de nos frivoles jeux,  
Il faut à nous, mortels, tout le bruit de la fête,  
A cet ange la paix des cieux.

Madame LUCY COUEFFIN.



**A M. LE COMTE DE PEYRONNET,**

EN LUI OFFRANT UN EXEMPLAIRE DES ÉMOTIONS.

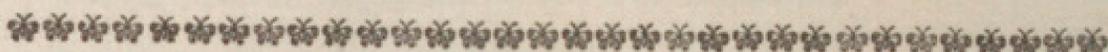


DES verroux se fermaient sur ma folle jeunesse  
Que frappait l'inflexible loi !  
Soutien de la justice, interprète du roi,  
Vous parlez, et soudain, dissipant ma tristesse,  
Les murs s'écroulent devant moi.  
Dans les jours de votre puissance  
Ma voix ne vous a point chanté :  
Gagner à Charle un cœur par le bienfait dompté  
Fut toute votre récompense.  
Vous êtes malheureux, loin de moi le silence !  
Pour l'auguste captif, pour la noble souffrance,  
J'ai des chants de fidélité !  
Si dans votre cachot ma sainte piété  
Ne fait point parvenir l'air de la liberté,  
J'y porte au moins l'accent de la reconnaissance.  
Puissent ces vers, enfants de ma belle saison,  
Charmer quelques instants de votre long martyre !  
Puissent-ils, dans vos yeux appelant un sourire,

D'un ciel pur et serein vous rendre l'horizon !  
La douleur de votre ame est un poids pour la nôtre.  
De l'honneur et de la raison,  
Sublime et généreux apôtre,  
Vous avez ouvert ma prison,  
Pourquoi ne puis-je ouvrir la vôtre ?

J. LESGUILLON.

Paris, septembre 1833.



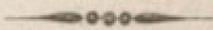
## RÉPONSE

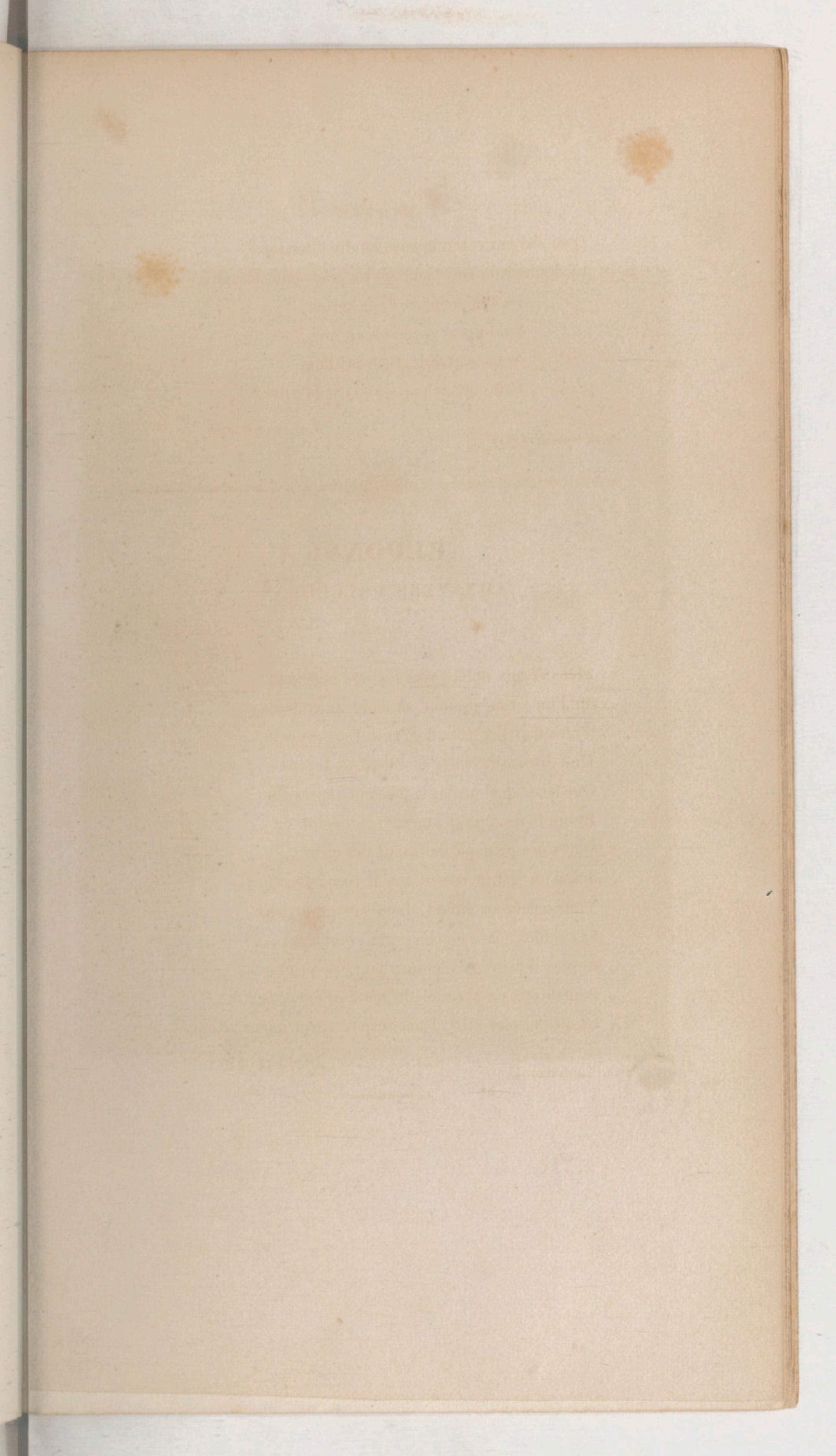
AUX VERS PRÉCÉDENTS.

MÉLANT aux nobles vers les vers ingénieux,  
Et d'un accent profond ensemble et gracieux,  
Votre flatteuse voix doucement me rappelle  
L'un de ces souvenirs consolants et joyeux  
Que laisse quelquefois la puissance après elle,  
Et qui la font encor regretter, infidèle !  
Que votre piété par la faveur des cieux  
Soit d'un juste succès au moins récompensée.  
Vous, généreux enfant, dont l'art industrieux  
Sait si bien, dans un chant pur et religieux,  
Revêtir d'heureux vers une heureuse pensée,  
Poursuivez, croyez-moi, la route commencée ;  
L'esprit inspire bien, l'ame inspire encor mieux.

DE PEYRONNET.

Ham, septembre 1833.



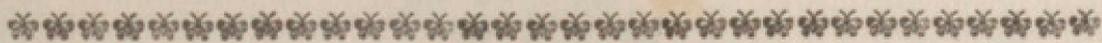




Miss F. Corbeaux.

Engraved by J. Goodyear.





## UNE LETTRE DE LUI.

Je n'imagine pas d'occupation plus attachante pour le cœur que celle qui a fourni à l'auteur de *l'Ane Mort* le sujet de son chapitre de «l'Inventaire,» aimable et touchante énumération de tout ce que renferment en menus souvenirs, moitié sérieux, moitié souriants, l'ame et le secrétaire d'un jeune homme. — Vous avez lu ce chapitre. Ainsi ne vous attendez pas que je vous donne ici le calque effacé d'impressions qui vous sont demeurées sans doute, comme à moi, vives et colorées, au plus intime coin de la mémoire. Je compte sur la fidélité de vos souvenirs. Je n'aime pas à refaire ce qui est bien fait.

Mademoiselle Juliette de M\*\*\* s'oubliait un soir dans une sorte d'examen assez semblable à celui qui remplit ces touchantes pages du neuvième chapitre de *l'Ane Mort* : — examen tout rêveur, tout délicieux, qui dévore les heures et qui absorbe la pensée. Il s'agissait cette fois, non plus d'un secrétaire

en ébène, *incrusté d'un nacre jaunissant*, mais d'une élégante cassette bleue, aux ciselures d'or, aux reflets étincelants, au sanctuaire émaillé et velouté. Cette cassette renfermait des papiers, des bijoux. Ces papiers, c'étaient des lettres d'amour. Ces bijoux, c'étaient des colliers et des médaillons. Dans l'un de ces médaillons, il y avait un portrait d'officier, je crois.

Vous trouverez tout ceci bien commun, et vous aurez raison. Des médaillons ! une cassette ! un portrait ! cela se voit partout : les élégies et les mélodrames regorgent de tout cela. Mon Dieu ! nous le savons. Mais nous nous sommes promis de vous dire toute la vérité. Or, la vérité est que mademoiselle Juliette de M\*\*\* était assise, par un beau soir du printemps dernier, devant une table de tapisserie, et occupée fort sérieusement à l'examen d'une cassette pleine de lettres et de bijoux, parmi lesquels il y avait des médaillons, vous dis-je, et un portrait.

Pourquoi une pareille revue à une pareille heure ? Pourquoi surtout cette élégante toilette de bal, toute de soie et de gaze et de tulle dentelé, cette couronne de roses blanches, arrondie comme un diadème de fiancée sur cette charmante tête virginale aux contours suaves, aux poses harmonieuses, aux cheveux noirs ? Pour qui toute cette séduction ? Personne n'est là ; personne ne vient. La jeune fille

est seule, seule avec la cassette, les médaillons et le portrait. Va-t-elle donc sortir....

Elle allait sortir. L'équipage de M. de M\*\*\* attendait en bas depuis un quart d'heure. Les chevaux piaffaient dans la cour avec impatience.—Un domestique en livrée est entré chez M. le baron pour lui dire que John venait d'atteler. Madame achève de mettre ses diamants. On n'attend plus que mademoiselle, qui ne vient pas.

C'est que tout à l'heure, en essayant tous ses colliers, tous ses bracelets, elle a songé qu'elle avait là, dans sa cassette, un bijou qui lui siérait mieux peut-être que ces quatre beaux rangs de perles ondoyant comme des gouttes de rosée sur son cou éblouissant. Elle a pris la précieuse cassette, l'a ouverte en souriant, y a cherché la chaîne d'émail qui suspend un petit médaillon transparent enrichi de turquoises... puis, au moment où son regard brillait de joie à la vue du joyau azuré, au moment où sa main s'avancait pour le saisir, une larme est venue obscurcir ses yeux, un tressaillement subit a arrêté sa main. — Une lettre était là, parmi tant d'autres, mais toute dépliée, tout ouverte, étalant aux regards de la jeune fille un confus assemblage de lignes rompues, de mots sans suite, de signes mystérieux : une croix de sang tachait le bas de la page, qui semblait avoir été mouillée de larmes il y avait bien long-temps...

C'était une lettre de lui : la dernière, celle qu'il lui écrivit il y a un an, avant d'expirer.

La vue de cette lettre émut la jeune fille qui, toutefois, resta quelques minutes indécise sur le parti que son cœur lui conseillera de prendre. Dans son irrésolution, elle s'empara vivement du collier, et essaya de ne pas regarder la lettre. Mais la force lui manqua. Elle lut et relut jusqu'au bout cette page d'adieu qu'avait tracée une main mourante ; elle s'attendrit jusqu'aux larmes à la regarder, à y appuyer ses lèvres, à prier tout bas, en la recommençant mille fois, comme si chaque ligne eût renfermé quelque une de ces formules saintes qu'on ne prononce qu'à genoux... — Elle puisa dans cette religieuse effusion de tristes souvenirs, assez de résolution, assez de force d'ame, assez d'héroïsme enfin... pour refuser d'aller ce soir au bal.

Elle n'y alla que huit grands jours après, lorsque, dans un accès de bravoure, elle eut brisé sa cassette en mille morceaux et jeté tous ses papiers au feu.

CORDELIER DELANOUÉ.



## LA RELIGIEUSE DE GRENADE.

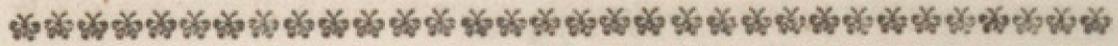


SEULE avec ton esprit, seule avec ton amour,  
Au pied de tes autels je passe chaque jour :  
C'est moi, c'est Josepha, qui, devant matine,  
Devant ton front sacré la première s'incline,  
Qui fais fumer l'encens qui s'élève vers toi,  
Allume tes flambeaux, c'est moi; c'est encor moi  
Qui fais résonner l'orgue et chante ta louange ;  
Dans tes mystères saints, qui fais la vierge ou l'ange ;  
Qui, bravant les terreurs d'un sommeil combattu ,  
Garde durant la nuit ton temple, le sais-tu ?  
Ton image, ton nom absorbent ma pensée,  
Je t'offre tous les vœux d'une flamme insensée ;  
Mes larmes, mes transports, mes soupirs, mon ardeur,  
Tout s'exhale pour toi, s'évapore en langueur.  
En contemplation mon ame se consume  
Tant que la clarté luit, tant que ma lampe fume.  
Que je souffre, ô mon Dieu ! je vois d'un œil jaloux  
Tout ce qui devant toi vient fléchir les genoux ;  
Je tremble qu'une voix et plus douce et plus tendre

Arrive jusqu'à toi, se fasse mieux entendre ;  
 Que, sous un autre voile, il soit un front plus pur  
 Qui doive s'élever vers un plus haut azur,  
 Sur lequel ton regard s'abaisse en ma présence  
 Avec plus de douceur et plus de complaisance.  
 J'ai d'une passion qui dévore le cœur  
 Tous les tourments enfin, sans avoir le bonheur !  
 Qui donc institua cet éternel supplice,  
 Plus cuisant, plus aigu que celui du cilice ?  
 Qui donc imagina de s'immoler à toi,  
 De te vouer ses jours, sa tendresse et sa foi ;  
 D'étouffer ses désirs, de s'oublier soi-même,  
 Pour adorer un dieu qui ne dit pas : Je t'aime ?  
 Dans mes embrassements, sur mon cœur oppressé,  
 Resteras-tu toujours immobile et glacé ?  
 Ne te verrai-je pas, comme une ombre légère,  
 M'apparaître une nuit ? N'es-tu qu'une chimère ?  
 Prononce mon arrêt, que j'entende ta voix !  
 Foule-moi sous tes pieds, que je sente ton poids !  
 Dans la contraction d'une puissante étreinte  
 Étouffe, si tu veux, et mon souffle et ma plainte ;  
 A ma destruction signale ton pouvoir ;  
 Mais je veux te toucher, ou t'entendre, ou te voir !  
 Oui, la mort, j'y consens ; mais toujours la souffrance,  
 Toujours la rage au cœur et toujours le silence !  
 Toujours ces tristes sœurs ! toujours ces pâles teints !  
 Toujours ces voiles noirs ! toujours ces yeux éteints !  
 Toujours l'isolement, le jeûne et la prière !  
 Toujours le cloître enfin ! jusqu'à la froide pierre.

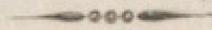
Je suis jeune et mon sort en est bien plus affreux !  
Que de temps pour souffrir ! Prenez mes noirs cheveux ,  
Mon cerveau volcanique et sa pensée errante ;  
Mes yeux étincelants et ma bouche brûlante ;  
Mes vœux impatients, mon ardeur de coursier ;  
La force, la vigueur de mon ame d'acier ;  
Prenez mes plus beaux ans ! vieillard dont le corps penche ,  
Pour votre cœur éteint et votre tête blanche !

La comtesse Herminie de LÉPINAY.



## A MADemoiselle DUPONT,

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

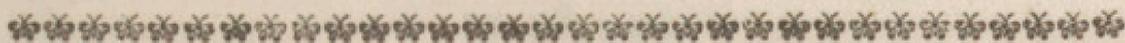


Comme j'aime le ciel pour son miroir d'azur,  
Un nuage flottant pour sa vague dorée,  
L'horizon du midi pour son lointain si pur,  
Le fleuve pour son onde au soleil colorée,  
Pour ses ailes d'émail la reine des étangs,  
La demoiselle d'or et d'émeraude ourdie,  
Comme j'aime un bois vert pour les oiseaux chantants,  
Pour la soubrette, moi j'aime la comédie !

Comme j'aime Madrid pour ses grands cheveux noirs,  
Pour ses tout petits pieds, pour sa longue mantille,  
Pour sa taille qui pend au balcon tous les soirs,  
Pour son rosaire au cou, pour son œil qui pétille;  
Comme j'aime Madrid pour son regard serein,  
Pour la basquine verte et l'allure hardie,  
Pour les gais boléros dansés au tambourin,  
Pour la soubrette, moi j'aime la comédie !

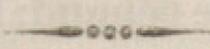
LAFON.





## LES DEUX CHIENS,

TRADUIT DE TIECK.



(La scène se passe chez un chirurgien de village. Sa femme raconte l'histoire qu'on va lire, à des étrangers dont l'un est médecin et se nomme Villa).

..... COMME la bonne femme quittait de temps en temps son siège pour aller regarder dans un petit lit, le médecin lui demanda si elle n'avait pas un enfant malade. « Un enfant malade ! répondit-elle avec vivacité ; venez voir, venez voir plutôt ! » et soudain, découvrant le lit, elle offrit aux yeux des étrangers un roquet dont une patte était couverte de bandelettes. « Voilà l'œuvre de mon mari, dit-elle en ricanant ; aussi chacun dans le village se moque de sa bonhomie. Figurez-vous qu'il y a quelque temps, le maréchal l'appela pour traiter un dogue dont il avait cassé le train de derrière dans un moment de colère. Mon Gottfried (c'est le prénom du chirurgien) enveloppe précieusement son malade,

l'apporte, le panse et le couche ici. « Chez son maître, dit-il, cette pauvre bête serait mal soignée ; son état exige des ménagements ; je veux l'avoir sous mes yeux. » Il fit tant en effet que bientôt l'animal fut guéri : ce qui n'empêcha pas celui-ci de décamper un beau matin sans nous dire ni bonjour, ni merci. Deux mois s'étaient passés, quand, la semaine dernière, nous entendîmes gratter un soir à la porte. « Entrez ! » personne ne répond ; le bruit recommence. Mon mari se lève, ouvre et reconnaît le vieux chien du maréchal traînant à sa suite un roquet boiteux et dont la patte en l'air annonçait l'infortune. Notre ancien pensionnaire tourne et frétille comme un fou autour de mon mari et semble le prier, le supplier de vouloir bien traiter son camarade. Mon premier mouvement fut de saisir la canne de Gottfried pour chasser ces deux mauvaises pratiques ; mais Gottfried s'y oppose et, touché jusqu'aux larmes ; « Jamais, s'écrie-t-il, je n'aurais cru à tant d'esprit et de reconnaissance dans un chien. — Tu appelles ça de la reconnaissance ! répondis-je avec humeur, parce que ce vilain dogue t'a recommandé à ce beau roquet, qui à son tour te vantera à ses amis, de manière que bientôt ta maison sera l'hospice de tous les chiens du pays. » J'ai eu beau dire ; le chien est couché ici, et je suis forcée de le soigner pendant que mon vieux fou est en tournée.

Comme elle prononçait ces mots, le mari entra,

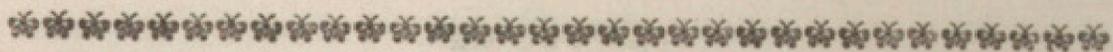
chargé de plantes médicinales qu'il porta dans la pièce voisine. Il salua gravement les étrangers, et, avant de s'asseoir, s'approcha de son malade qui, plein de reconnaissance, lui lécha les mains et le regarda avec attendrissement.

Le docteur, sans se déconcerter, pansa le quadrupède, le recoucha, et pressa doucement sa tête dans l'oreiller, comme pour lui dire qu'il avait encore besoin de repos. L'animal le comprit, lui jeta un dernier coup d'œil et s'abandonna au sommeil.

« Votre femme, dit alors le médecin Villa, se plaint que vous négligez singulièrement vos intérêts. Vous guérissez sans rétribution tout le monde, jusqu'aux animaux, et je gagerais que ce chien, pas plus qu'un autre, ne vous paiera vos honoraires.

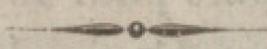
— Je ne leur ai pas encore remis mon mémoire, répondit sèchement le vieux chirurgien. — Eh bien ! s'écria Villa, je vais remédier à votre insouciance, car je souffre de voir que l'on prescrive des ordonnances pour rien, et que l'on ravale ainsi notre art. Acceptez ceci comme un à-compte de ce qui vous est dû par les malheureux, les pauvres blessés, et la bestialité souffrante ; » et il offrit au bon homme une bourse pleine d'or. Avant que celui-ci fût revenu de son étonnement, l'autre était déjà en route et riait de l'aventure.

P. HIMLY.



## GEORGINA.

ÉPISODE DU NAUFRAGE DE L'AMPHITRITE.



Miss Georgina Nearton, fille unique d'un négociant ruiné, se promenait tous les dimanches avec son père à Kensington. Malgré sa parure plus que modeste, elle fixait les regards des promeneurs, et son oreille était souvent flattée par les exclamations qu'on faisait sur sa beauté et sur l'élégance de sa taille; les dandys de la *fashion* passaient et repassaient près d'elle, en exagérant chacun leur ridicule favori, dans l'espoir de s'en faire remarquer. Mais Georgina était en garde contre la séduction des grosses cannes, des gilets gothiques et des manchettes en pleureuses.

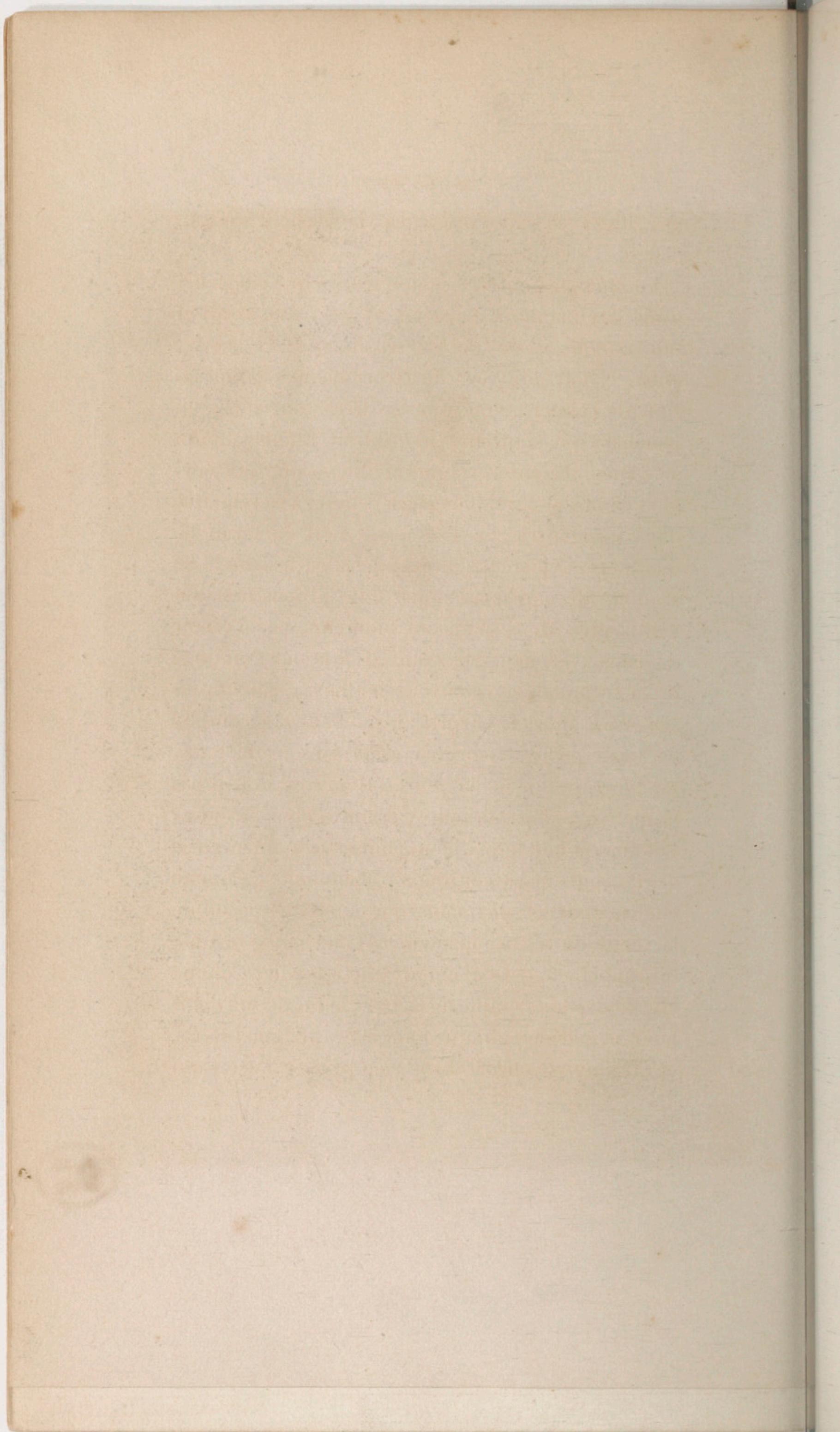
Son père lui avait appris à se méfier de la fatuité visible, mais non pas de la grace perfide; et la première fois que sir Henri B.... vint s'asseoir auprès d'elle à une soirée du Wauxhall, elle fit remarquer à son père la différence des manières de ce jeune homme avec celles des élégants lords dont les élo-



Engraved by J. Cousen.

Painted by C. Stanfield, R.A.





ges, dits avec tant d'insolence, la faisaient souvent rougir.

En effet, le bon M. Nearton trouva que sir Henri avait des manières parfaites et une conversation qui annonçait de nobles sentiments. Le vanter ainsi, c'était aux yeux de Georgina une autorisation de l'aimer; son cœur se livra tout entier au penchant que sir Henri lui inspirait. Étant parvenu à se faire présenter par une vieille voisine de Georgina chez son père, il engagea celui-ci à se remettre dans les affaires, en l'assurant qu'il en ferait de meilleures, et en lui offrant de faire les fonds de sa nouvelle entreprise. Une telle proposition devait rendre M. Nearton au bonheur, par l'espoir de retrouver une dot pour sa fille, et l'on juge de sa reconnaissance envers sir Henri; malheureusement la mort le surprit au moment d'accomplir ce beau projet. Georgina resta sans protecteur, sans fortune; mais l'amour d'Henri ne doit-il pas la mettre à l'abri de toutes craintes pour l'avenir? Cet amour que le malheur semble redoubler, avec quelle confiance Georgina s'y abandonne! Comme elle est touchée des soins que sir Henri prend de la sortir du triste appartement, où chaque meuble lui rappelle le père, l'ami qu'elle a perdu! Comme elle trouve tout simple d'attendre la fin de son deuil pour se marier publiquement avec sir Henri B..., et plus simple encore de ne rien refuser à celui qui

se dit déjà son époux , et qui lui jure une fidélité éternelle !

Cependant dix mois se passent ; le deuil est expiré , et sir Henri ne parle point de mariage. C'est , dit-il , dans la crainte d'exciter la colère d'un vieil oncle dont il attend l'héritage.

Georgina redouble de mystère dans sa liaison avec Henri ; elle ne reçoit personne , ne sort que la nuit , et passe sa vie à le voir ou à l'attendre. Mais un soir que son cœur battait plus fort que de coutume , car Henri devait revenir de la campagne , où il était resté quelques jours , Georgina passa par tous les degrés de l'inquiétude au désespoir , car Henri ne vint point ; seulement le lendemain matin son valet de chambre apporta un billet par lequel il prévenait Georgina qu'il serait encore plusieurs jours éloigné de Londres. La semaine qui suivit , une autre lettre , plus froide encore , lui apprit que Henri , cédant aux prières de sa famille , se voyait obligé de rompre une liaison qui ne pouvait que faire du tort à tous les deux.

Une assez forte somme en billets de banque était jointe à cette lettre. Hélas ! la pauvre Georgina ne les vit pas. Ses yeux se fermèrent avant d'avoir achevé cette cruelle lecture , et elle resta longtemps sans connaissance.

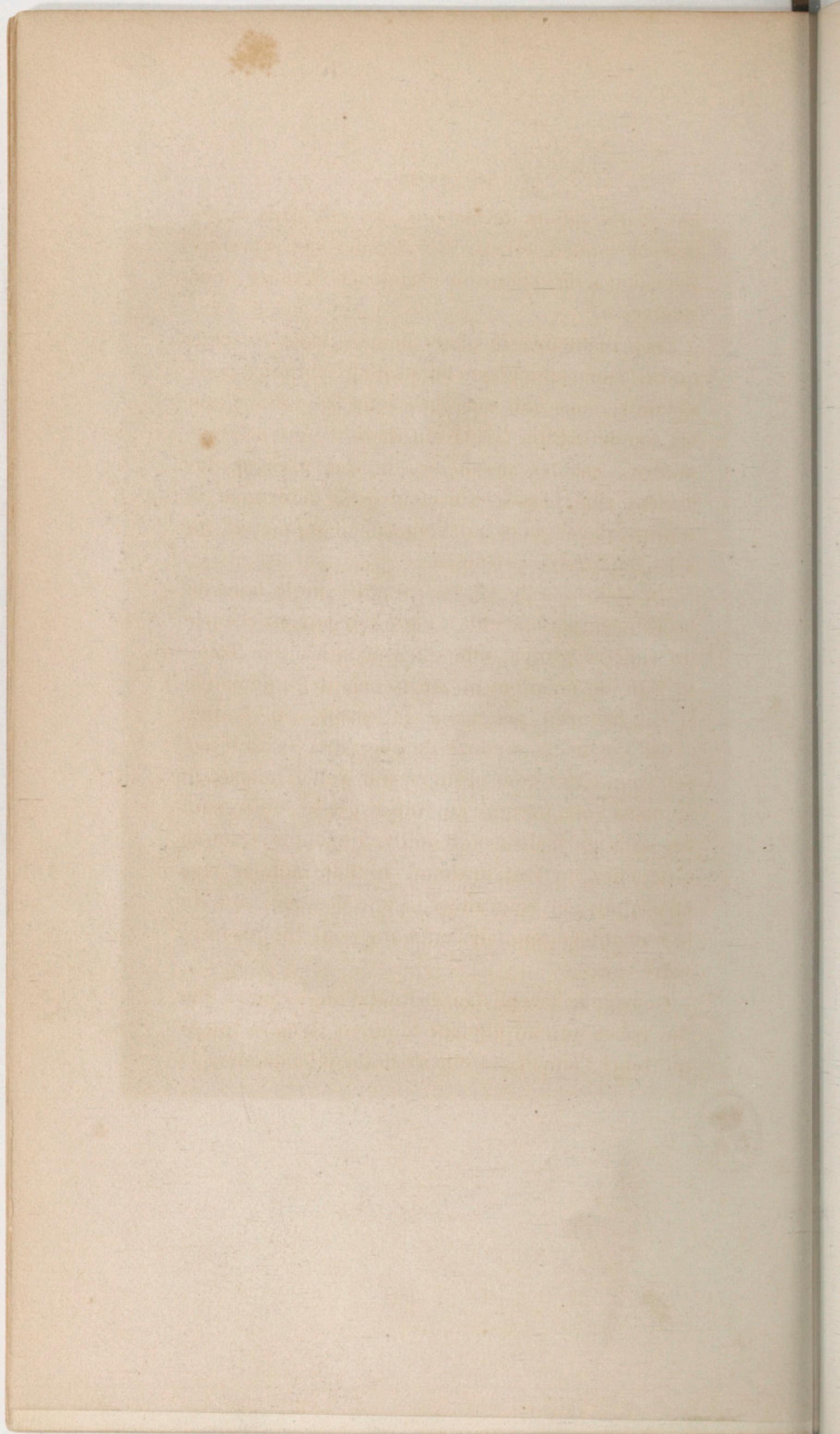
Le valet de chambre voyant le peu de cas qu'elle



Designed by E. T. Parris.

Engraved by C. Heath.





faisait des billets de banque, les mit dans sa poche et courut avertir les femmes qui servaient Georgina, de l'état où venait de tomber leur maîtresse.

Trop malheureuse pour mourir, miss Nearton quitta l'appartement que lui avait choisi Henri, pour s'établir dans une chambre sous les toits d'une maison de la Cité. Là, vivant dans la plus affreuse misère, car les créanciers de son père ne lui avaient rien laissé, elle combattait faiblement le sentiment religieux qui l'empêchait de mettre fin à sa déplorable existence.

Un jour qu'elle allait se rendre sur le bord de la Tamise, comme elle y était souvent attirée par un sinistre projet, elle est rencontrée par Tom, le valet de chambre de sir Henri; il lui demande si elle n'aurait pas envie de revoir son maître.

On devine la réponse de Georgina. — Eh bien! dit Tom, tenez-vous prête ce soir à neuf heures; je viendrai vous prendre en voiture, et je vous mènerai dans une maison où il doit venir souper. Comme c'est chez un restaurateur, tout le monde peut être admis, et vous aurez là une occasion sûre de le rencontrer; qui sait l'effet que peut lui produire votre vue?

Georgina cherche dans le fond d'une armoire une des robes qui lui allaient le mieux dans le temps qu'Henri l'aimait, et elle s'habille de la manière la

plus convenable pour n'attirer l'attention, ni par sa pauvreté, ni par son élégance. Tom vient la prendre à l'heure indiquée ; elle entre avec lui dans une maison d'une singulière apparence. Elle traverse plusieurs chambres remplies de buveurs, qui chantent et jurent à faire trembler. Tom ouvre une porte et la fait entrer dans une grande salle, où plusieurs femmes entourent une immense table couverte de mets grossiers et de bouteilles de shrob. Des jeunes gens arrivent et se placent à côté de ces dames. Georgina espère qu'Henri est parmi eux ; mais non, ce sont des gens d'une autre classe : bientôt le bruit augmente ; on s'injurie, on se bat ; les buveurs des chambres voisines se mêlent au combat ; le sang coule, les femmes crient, et le constable paraît. On s'empare des femmes, on sépare les combattants, et Georgina est confondue parmi les misérables qui, moitié ivres, moitié furieuses de colère, se répandent en injures contre l'autorité, qui les fait conduire dans un lieu de refuge.

Stupéfaite, anéantie par ce traitement dont elle ne comprend point la cause, Georgina ne tente même pas de réclamer contre la mesure qui la plonge dans un lieu d'infamie ; elle ignore encore dans quel affreux repaire elle a été conduite ; et quand on le lui apprend, ce nouveau malheur, qui la sépare à jamais de Henri, la jette dans un désespoir stupide. Elle ne voit plus, n'entend plus, sa vie est suspendue.

« Allons, suivez-moi, lui dit-on un matin, on va mettre à la voile, et si le ciel nous protège, vous serez dans trois mois avec de bons gaillards qui ne vous feront pas la mine. Venez, mon enfant, que le ciel vous en réserve un moins méchant que les autres. »

En disant ces mots, le matelot entraînait Georgina vers le port.

Pendant ce temps, Henri, fatigué d'un long hiver passé sur le continent, arrivait à Boulogne, espérant retrouver dans les bains de mer la santé que les plaisirs de Paris avaient fort altérée. Ces plaisirs, auxquels il a sacrifié son bonheur, celui de Georgina, il commence à les apprécier ce qu'ils valent, et ses sens blasés lui font regretter les vives, les douces émotions que le cœur seul donne.

La saison des bains avait attiré un grand nombre d'Anglais à Boulogne; mais las du monde et de la monotonie attachée à toutes ces relations où la sympathie n'entre pour rien, sir Henri vivait seul, choisissant pour sortir les heures où tout le monde rentre chez soi, et fuyant tous les lieux de réunion. Les gens de sa connaissance attribuaient cette misanthropie soudaine à un mauvais état de santé, et attendaient son rétablissement pour l'entraîner de nouveau dans le tourbillon des plaisirs.

Mais sa maladie était dans l'ame. L'homme le plus léger n'est pas toujours aussi insensible qu'il le croit,

l'ennui, la souffrance réveillent parfois en lui des sentiments engourdis par la vanité, et il n'est pas rare de lui voir regretter le bien dont il ne saurait plus jouir, car le vrai bonheur ne se passe point de pureté. Dans ces moments de souvenirs, où l'image de Georgina, parée de tant de charmes, plus belle encore de confiance et d'amour, lui apparaissait comme un remords vivant, il ne pouvait résister au tourment qui l'agitait. Alors il marchait à grands pas vers le rivage, et cherchait dans l'air froid de la nuit, dans le bruit des vagues, dans l'aspect imposant de l'immensité, un soulagement contre le sentiment qui l'oppressait, et ce calme qui naît du dédain de soi-même.

Un jour qu'il était resté aux bains plus tard qu'à l'ordinaire, il voit les flots se gonfler; un ouragan épouvantable s'annonce. Alors, s'habillant à la hâte, Henri court à la plage : déjà tous les matelots du port y sont rassemblés. On signale un bâtiment en détresse. C'est un trois-mâts, il ne porte point de pavillon. A la longue vue, il est facile de voir qu'il cherche à gagner le large; les vents le repoussent sur la côte; s'il échoue, c'est fait de lui.

La tempête augmente, la mer est plus affreuse que jamais..... Le vaisseau échoué!... là! presque en face de l'établissement des bains; avec le secours de la lorgnette on peut distinguer l'équipage. Des marins se précipitent de tous côtés sur la grève,

car la mer se retire ; on traîne à bras un canot ; on espère au moins sauver les hommes ; quant au vaisseau, il est perdu : la mer, en montant, doit le mettre en pièces.

Le canot est à la mer, mais il ne peut approcher. Un patron de bateau pêcheur, le brave Hénin, se débarrasse de ses vêtements, prend dans sa main une corde, et se jette à la mer. Personne n'ose le suivre. On le voit long-temps lutter contre les flots. Puis les yeux se reportent sur l'équipage, on est frappé de son immobilité ; nul signal ! Les malheureux n'ont-ils plus la force d'implorer du secours ?

Après une heure d'anxiété, on voit le brave Hénin toucher le vaisseau, un matelot lui jette une corde, mais la corde est retirée ; Hénin, sur le point de périr lui-même, est forcé de lâcher prise et de regagner la plage ; il veut se rejeter à la mer.... Ses forces sont épuisées.... Il faut renoncer à tout espoir de sauver l'équipage. La nuit tombe, la mer commence à monter, le bruit des vents, des vagues, ne permet point d'entendre les cris de ces malheureux ; plusieurs marins se sont mis à la mer pour tâcher de recueillir les naufragés. Henri, poussé par un sentiment invincible, se dévoue aussi, et brave la mer en fureur, pour sauver, s'il se peut, quelques victimes prêtes à expirer. L'obscurité redouble, les vents mugissent avec plus de violence que jamais. La mer force les plus intré-

pides à reculer ; on distingue à peine le bâtiment. Tout-à-coup un mât est amené aux pieds du peuple spectateur ; puis des tonneaux, puis des débris, puis des cadavres !...

On court de tous côtés avec des fanaux ; on se précipite sur la falaise. A chaque instant on ramasse des femmes.... des enfants.... des hommes.... tous morts !... Un marin court vers un rocher, il croit apercevoir quelque chose qui se meut dans l'ombre ; c'est un matelot ; on le prend, on le porte dans la salle commune de la *Société humaine* ; deux autres sont recueillis, l'un est trouvé sans connaissance, à califourchon sur une planche que la vague a poussée sur le rivage : on apprend d'eux qu'ils montaient l'*Amphitrite*.

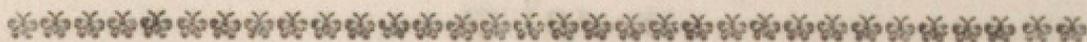
Un homme dont les vêtements ruissellent, porte dans ses bras une femme presque nue ; il réclame par gestes des secours pour elle, car il a perdu la voix, ses yeux sont égarés, sa poitrine haletante ; à peine a-t-il déposé la pauvre naufragée sur la table d'une salle où sont réunis les gens de l'art, qu'il tombe à genoux, et paraît succomber, moins encore à la fatigue qu'à des émotions déchirantes.

Cependant un chirurgien s'empare de la belle mourante ; un sang noir s'échappe de son bras ; des frictions d'éther ramènent un peu de chaleur ; l'infortunée ouvre les yeux ; des cris d'espoir se font entendre ; Henri se ranime, il veut se convaincre

d'un bonheur inespéré, ce n'est point un rêve. Ces yeux si doux semblent quitter la mort pour le revoir encore... Mais ce miracle, qui change l'agonie en délices de l'ame, ne se prolonge point : ce regard d'ange s'éteint pour jamais.

Cette naufragée si belle, c'est Georgina, et cet amour fait pleurer en secret. *Priez pour elle!*

Madame Sophie GAY.



## MES MÉTAMORPHOSES.



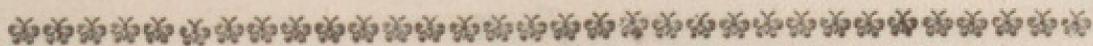
ASSEZ, assez long-temps j'ai rampé sur la terre,  
Pauvre chenille impure aux anneaux tortueux,  
Cherchant quelques rameaux frais et voluptueux  
Pour abriter en paix ma langueur solitaire.

Chrysalide aujourd'hui, dans le fond de mon cœur,  
Comme au sein d'un tombeau, ma muse se reploie;  
C'est là qu'elle entretient son reste de vigueur,  
Là qu'elle se prépare une couche de soie.

Un jour, loin de nos fleurs dont j'ai sucé le miel,  
Papillon balancé sur des ailes naissantes,  
J'irai, tout rajeuni, chercher ces fleurs absentes  
Dont l'éclat radieux s'épanouit au ciel.

Le comte Gaspard de PONS.





## PRIÈRE A DIEU.

QUAND il est des enfants tout frêles, tout petits,  
Pauvres oiseaux tombés sans plumage et sans nids,  
Qui n'ont pour se chauffer qu'un souffle de misère,  
Pour leurs petits pieds nus qu'une écorcheuse terre  
Rouge au sang de leurs pas, comme l'agneau paissant  
Qui laisse de sa laine aux buissons en passant;  
Pour qui tout sol est dur; délicates charrues  
Qui traînent leurs douleurs, en sillonnent les rues;  
Enfants, dont le baptême est dans la pauvreté,  
Dont le seul héritage est la mendicité,  
Qui ne dorment jamais qu'un sommeil d'insomnie,  
Comptent des jours plus longs que la mort d'agonie,  
Vivants, n'ont pas d'habits, morts, n'ont pas de linceuls,  
Et qui n'auront pas même un tombeau pour eux seuls!

Devant tant de douleurs qui font jaillir du monde  
La voix des malheureux lamentable et profonde,  
J'ose me plaindre, moi, moi, qui souffre si peu!  
Oh! si tu m'entendais, n'écoute pas, mon Dieu!

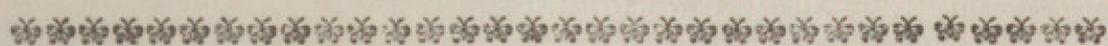
Tandis que ma pensée amèrement déplore  
 Ces malheurs, il en est d'aussi tristes encore !  
 Ces jeunes filles donc ! sans printemps, sans beaux jours,  
 Qui n'ont que l'indigence, et qui n'ont pas d'amours,  
 Tristes fleurs, que jamais ce beau soleil n'éclaire,  
 Qui redoutent d'aimer et frémissent de plaire,  
 Qui baissent tristement leur regard abattu,  
 Dont on méprise tout jusques à la vertu !  
 Trop sages pour chercher un rayon éphémère  
 Qui brûle et jette au cœur une fumée amère,  
 Elles laissent leurs ans stérilement s'enfuir,  
 Et seules sans époux se sèchent à languir :  
 Un travail exigeant les cloue en leur demeure ;  
 C'est un gémissement qui vient sonner chaque heure,  
 Et chaque heure en passant leur répète en son cours :  
 Pour du repos, jamais ! pour des tourments, toujours !  
 Devant tant de douleurs qui font jaillir du monde  
 La voix des malheureux lamentable et profonde,  
 J'ose me plaindre, moi, moi, qui souffre si peu !  
 Oh ! si tu m'entendais, n'écoute pas, mon Dieu !

Mais à ses propres maux tout être peut suffire :  
 Dieu sait au patient mesurer le martyre :  
 Avec les mêmes coups ne se font pas les morts :  
 Contre le flux des maux, luttant, mais sans efforts,  
 Eux ! leur philosophie est dans l'indifférence :  
 Ils craignent tant finir, qu'ils vivent de souffrance ;  
 Ils ont tous les chagrins qui peuvent se guérir ;  
 Mais il en est, hélas ! et dont on doit mourir !

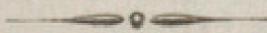
L'art peut ressusciter notre force abattue :  
Le corps nous aide à vivre , et c'est l'ame qui tue !

Alors, si je me plains, moi, qui souffre si peu,  
C'est mon ame qui pleure : écoute-la, mon Dieu !

HERMANCE SANDRIN.



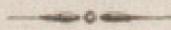
**A M<sup>LLE</sup> HERMANCE SANDRIN.**



CHANTEZ, chantez, jeune inspirée !  
La femme qui chante est sacrée  
Même aux méchants, même aux pervers :  
La femme qui chante est bénie ;  
La beauté défend le génie :  
Les beaux yeux sauvent les beaux vers.

Nous que déchire tant de rage,  
A votre matin sans orage  
Nous sourions dans nos douleurs ;  
Chantez donc vos chansons divines !  
A nous la couronne d'épines !  
A vous la couronne de fleurs !

Victor Hugo.





## UNE CHASSE DE LOUIS XV.



Le 16 octobre 1732 il y avait beaucoup de tumulte dans la cour du château de Versailles. C'était une grande cohue de piqueurs, de laquais, de chiens et de chevaux.

S. M. le roi Louis XV partait pour la chasse à Marly. Lorsque deux heures sonnèrent à l'horloge de Versailles, le roi parut sur le perron, salua de sa main royale, avec cette grace héréditaire dans les Bourbons aînés, et monta un superbe cheval danois aux crins nattés.

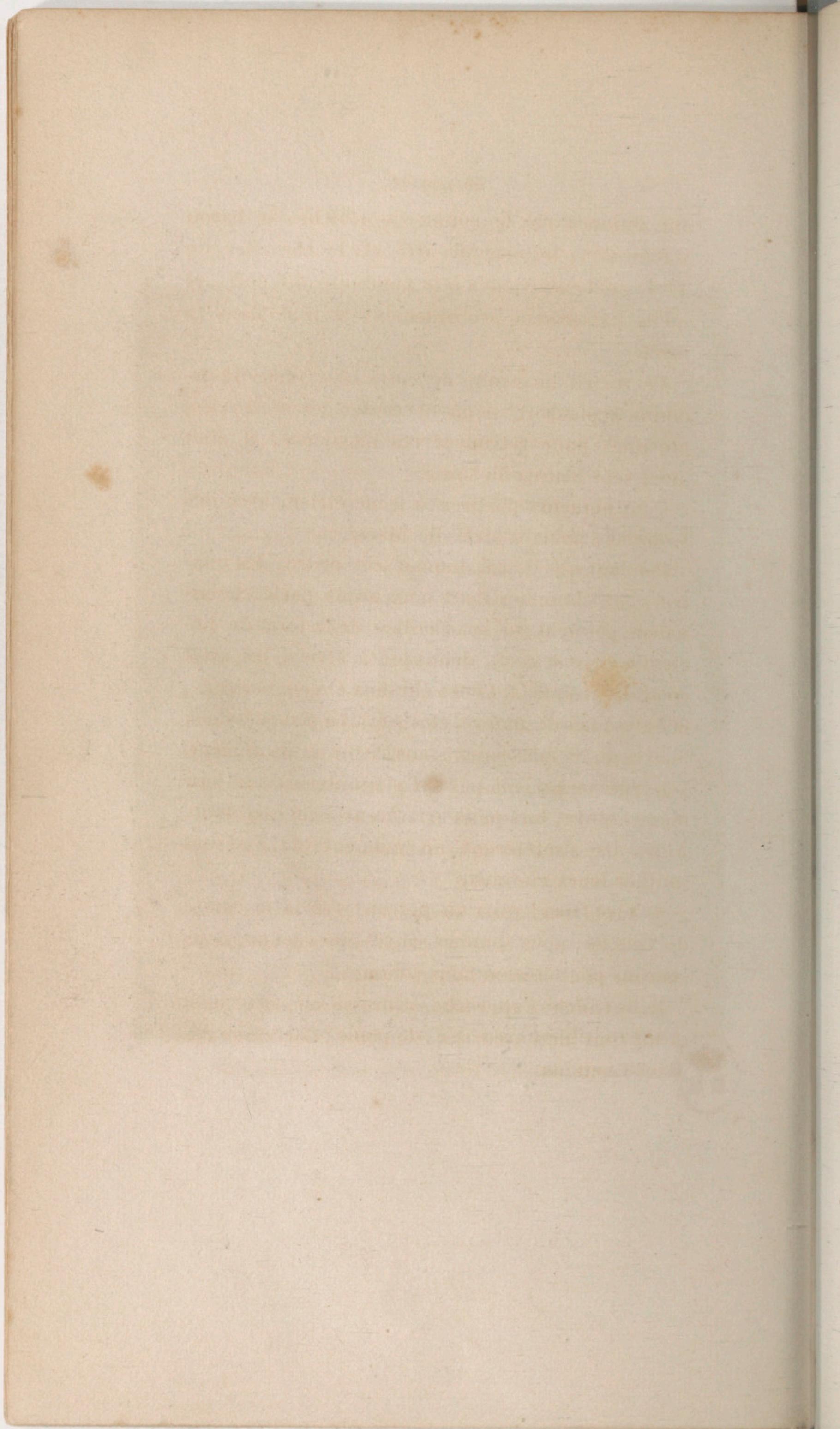
Louis XV, comme tous ses ancêtres, aimait passionnément la chasse. Il était rare qu'il n'assistât pas à l'hallali, et qu'il ne donnât pas lui-même le coup de grace au cerf. Cependant le jour où se passe cette histoire, c'est-à-dire le 16 octobre 1732, la chasse, étant tournée du côté de Lucienne, se forlongea si bien, que le roi revint fort tard, et fut obligé de la laisser. S. M. était d'assez mauvaise humeur en rentrant à Versailles, lorsqu'on



G. S. Newton. P. A.

Engraved by C. Meads.





lui annonça que le comte de Guiche, le baron d'Haucourt, le marquis d'O et le chevalier de Vesle, s'étaient égarés à la poursuite du cerf, et qu'ils passeraient probablement la nuit dans la forêt.

Le roi rit beaucoup de cette idée; mais il ordonna cependant qu'on fit toutes les recherches possibles pour retrouver ces messieurs. Il était alors sept heures du soir.

Cinq piqueurs partirent à franc étrier, avec des trompes, pour la forêt de Marly.

Pendant que le roi donnait cet ordre, les quatre gentilshommes dont nous avons parlé cheminaient gaiement au beau milieu de la forêt de Lucienne, car le cerf, débusqué à Marly, les avait conduits jusque là. Leurs chevaux étaient éreintés, la nuit se faisait sombre, et il y avait à peu près deux heures qu'ils marchaient sans savoir où ils allaient.

Ils ne tarissaient pas en plaisanteries sur leur mésaventure, lorsqu'ils arrivèrent à un carrefour. Alors ils s'arrêtèrent un moment et laissèrent souffler leurs chevaux.

— Vive Dieu ! voilà un poteau ! s'écria le comte de Guiche ; nous sommes sauvés, messieurs ; nous saurons peut-être où nous sommes !

M. de Guiche s'approcha, se dressa sur ses étriers, et lut tout haut avec assez de peine : Carrefour des Trois-Chemins.

— Je voudrais bien savoir quel est le faquin qui a écrit cette sottise, dit en maugréant le chevalier de Vesle.

— Est-ce que sérieusement nous passerons la nuit ici ? ajouta le baron d'Haucourt, que cette crainte semblait récréer fort peu.

— Ma foi ! messieurs, reprit le comte de Guiche, je crois que ce que nous pouvons faire de mieux est de nous confier à l'instinct de nos bêtes ; elles sentiront peut-être une écurie.....

— D'ici ?... dit le marquis d'O en riant ; diable !... vous leur donnez du nez comme à des limiers... Mais essayons toujours...

Ils mirent alors la bride sur le cou de leurs chevaux.

Le cheval du comte de Guiche, qui paraissait le plus fatigué, prit la première route à droite, et les autres suivirent.

A peine avaient-ils fait trois cents pas, qu'ils avisèrent une lumière.

— Eh bien ! messieurs, dit le comte de Guiche, avais-je raison ?...

— Encore faut-il savoir si nous serons reçus à cette heure, fit de Vesle.

— Vous en doutez, chevalier ? reprit de Guiche en rajustant les tuyaux de ses manchettes.

Les chevaux allongeaient le pas, et ils arrivèrent à la lisière du bois. Un quart d'heure après, les

courtisans frappaient à la porte grillée d'un château d'assez bonne apparence.

On n'ouvrait pas.

Ils crièrent si fort, et leurs chevaux aussi, qu'à la fin quelqu'un parut.

Ils se nommèrent et demandèrent l'hospitalité. On les pria d'attendre. Il était dix heures. Un domestique revint et leur ouvrit.

La maison était fort belle, et paraissait tenue sur un très-bon pied. Les valets leur firent un grand feu et les débottèrent. On mit leurs chevaux à l'écurie, et on en eut soin comme d'eux-mêmes.

Jusque là tout allait bien; seulement le maître ne se montrait pas.

Les courtisans se regardaient entre eux sans se rien dire, quand on leur annonça que le souper était servi.

Ils en avaient grand besoin, et autant de désir de voir l'amphitryon faire les honneurs de la table. Mais point. Il n'y avait que quatre couverts.

Ils n'en trouvèrent pas moins le souper exquis, et ils mangèrent avec grand appétit.

Le souper fini, ils retournèrent au salon, où ils trouvèrent le café et un meilleur feu qu'auparavant. Ils ne se tenaient pas d'aise. S'attendre à coucher à la belle étoile en octobre, et trouver une hospitalité aussi bien entendue, cela passait toute prévision, et il fallait crier au prodige.

Une chose les tourmentait seulement, c'est que le maître ne paraissait pas encore, et que les valets ne parlaient pas.

Lorsqu'ils eurent pris le café, un domestique vint leur dire que leurs lits étaient prêts.

Le chevalier de Vesle, voulant cependant savoir à qui ils devaient une aussi aimable réception, demanda au valet à qui appartenait le château.

Il répondit qu'il ne savait pas.

— Mais le nom de votre maître?... demanda le comte de Guiche.

Le valet hésita, puis dit entre ses dents: Rossignol, et s'enfuit.

— Jamais homme ayant de telles façons ne s'est appelé Rossignol, dit de Guiche au chevalier.

— Je certifie qu'un pareil traitant ne peut être qu'un excellent gentilhomme, ajouta le baron d'Haucourt.

— Allons! messieurs, à demain la solution du problème, dit le marquis d'O en se levant. Voyons si les lits valent le souper.

Le baron d'Haucourt, le marquis d'O et le chevalier de Vesle se couchèrent et dormirent longtemps.

Le comte de Guiche, qui savait par cœur les aventures du chevalier de Grammont, ne se coucha pas de suite.

Le lendemain matin en mettant le nez à la fenêtre

les courtisans virent un fort beau parc, avec de belles eaux, de belles statues et de beaux ombrages.

Quand ils descendirent, ils trouvèrent leurs chevaux refaits et bridés. Alors ils montèrent à cheval et s'en revinrent à Versailles.

Ces messieurs étaient la fleur de la galanterie et la coqueluche des dames; aussi la nouvelle de leur disparition avait fait grand bruit à la cour.

Le roi, ayant appris leur retour, les invita à son petit souper.

Le soir, il leur fit raconter l'aventure, et la trouva fort piquante.

Ils enchérissaient toujours sur les merveilles de leur réception, lorsque le roi demanda le nom du maître. Le marquis d'O et le baron d'Haucourt répondirent qu'ils l'ignoraient.

— Comment! pas un de vous, messieurs, ne sait à qui appartient ce château, dit le roi en regardant le chevalier de Vesle.

— Sire, répondit le chevalier, tout ce que j'ai pu obtenir d'un bourreau de valet, en le menaçant de lui passer mon épée au travers du corps s'il ne répondait pas, c'est qu'il appartient à une femme qui vit dans la retraite.

— Ah! une femme!... dit le roi; et quelqu'un de ces messieurs n'a-t-il pu la voir?...

— J'ai eu ce bonheur-là, sire, dit M. de Guiche en s'inclinant.

— Eh bien ! le portrait de cette recluse , comte , afin que nous sachions si elle n'est pas de notre cour.... Mais auparavant dites - nous comment vous vous y prîtes pour parvenir à la voir.

Le comte de Guiche commença ainsi :

— J'allais me coucher sans avoir rien découvert, lorsque j'entendis devant ma porte le frôlement d'une robe de femme. J'écartai doucement le rideau de ma porte vitrée, et j'aperçus dans la galerie une chambrière qui portait au bras des habits de femme. Je regardai avec soin la porte par laquelle elle devait entrer, me doutant bien qu'elle allait chez sa maîtresse. Ce fut la troisième à gauche au fond du corridor. Je fis alors sentinelle contre mes vitres pour épier le moment où la femme de chambre sortirait.

Il y avait à peine dix minutes que j'étais en faction lorsqu'elle repassa et disparut. Dès que je n'entendis plus rien , je sortis et me glissai le long des murs de la galerie. Je parvins à la troisième porte. C'était là. Elle n'était pas fermée au verrou , et je l'ouvris sans faire le moindre bruit.

Une porte vitrée semblable à celle de ma chambre éclairait ce cabinet. Je m'avançai contre le vitrage ; mais le rideau intérieur était parfaitement tiré. Cependant, en me plaçant à un angle de boiserie, je parvins à voir dans l'intérieur.

Une femme était assise dans un grand fauteuil,

et me tournait malheureusement le dos. Ce maudit fauteuil me cachait entièrement sa taille, et je ne pus long-temps voir que le derrière de sa tête, couverte d'une mante en dentelle de Brabant.

Ma position devenait fatigante ; je me donnais à tous les diables, et j'étais sur le point de me retirer, lorsque par bonheur elle déranger le miroir devant lequel elle était assise et en tourna la glace précisément vers le rideau derrière lequel j'étais. Je pus alors, par le reflet, distinguer parfaitement sa figure.

C'était une tête anglaise, mince et délicate, et de la plus éclatante blancheur. Des cheveux d'un blond parfait. Quelque chose de saisissant dans les yeux qui défendait son teint du fade qui d'ordinaire se mêle à une extrême blancheur. Et une bouche à tomber à deux genoux devant....

— Voilà un bien séduisant portrait, dit le roi, dont les yeux s'étaient animés peu à peu pendant le récit du comte de Guiche. S. M. avait alors vingt-deux ans.

M. de Guiche reprit :

Une boîte à mouches était entr'ouverte sur la table à côté d'un nécessaire enrichi de pierreries, et dans lequel la recluse avait déjà serré un de ses bracelets. Elle n'était vêtue que d'un déshabillé en basin rayé, qui laissait voir les plus beaux bras du monde, et, autant que j'en pus juger par le reflet de la glace, une poitrine éblouissante.

Un moment après elle se leva de son fauteuil, et s'avança de mon côté avec un port de reine.

Alors je fermai au verrou la porte de la galerie par laquelle j'étais entré, et poussant doucement....  
Le roi l'interrompit :

— Assez, comte, dit-il en souriant, nous devinons le reste....

M. de Guiche passa fatuement la main dans sa perruque blonde et s'inclina sur sa dentelle brodée.

— Allons, comte, c'est affaire à vous, dit le roi en se levant de table... vous avez les bonnes aventures....

Après ce compliment, S. M. se retira. Le lendemain de grand matin, le secrétaire des commandements expédia un ordre scellé du sceau royal au comte de Guiche.

On l'envoyait en mission extraordinaire.

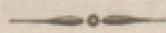
Immédiatement après cet envoi, le roi partit sans suite pour la forêt de Lucienne. Il était suivi d'un seul page.

S. M. ne revint pas le soir coucher au château de Versailles.

Le comte de MARLE-COUCY.



## ZARÈLE.



O doux climat de l'Arabie,  
Heureuse terre des amours,  
Il n'est plus pour moi de patrie,  
Il n'est plus pour moi de beaux jours.  
Beauté célèbre, don céleste,  
En vain tu brillas au bazar;  
Périssent ton éclat funeste,  
Tu n'as pu charmer Adelmar !

Eh ! pourquoi dédaigner Zarèle ?  
Belle, vierge et fille de roi,  
Qui fut jamais aussi fidèle ?  
Qui t'aima jamais comme moi ?  
Mais nul harem, aucune amie  
Ne suit l'insensible César...  
Ciel implacable ! éteins ma vie,  
Je n'ai pu charmer Adelmar !

Tu crains l'amour, tu fuis ses charmes,

Héros terrible , astre vainqueur.  
Le sang , la guerre et les alarmes...  
Voilà donc pour toi le bonheur !  
Mais pourquoi chanter mon martyre ?  
Ma voix est sans force et sans art ;  
Brise-toi donc , ô vaine lyre ,  
Tu n'as pu charmer Adelmar !

Le vicomte d'ARLINCOURT.



## VOYAGES.

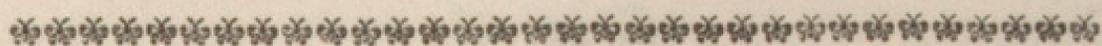


VOYAGER ! à ce mot qui me charme sans cesse,  
Mon pied impatient et s'agite et se dresse ;  
Mon corps bondit de joie , et , debout pour marcher ,  
Aux ennuis du repos brûle de s'arracher.  
J'aime , au premier signal d'un départ qui s'apprête ,  
Ces adieux que des cours l'enceinte au loin répète ,  
Le claquement du fouet qui siffle en tournoyant ,  
Le roulement des chars sur le pavé bruyant ,  
Les cris des postillons et du coursier qui fume ,  
Les flancs pleins de poussière et le mors blanc d'écume.  
J'aime à voir comme un trait défilier sous mes yeux  
Plaines aux blonds épis et vallons gracieux ,  
Bergers qui du sommet des riantes collines  
Conduisent leurs troupeaux vers les sources voisines ,  
Laboureurs à midi dormant leur dur sommeil ,  
Vieillards rangés en cercle et causant au soleil ,  
Sur le seuil des maisons jeunes filles assises ,  
Chaumières et palais , hauts clochers des églises ,  
Tours , donjons , ponts-levis , débris d'anciens châteaux  
Suspendus dans les airs ou penchés sur les eaux ,

Tantôt des vastes mers la surface bleuâtre,  
 Tantôt des monts boisés le vert amphithéâtre,  
 Enfin, tous ces aspects terribles ou charmants  
 Que le ciel nuageux et les flots écumants  
 Étalent, comme on voit, dans un mouvant optique,  
 Passer et repasser un spectacle magique.  
 De contrée en contrée, au seul gré de ses vœux,  
 Quel plaisir d'égarer ses pas aventureux !  
 Lorsque, chaque matin, l'étincelante aurore  
 Ranime l'univers qui sommeillait encore,  
 On sent aux feux du jour l'ame s'épanouir,  
 On respire un air libre, un air qui fait jouir.  
 Toujours nouveaux pays, toujours nouveaux visages !  
 On observe partout les lois et les usages ;  
 On s'amuse, on s'instruit ; le charme des discours  
 Rend le temps plus rapide et les chemins plus courts.  
 Puis viennent les repas que la faim assaisonne,  
 Les transparentes nuits où la lune rayonne,  
 L'attrait de la fatigue et même du danger,  
 Tant de faits recueillis sur le sol étranger,  
 Et dont le souvenir, durant les longues veilles,  
 D'une mère ou d'un fils charmera les oreilles.  
 Oh ! que la liberté semble alors un doux bien !  
 Le monde tout entier est un concitoyen.  
 On dirait qu'entraîné par son agile roue,  
 Le char impétueux dont le choc nous secoue,  
 Du cerveau par les sens ébranlant les ressorts,  
 Excite la pensée à de plus fiers essors,  
 Et tandis que l'esprit vers des sphères nouvelles

Vole , comme enlevé par de légères ailes ,  
 Le sang, de veine en veine avec rapidité  
 Circule, en fermentant de vie et de santé.  
 Car, sans le mouvement que devient l'existence ?  
 Exister, c'est franchir une vaste distance ;  
 C'est agir, s'élançer vers les trésors divers  
 Que sème sous nos pas notre immense univers.  
 Tout vouloir, tout chercher, tel est le sort des hommes.  
 Notre esprit est toujours hors des lieux où nous sommes.  
 Las de rester captifs dans le même horizon ,  
 Nos regards ont besoin d'élargir leur prison ,  
 De voir d'autres forêts balançant leurs ombrages ,  
 Les flots d'une autre mer battant d'autres rivages ,  
 Comme s'ils espéraient, en plongeant au-delà ,  
 Surprendre un des secrets que le sort nous voila ,  
 Tant notre ame, qu'entraîne un désir invincible ,  
 Ardente à dépasser les bornes du possible ,  
 Parcourt de l'inconnu le champ mystérieux ,  
 Et, cherchant son auteur, gravite vers les cieux ;  
 Sur des flots hérissés de mille écueils funèbres ,  
 Nous errons sans boussole au milieu des ténèbres ,  
 Pareils à des vaisseaux qu'un rapide courant  
 Emporte aux bords d'un gouffre immense et dévorant.  
 Vents qui soufflez d'en haut, dites-nous quelles plages  
 Recevront nos débris humides de naufrages ?  
 L'aurore du grand jour qui n'aura pas de soir,  
 Quand doit-elle briller ?... Dieu seul peut le savoir...

A. BIGNAN.



## LES BARONS DE SOUABE.

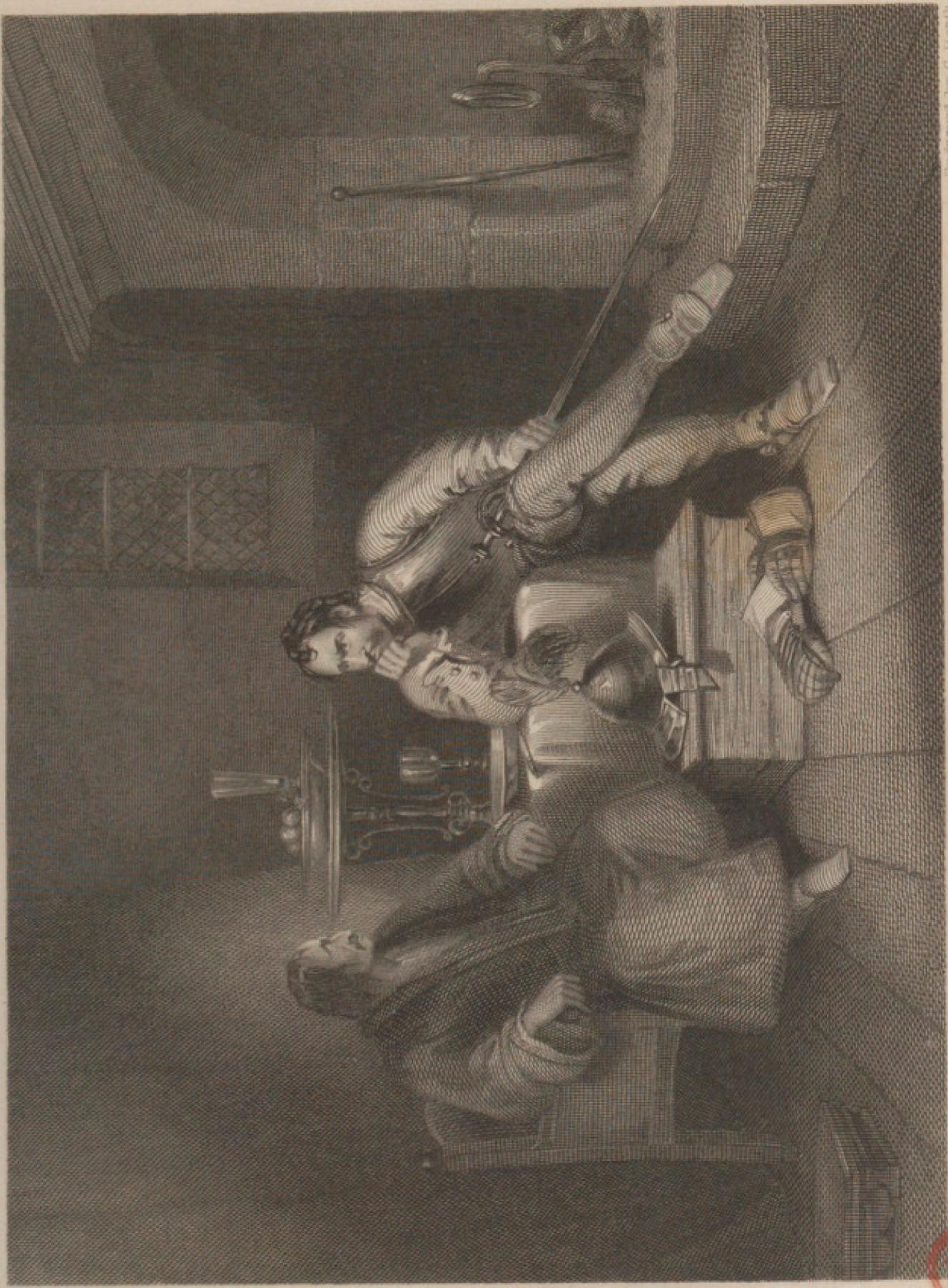
—Et maintenant, Abensberg, parlons d'affaires! dit Ludwig von Falkenhorst, après que la baronne d'Abensberg se fut levée de table, et que les deux seigneurs furent demeurés seul à seul.

—Soit! répondit Wolfram von Abensberg.

—Vous m'avez mandé que, ne pouvant me visiter pour cause de maladie, vous souhaitiez de me recevoir ici secrètement et sans escorte. Eh bien! me voilà. Vous voulez m'aider à mettre à fin ma querelle avec le graaf du Blotherthal?

—En effet!

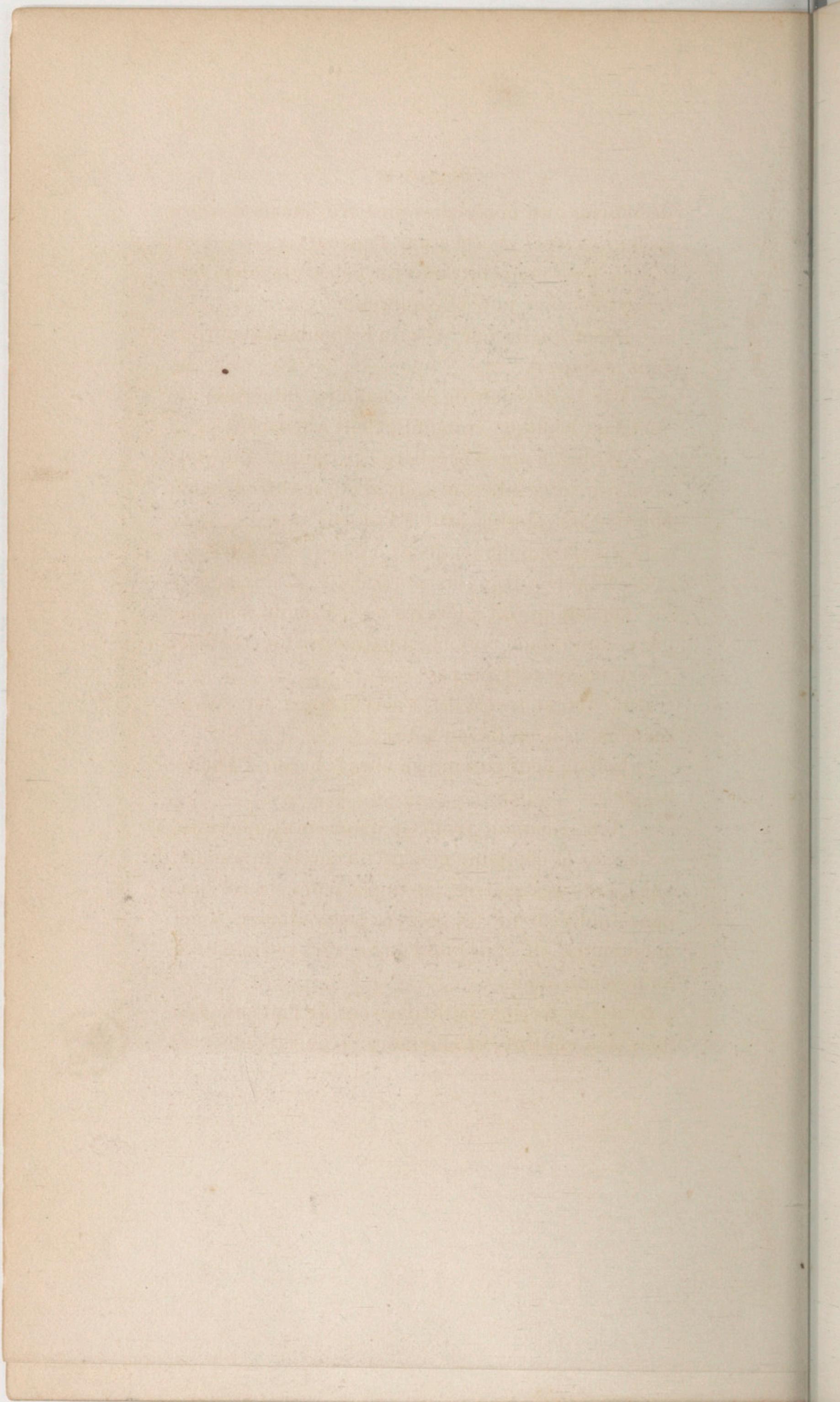
—Pardieu, Abensberg, j'accepte de grand cœur votre secours: je n'attendais pas tant de vous, et c'est bien agir pour un homme qui a plus vécu parmi les clercs et les docteurs que parmi les gens d'armes. Mais vous aussi, vous avez de bon sang de baron allemand dans les veines, et vous comprenez que, malgré les nouveautés diaboliques de la diète



Engraved by C. Rivall.

G. Cameron.





de Worms, un noble chevalier n'a jamais recours qu'au *jugement de Dieu* par l'épée!

— Ce n'est pourtant point par l'épée que nous terminerons votre nouvelle querelle!

— Et par quelle voie? s'écria Falkenhorst en fronçant le sourcil.

— Par la décision de la chambre impériale de Wetzlar, répliqua tranquillement Abensberg.

— Wolfram von Abensberg, je croyais que vous m'offriez votre sabre, et vous m'offrez votre langue! Merci! vous pouvez garder l'un et l'autre!

Et il se leva pour sortir.

— Où allez-vous?

— Où l'on ne voit guère les chevaliers de robe longue comme vous! Aux champs, contre Blotherthal!

— Vous ne sortirez pas!

Falkenhorst tressaillit, s'arrêta court, et vint se rasseoir vis-à-vis de son hôte.

— Suis-je donc prisonnier chez le baron d'Abensberg?

— Non, répondit Wolfram d'une voix imposante, mais chez le capitaine-général du cercle de Souabe, chargé de poursuivre les infracteurs de l'ordonnance qui prohibe les guerres particulières. Voici ma nomination signée de l'empereur, au nom de la diète germanique.

Un éclair terrible jaillit des yeux de Falkenhorst; mais il se contint, et murmura.

— Que faut-il donc que je fasse pour recouvrer ma liberté ?

— Soumettre vos différends avec Blotherthal au jugement de la chambre impériale.

— Est-ce tout ? demanda Falkenhorst avec cet air de *bonhomie sournoise*, qu'un grand historien prétend être l'un des caractères de la vieille race teutonique.

— Pas encore !.... Il faut que vous consentiez à faire un échange avec l'empereur ; que vous lui cédiez, pour de beaux bois et de bonnes vignes au bord du Rhin, votre manoir de Falkenhorst et son rocher stérile, du haut duquel vous vous élançiez, comme un faucon, sur les domaines de tous vos voisins !

— Ah !... Est-ce tout ? répéta Falkenhorst.

— Voilà tout.

Falkenhorst ouvrit une fenêtre, approcha de ses lèvres le cor qu'il portait à sa ceinture, et fit mugir trois notes rauques et pressées ; puis, tirant du fourreau sa bonne épée, il se plaça entre Abensberg et la porte.

— A présent, monseigneur le capitaine-général, vous allez faire lever la herse et baisser le pont devant mes cavaliers, qui sont là-bas accourant au galop de leur embuscade, ou, par les trois Rois de Cologne, je vous tue avant que vous ayez crié deux fois à l'aide ! — Ah ! tu pensais ainsi me prendre

sans vert, vieux renard de cour : va, quand j'aurai regagné mon gîte, que je vois d'ici, mon nid de faucon, comme tu dis bien, je me rirai longtemps encore de toi, de ton empereur et de ta chambre de Wetzlar !

Le pâle visage d'Abensberg était demeuré impassible.

— Peux-tu distinguer d'ici la bannière qui flotte sur tes créneaux, Falkenhorst ?

— Non, répliqua celui-ci.

— Sais-tu à quoi sert cet instrument ? reprit Abensberg en lui désignant une sorte de cylindre garni de verres à ses deux extrémités.

— Et qu'importe ?.... c'est encore quelque'une de vos maudites inventions..... Oui, oui, à Nuremberg, je ne sais quel chien de sorcier m'a montré un tube semblable, à travers lequel on croyait voir à deux cents pas des objets distants de deux lieues.

— Prends donc cette lunette, et regarde la tour de Falkenhorst.

Ludwig obéit d'un mouvement machinal ; mais au même instant la lunette échappa de ses mains, et il tomba sur un siège en poussant un sourd gémissement.....

C'était la bannière de l'Empire qui déployait ses plis au-dessus du manoir féodal.

Pendant l'absence du faucon, l'ennemi était sorti de la forêt et avait envahi son aire.....

— Seigneur chevalier, si vous consentez à employer votre bras intrépide au service de l'empereur, vous aurez dans sa garde une compagnie de hallebardiers.....

— Ne me dites plus baron ni chevalier : chevalier sans manoir, ame sans corps, ombre vaine, tel je suis désormais!.....

..... Hélas! dorénavant, Dieu soit en aide à la chrétienté, car chevalerie et baronnie s'en vont hors de ce monde!.....

Henri MARTIN.



## DIEU.

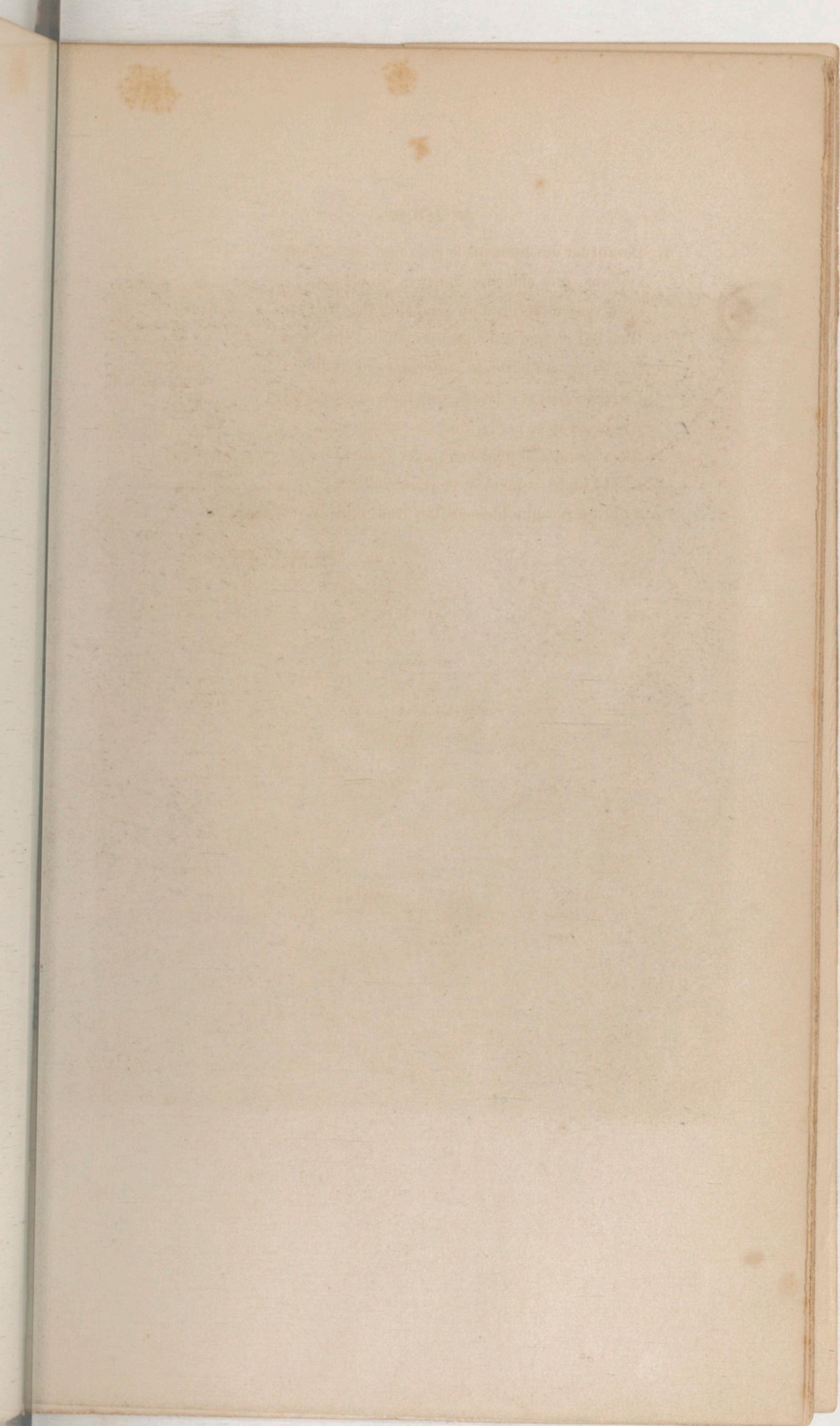


AVANT, après le temps, toujours comme aujourd'hui,  
Il est, il fut, sera : tout se résume en lui.  
Sous les cieux embrasés, porté sur les nuages,  
Le tonnerre est sa voix dans la nuit des orages.  
Par lui tout vit, tout meurt; rien est tout, tout n'est rien!...  
Dans le mal apparent il n'a mis que le bien.  
Seul maître, seul puissant, ordonnateur suprême,  
Sur les mondes assis, il veille sur moi-même :  
Il peut tout embrasser, tout voir et tout régir.

Homme vain, comme toi ne le fais point agir !  
En voulant dégager l'inconnu de l'immense,  
Tu bornes son pouvoir avec ton impuissance.  
Tu ne peux le comprendre, et tu veux le juger !  
Tu méconnaiss sa gloire, et tu crois la venger !  
Insensé ! de Newton le superbe génie  
Se perd dans les rayons de sa gloire infinie :  
Descartes et Pascal n'ont pu l'approfondir,  
Spinoza l'abaisser, Bossuet le grandir.

Devant lui des humains la gloire est un fantôme,  
 Leibnitz, une monade; Épicure, un atôme...  
 Et tu veux mesurer, d'un compas orgueilleux,  
 Dieu qui n'a point d'espace et déborde les cieux;  
 Qui ne connaît ni temps, ni centre, ni limite,  
 Cercle éternel sans point, sans ligne et sans orbite;  
 Abîme où tu te perds, homme partout fini,  
 Alors que ton orgueil veut juger l'infini!  
 Crois, adore, renonce à ta pensée altière,  
 Et prosterne humblement ton front dans la poussière.

VILLENAVE père.





BR



## LE MOURANT... D'AMOUR.

SCÈNE D'INTÉRIEUR.

« CHER Adolphe ! mon enfant ! réponds-moi , ne vois-tu pas mes larmes ? Je suis là , près de ton chevet. Il ne m'entend pas !! Oh ! supplice ! supplice pour le cœur d'une mère !... Mais , au nom du ciel , docteur , verrai-je donc ainsi mourir mon fils !... cela est impossible... Dieu ne le permettra pas.

— Madame la comtesse , reprend le digne M. Belton , calmez-vous , je vous en supplie.

— Eh ! monsieur , le puis-je , quand je vois mon unique enfant s'éteindre de jour en jour sous mes yeux ! quand toutes les ressources de votre art ont été jusqu'alors impuissantes ! quand je vous ai tout offert : ma fortune , ma vie , tout , si vous sauviez mon Adolphe !... Et voyez ! le voilà luttant toujours contre une mort de langueur dont la cause vous est même inconnue ; car enfin , quel est donc l'affreux poison qui consume ce pauvre enfant ?

— Madame ! nous le saurons bientôt , dit d'un air

mystérieux M. Belton; avant tout, parlez-moi franchement : pour sauver votre fils, vous sentez-vous la force d'accomplir le plus grand des sacrifices?

— Ah! monsieur, interrompit madame de Merval avec explosion, rendez-moi mon Adolphe, et je suis prête à tout sacrifier.

— Même aux yeux du monde! vous le jurez!

— Vous m'effrayez!.. n'importe : je le jure.

— Eh bien! apprenez que la baronne, votre sœur, a pénétré son fatal secret, et que ce matin même.... Mais silence.... votre fils ouvre les yeux, il pourrait nous entendre.

— Ah! c'est vous, ma bonne mère, dit alors Adolphe d'une voix éteinte.

— Oui, mon ange; c'est moi qui viens te prodiguer mes caresses, t'apporter des consolations»; et madame de Merval dérobe ses larmes et cherche à se composer un visage riant: «Figure-toi, mon Adolphe, que nous faisons tout à l'heure, le docteur et moi, les plus jolis projets pour ta convalescence, car tu vas être rendu à ta bonne mère, à tes amis, au monde; alors je veux que le château de Cerny devienne pour toi le séjour des fêtes, des bals, des soirées les plus brillantes; j'ai doublé ta pension, je te fais présent de deux chevaux superbes, d'un élégant whisky, de mon petit hôtel de la Chaussée-d'Antin...»

Et pendant que la comtesse faisait ainsi l'énumération de toutes ses promesses avec un entraîne-

ment indéfinissable , le pauvre docteur s'agitait sur son siège, faisait des signes d'impatience que madame de Merval n'apercevait pas. Elle allait poursuivre , quand Adolphe, saisi d'une crise nerveuse , étend avec effort les bras vers elle : « Assez!.. assez!.. si vous saviez!.. vous me tuez, ma mère! » Il dit; ses yeux se referment , et sa tête retombe lourdement sur l'oreiller.

— « Miséricorde! s'écrie aussitôt avec désespoir madame de Merval , moi qui croyais le rendre à la vie! Qu'ai-je fait?» et elle se précipite sur le corps inanimé d'Adolphe.

Alors M. Belton se lève gravement; il allait parler... Soudain un bruit de voiture se fait entendre. Parmi des voix confuses, se distingue celle de la baronne. « Venez! venez! par ici! » disait - elle. Et quand madame de Merval, tout étourdie de cet incident, tourna la tête, elle aperçut sa sœur au pied du lit, tenant par la main une petite villageoise, jolie comme les amours!... Un vieillard, d'un air respectable, se tenait au seuil de la porte.

— Qu'est ceci, baronne? dit vivement madame de Merval stupéfaite.

— Ceci!.. comtesse , réplique la baronne en souriant avec finesse , ceci! ( elle désignait alors du doigt la jolie petite Annette ) c'est... l'ange sauveur de notre Adolphe.

— Juste ciel! fit la comtesse.

— Eh ! sans doute, poursuivit la baronne, j'ai tout appris de la bouche naïve de cette jeune enfant. . . Elle a beau baisser les yeux et rougir ; Adolphe en est éperdu fou ; mais croiriez-vous qu'il lui avait juré que son amour demeurerait pour vous un secret éternel, qu'il l'emporterait au tombeau ?

— Le voilà donc ce fatal mystère ! murmura d'une voix étouffée la comtesse, en cachant son visage de ses deux mains.

— Oui, ma sœur, le voilà ! répéta gaiement la baronne ; et comme je ne me souciais guère de voir mon neveu mourir d'amour, quand un aussi joli médecin pouvait le rendre à la vie, j'ai tout fait pour arracher le secret d'Annette : il est vrai que la pauvre enfant n'avait pas, elle, fait de serments. Or, permettez-moi de vous présenter, en elle, madame la vicomtesse de Merval.

— Oh ! mon Dieu !... ma tête se perd ! s'écria soudain la comtesse en proie à l'agitation la plus violente.

— Madame, interrompit sévèrement le docteur, ne vous rappelleriez-vous pas vos serments ? Le ciel les a reçus plus que moi, songez-y bien.

— Belton ! ne m'accusez pas : eh bien, oui... si mon fils est sauvé, dût le monde m'accuser d'une indigne faiblesse, je consens à ce mariage. . . Annette, venez embrasser votre mère. »

Et la pauvre petite de s'approcher en tremblant de

madame de Merval, et tous les assistants de verser de douces larmes d'attendrissement. Pour Adolphe, toujours plongé dans son état de léthargie, il demeurerait seul étranger à cette scène qui décidait du bonheur de toute sa vie.

— Mais il faut enfin le réveiller ce cher neveu, dit impatiemment la baronne. Ma sœur, chargeons de ce soin notre jolie bru. Allons, Annette!..... le baiser des fiançailles!.... Que ta bouche si pure et si fraîche aille doucement se poser sur le front brûlant de notre Adolphe! elle le rafraîchira..... Eh bien! tu trembles! point d'enfantillage; Adolphe est ton époux; madame la comtesse l'a juré.»

Annette s'avance donc timidement, se penche en frémissant sur le lit du pauvre mourant, dépose un baiser sur son front, puis d'effroi va se réfugier bien vite entre son père et la baronne. Comme par enchantement Adolphe ouvre les yeux! Quel est son ravissement! Annette! devant lui! chez la comtesse!

Serait-ce une illusion! Mais non; sa mère est à ses côtés; la baronne lui tend les bras, lui présente sa bien-aimée; Belton lui-même sourit; Annette, cet ange d'ineffable candeur, est là, les yeux baissés; c'est bien elle qui charme sa vue. Quel baume délicieux a soudain coulé dans ses veines! quel air de volupté il respire!

.....

Ici, lecteur, cesse mon récit et commence pour vos yeux, grace à l'habile M. Destouches, le tableau ravissant d'une scène dont je n'ai prétendu vous donner que l'esquisse, et pour laquelle le peintre avait lui-même puisé ses inspirations dans André Chénier. Au surplus, vous admirerez comme moi, peinture à part, ce vertueux jeune homme qui se meurt secrètement d'amour, cette petite villageoise qui devient grande dame... Ce sont là de véritables merveilles pour notre pauvre dix-neuvième siècle.

Charles MALO.



Que jeune fleur n'a qu'à paraître  
Pour qu'on désire s'en parer.  
La candeur qui tremble et soupire,  
En la froissant on la respire...  
Pourquoi suis-je prêt à pleurer ?

Simple, tu crois que la parole  
Ne sert jamais à colorer  
Le mensonge, vive auréole  
Dont l'homme est prompt à s'entourer  
L'amour est ton bonheur suprême,  
Comme on le dit tu crois qu'on aime.  
Pourquoi suis-je prêt à pleurer ?

Tu dis encor, pauvre et jolie,  
Fi du plaisir qu'on veut dorer !  
Tu ne sais pas que l'on oublie,  
Pourras-tu long-temps l'ignorer ?  
Au cœur trompé naît l'artifice,  
Et du plaisir il tombe au vice...  
Pourquoi suis-je prêt à pleurer ?

Passe, la plaine est rose et verte,  
L'hirondelle vient l'effleurer ;  
Mais des fleurs dont elle est couverte  
Crois-tu qu'un Dieu sait la parer ?

Ta main distraite et nonchalante  
Brise en jouant la frêle plante...  
Pourquoi suis-je prêt à pleurer ?

Gustave DROUINEAU.



## LE BAL ENTOMOLOGIQUE.

FRAGMENT DE QUINTILIA, ROMAN INÉDIT.



UNE grande fête se préparait au palais. Jamais Julien n'avait vu un tel luxe et de si folles dépenses. Personne ne pouvait aborder la princesse, s'il ne venait l'entretenir de chiffons, de lustres et de musiciens. Le pauvre secrétaire intime, étranger à toutes ces choses, errait pâle et triste au milieu de ce désordre, dans la poussière des préparatifs, dans la cohue des ouvriers ; trois jours entiers s'écoulèrent sans qu'il vît la princesse. Il tomba dans une noire mélancolie, et pleura son beau rêve effacé, ses douces illusions perdues. Le matin de la fête, elle se souvint de lui, et le fit appeler pour lui remettre le costume qu'il devait porter ; elle lui donna gravement les instructions les plus frivoles, lui demanda conseil sur la coupe de ses manches que Ginetta lui essayait ; puis elle oublia sa présence, et le laissa sortir sans s'en apercevoir.

Le bal fut magnifique, grace à la plus bizarre et la plus folle des inventions de la princesse. Toute la cour représenta une immense collection de papillons et d'insectes. Des justaucorps bigarrés serraient la taille; de grandes ailes d'étoffe, montées sur du laiton imperceptible, se déployaient derrière les épaules et le long des flancs; et l'on ne pouvait trop admirer l'exactitude des nuances, la forme des accidens, la coupe et l'attitude des ailes, et jusqu'à la physionomie de chaque insecte reproduite par la coiffure du personnage chargé de le représenter. Le bon abbé Scipione, métamorphosé en sauterelle, gambadait agréablement dans son mince vêtement de crêpe vert tendre. Le pimpant Lucioli, emprisonné dans une écaille bombée, de satin marron, et le ventre couvert d'un gilet rayé de noir et de blanc, représentait admirablement un hanneton de la plus grande espèce connue. La grande et mince Marchesa Lucioli était fort brillante sous un long corps de velours noir et de grandes ailes de taffetas jaune rayé de bleu. Avec sa longue face pâle, les déchiquetures de ses ailes et sa démarche péniblement folâtre, on l'eût prise pour ce grand papillon nommé Podalyre, qui est si embarrassé de sa longue stature, que les hirondelles dédaignent de le poursuivre, et le laissent se débattre contre le vent, pêle-mêle avec les feuilles jaunies et dentelées du sycomore. Le beau page Galeotto représentait le

charmant papillon *Argus*. Les pierreries de toutes couleurs ruisselaient sur ses ailes de velours bleu tendre, doublé d'un satin nuancé de rose, d'abricot et de nacre. La Ginetta portait un corselet d'azur, rayé de noir ; elle était coiffée de ses cheveux bruns, relevés en grosses touffes sur les tempes. Belle avec sa tête large et plate, mince dans son corsage étroit, folâtre sous ses transparentes ailes de crêpe , elle offrait le plus beau type de *demoiselle* qu'on ait vu depuis long-temps. Quant à Julien, on l'avait déguisé en antiope avec des ailes de velours noir, frangées d'or.

C'était la princesse elle-même qui avait présidé au choix et à la distribution de tous ces costumes. Elle avait consulté vingt savants et compulsé tous les traités d'entomologie de sa bibliothèque. Pour arriver à une perfection capable de donner le délire de la joie au plus grave de tous les professeurs d'histoire naturelle, elle avait assorti chaque rôle, ou au moins chaque couleur, au caractère ou à la physionomie de chaque personnage. On voyait autour d'elle de belles Vénitiennes déguisées en guêpes, en noctuelles, en piérides ; de brillants officiers convertis en cerfs-volants, en capricornes, en sphinx. On vit plusieurs jeunes abbés en fourmis, et le majordome en araignée. On admira beaucoup le sphinx atropos. La mante prêcheresse eut un plein succès ; et les femmes jetèrent des cris d'épou-

vante à l'aspect du grand bousier sacré des Égyptiens.

Mais parmi cette cohorte aérienne, Quintilia se distinguait par la richesse et la simplicité de son costume. Elle avait choisi pour emblème le blanc phalène de nuit. Sa robe et ses ailes de gaze, d'argent mat, tombaient négligemment le long de sa taille. Elle avait pour coiffure deux marabouts blancs, qui, s'abaissant de son front sur chacune de ses épaules, représentaient fort agréablement deux antennes moelleuses.

Les salles étaient tapissées et jonchées de fleurs. Des échelles de soie, cachées dans des guirlandes de roses, étaient tendues le long des murs, ou suspendues aux voûtes. Les plus hardis grimpaient sur ces frêles soutiens, se tenaient accrochés, les ailes pliées au-dessous des plafonds, se balançaient entre les colonnes, ou s'élançaient de l'une à l'autre en agitant leurs ailes diaphanes. C'était un spectacle vraiment magique et dont la nouveauté enivra Julien un instant.

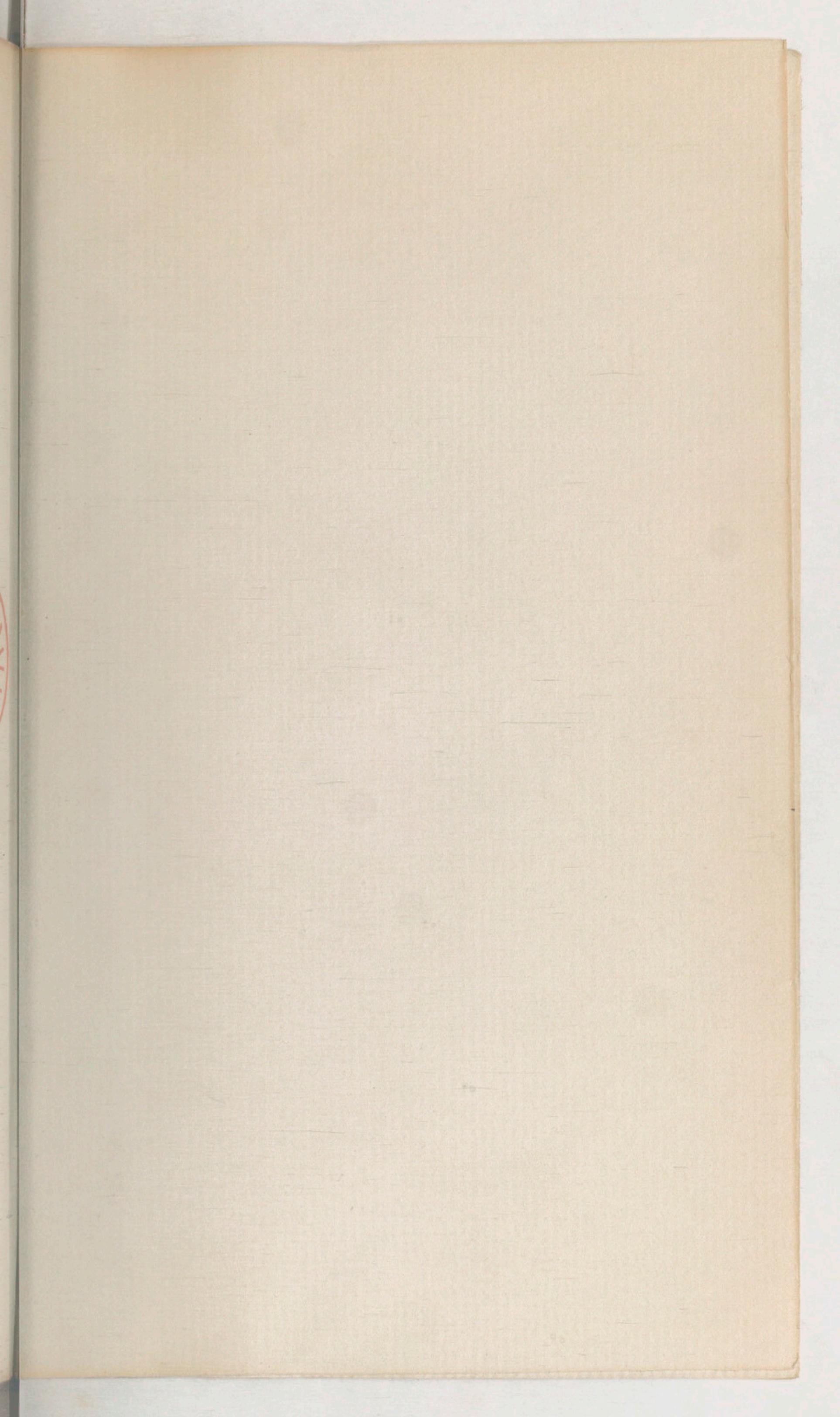
Mais des angoisses inattendues l'arrachèrent bientôt à ces naïves satisfactions. Quintilia, entourée d'hommages et de vœux, se livrait au plaisir d'être admirée, avec tant de jeunesse et d'enivrement que Julien ne douta plus de l'erreur où six mois de retraite et de bonheur calme l'avaient plongé. «Insensé! se dit-il, comment ai-je pu croire que cette

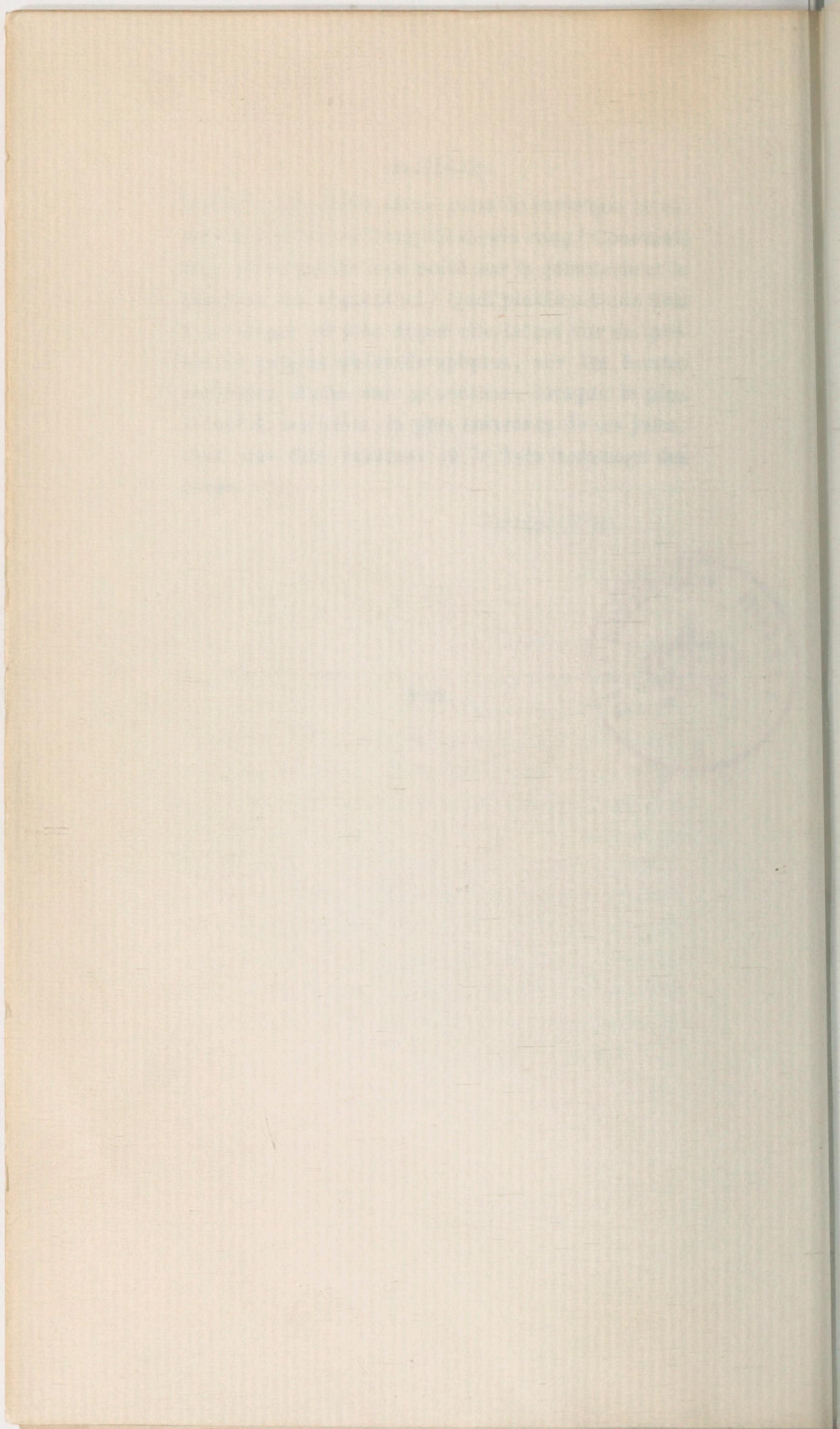
femme avait autre chose dans le cœur que la vanité de son sexe et l'orgueil de son rang ? Comment ai-je pu m'abuser à ce point sur la galanterie et le désordre qui règnent ici ? Quel plaisir a-t-elle pris à me duper et à se duper elle-même sur de prétendus projets philanthropiques, sur les hautes ambitions d'une ame généreuse, lorsque le plus ardent de ses vœux, la plus enivrante de ses joies, c'est une fête ruineuse et le fade hommage des cours. »

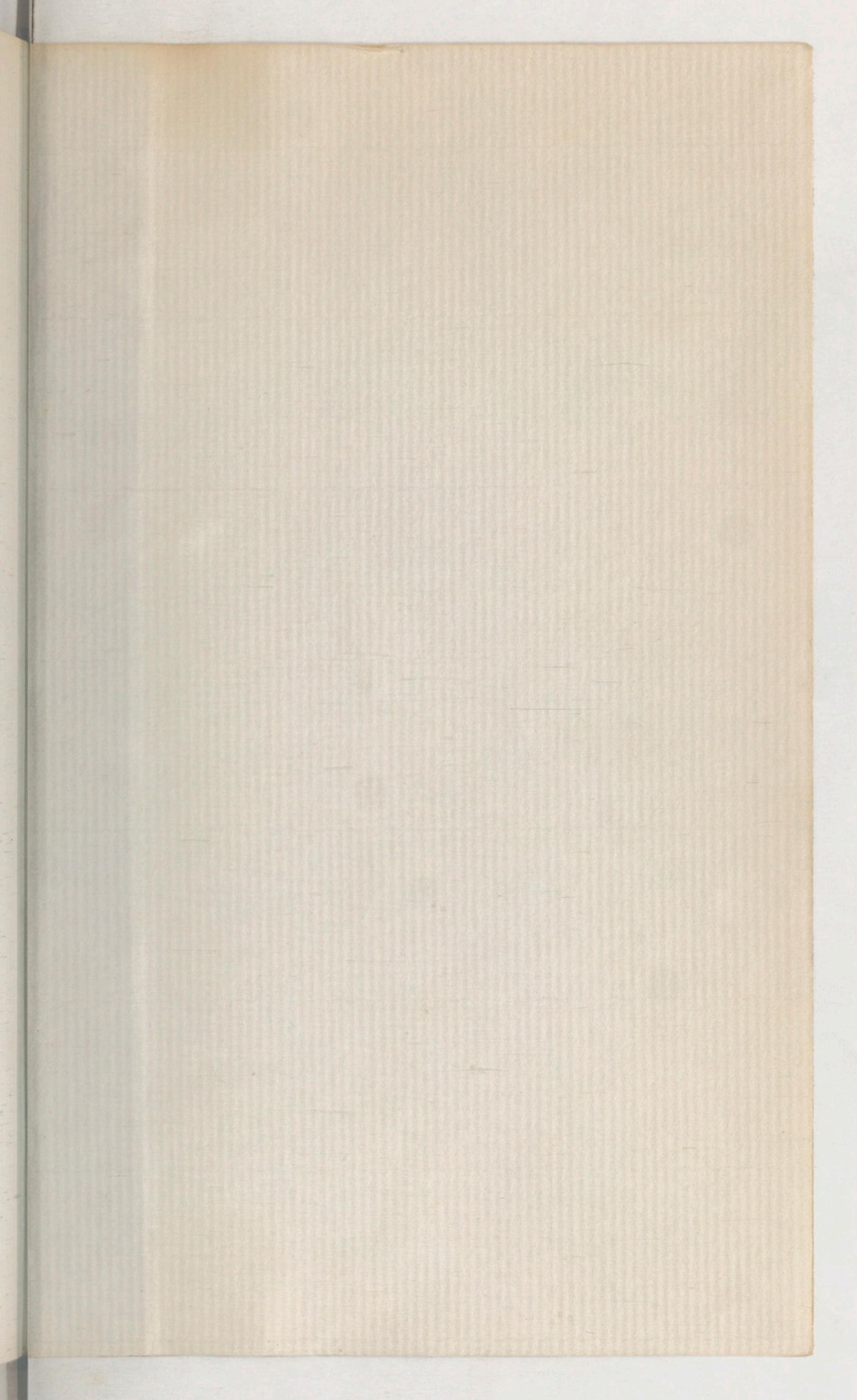
Georges SAND.

FIN.













BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 00158906 9